

La littérature par-delà le national. Recherches sur l'interculturalité, le plurilinguisme et la traduction dans la littérature allemande (XIXe-XXIe siècles)

Dirk Weissmann

▶ **To cite this version:**

Dirk Weissmann. La littérature par-delà le national. Recherches sur l'interculturalité, le plurilinguisme et la traduction dans la littérature allemande (XIXe-XXIe siècles) . Sciences de l'Homme et Société. Université de Paris 4 - Paris Sorbonne, 2016. tel-01634486

HAL Id: tel-01634486
https://hal.science/tel-01634486

Submitted on 14 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE IV
Civilisations, Cultures, Littératures et Sociétés

DOSSIER DE SYNTHÈSE

en vue de l'obtention de

L'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES
(HDR)

présenté et soutenu par :

Dirk WEISSMANN

le **12 décembre 2016**

LA LITTÉRATURE PAR-DELÀ LE NATIONAL

Recherches sur l'interculturalité, le plurilinguisme et la traduction dans la littérature allemande (XIX^{e}-XXI^{e} siècles)

JURY :

M. Bernard BANOUN, professeur des universités (études germaniques), Université Paris-Sorbonne, garant du candidat
M. Sylvain BRIENS, professeur des universités (études scandinaves), Université Paris-Sorbonne
M. Charles FORSDICK, James Barrow Professor of French, Université de Liverpool, Royaume-Uni
M. Dieter HEIMBÖCKEL, professeur (littérature allemande et interculturalité), Université du Luxembourg
Mme Sylvie LE MOËL, professeur des universités (études germaniques) Université Paris-Est Créteil
M. Fabrice MALKANI, professeur des universités (études germaniques), Université Lumière-Lyon-II
M. Jürgen RITTE, professeur des universités (études germaniques), Université de la Sorbonne Nouvelle

VOLUME 1

DOCUMENT DE SYNTHÈSE DE L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE

SOMMAIRE

0) La littérature (allemande) face aux défis de la diversité :
en guise de prologue _____ p. 5

1) Champ et finalité de ce mémoire : introduction _____ p. 15

2) De l'Allemagne à la France en passant par la Suisse :
esquisse de biographie intellectuelle _____ p. 25

3) La littérature par-delà le national :
un principe directeur depuis mon doctorat_____ p. 39

4) Elias Canetti, écrivain interculturel :
une monographie à la croisée de mes intérêts de recherche _____ p. 57

5) Plurilinguisme et auto-traduction
Dans la littérature allemande contemporaine :
un autre fil conducteur de mes recherches _____ p. 83

6) Le rôle du plurilinguisme
dans la naissance de la modernité littéraire en Allemagne :
un approfondissement historiographique _____ p. 115

7) La traduction entre pratique, théorie et didactique :
des élargissements à partir et au-delà de la littérature _____ p. 139

8) Perspectives de recherche : prospective _____ p. 161

Annexe 1 : Liste complète des travaux et publications _____ p. 169

Annexe 2 : *Curriculum vitæ* _____ p. 175

Résumé du dossier d'HDR _____ p. 185

0. LA LITTÉRATURE (ALLEMANDE) FACE AUX DÉFIS DE LA DIVERSITÉ
EN GUISE DE PROLOGUE

> Qu'on me permette d'ouvrir ce document de synthèse par un exposé qui, s'il ne relève pas du hors sujet, précède la présentation du dossier d'Habilitation à proprement parler. Arrivé au bout de la rédaction du présent mémoire consacré à mon parcours de chercheur dans le domaine de la littérature de langue allemande, j'ai en effet ressenti le besoin de prendre davantage de recul par rapport à mes recherches pour adopter un angle différent, une autre hauteur de vue. Suite au contexte particulier dans lequel est née une grande partie de ce dossier d'Habilitation – contexte marqué par une série d'attentats, sur arrière-fond d'une crise économique, politique et sociale prolongée – j'ai été amené à quitter le périmètre strict de mes recherches pour m'interroger sur la raison d'être et la légitimité de mon approche de littéraire. Ainsi a vu le jour ce texte qui, en guise de prologue annonçant les questions les plus essentielles abordées dans le présent document, cherche à situer mon intérêt pour la diversité culturelle et linguistique en littérature dans le cadre des débats, plus actuels que jamais, autour de la diversité humaine au sein des sociétés contemporaines.

À l'heure actuelle, le terme de diversité a acquis une importance cruciale dans les domaines politique et universitaire, trouvant en outre un fort écho médiatique. Entendu comme manifestation de la différence culturelle, ethnique, religieuse, etc. au sein de la société, ce terme contraste avec des systèmes de pensée de type organique, holiste, monolithique, incarnés par des concepts tels que nation, peuple ou langue maternelle. On pourrait dire que la diversité représente aujourd'hui l'une des notions-clés pour réfléchir à l'organisation et à la structuration de nos sociétés contemporaines en perpétuel mouvement. Comment concevoir, appréhender, gérer la nouvelle diversité (certains parlent déjà de « superdiversité ») qui s'y manifeste, sans pour autant détruire la cohésion (nationale, culturelle, linguistique), élément indispensable pour « faire société » ?

Dans le contexte de l'actuelle phase de la mondialisation accélérée, la diversification culturelle, ethnique et religieuse des États-nations est contrebalancée, outre par la stratégie globale d'une uniformisation mercantile, par la volonté de certains politiques et penseurs de préserver, renforcer ou reconstruire les anciennes frontières (politiques, culturelles, etc.), afin de maintenir les traditionnelles conceptions unitaires et homogènes. De plus, si l'accélération des échanges et l'accroissement de la mobilité, l'intensification des mouvements de migration en tout genre, favorisent la diversification dans la plupart des pays du monde, cette évolution n'est pas sans engendrer des questionnements, des crises, voire des troubles.

Depuis 2015, les mouvements migratoires, qui, durant le dernier demi-siècle ont profondément transformé les sociétés européennes, se sont transformés en *crise migratoire* d'une ampleur inédite depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Sous l'effet de la guerre civile syrienne,

entre autres, plus d'un million de réfugiés ont ainsi été accueillis en Allemagne, plaçant la République fédérale en tête des pays d'accueil. Tandis que la chancelière Angela Merkel a opté pour une politique ostentatoire d'ouverture et d'hospitalité (qualifiée de *Willkommenskultur*), de larges pans de la population ont eu l'impression d'assister à un véritable « *choc des cultures* », quand ils n'ont pas manifesté leur peur, voire leur haine. En réaction aux nombreux problèmes matériels, culturels, voire sécuritaires provoqués par l'accueil et les mesures d'intégration de cette impressionnante vague d'hommes, femmes et enfants venus de loin, beaucoup de citoyens se sont massivement tournés vers les partis d'extrême droite, qui ont réalisé une spectaculaire progression dans les sondages et lors des élections.

La même année, la France « black-blanc-beur », dont l'image, largement mythique, remonte à la Coupe du Monde de football de 1998, a subi le choc d'une série d'attentats sans précédent. Parmi les auteurs de ces crimes se trouvent de jeunes Français issus de la postmigration, nés et socialisés en France, scolarisés dans l'école de la République, qui ont froidement abattu des centaines de leurs concitoyens, parce que juifs, chrétiens, libres penseurs, amoureux de la vie, ou bien par pure haine d'un pays qu'ils ne considéraient plus comme le leur, mais plutôt comme un territoire ennemi. L'idéologie islamiste des assassins associée aux origines maghrébines de leurs ascendants a profondément perturbé les relations entre l'ensemble des citoyens français, citoyens qui semblent de plus en plus enclins à se définir par leur appartenance religieuse ou leurs origines ethniques, jusqu'à les placer au-dessus des principes républicains.

Suite à ce qui paraît illustrer l'échec cuisant d'une certaine politique d'intégration en France durant les dernières décennies, le paradigme multiculturaliste – promouvant la coexistence de différents groupes culturels, ethniques et religieux sur le sol français, sans leur imposer la traditionnelle obligation d'assimilation – a été violemment mis à mal, provoquant là aussi la montée d'une extrême droite que les problèmes économiques, sociaux et politiques antérieurs avaient déjà considérablement renforcée.

* * *

Il serait possible de compléter ce tableau par d'autres cas de figure, comme celui de l'Autriche où l'extrême droite a récemment accompli une nouvelle percée spectaculaire en lien avec la crise des réfugiés des années 2010. Or, ces deux exemples, issus de l'actualité allemande et française, suffisent à illustrer, chacun à sa manière, un évident point de rupture dans le « vivre-ensemble », pour reprendre cette expression favorite des politiques d'aujourd'hui. Ainsi, ces faits et réalités soulèvent l'épineuse question de la gestion des différences culturelles, ethniques, religieuses dans nos sociétés contemporaines, après la fin des « trente glorieuses » et du « miracle

économique ». En outre, ils mettent en question l'image positive voire idyllique que peuvent véhiculer certaines représentations de la diversité humaine, notamment dans le domaine des arts et de la littérature.

En effet, la promotion de la diversité humaine, entreprise par nombre d'artistes et d'écrivains, semble frappée par le soupçon d'une déconnexion par rapport au monde réel. En dépit des déclarations politiques de principe telles que la devise de l'Union européenne prônant l'unité dans la diversité (« *In varietate concordia* ») ou la convention de l'UNESCO sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles, l'idée selon laquelle la diversité humaine, engendrée en majeure partie par le phénomène de la migration, serait le vecteur d'un enrichissement, d'un mieux-être de la société d'accueil peut paraître incongrue.

À une époque de profonde crise économique et sociale, soutenir ainsi que la diversité serait un gage d'innovation et de créativité risque même d'être perçu comme une provocation par beaucoup de citoyens. Face aux profonds problèmes engendrés par la diversité humaine au sein de nos sociétés, tout discours de valorisation de la multiculturalité se trouve en mal de légitimité. Une telle attitude ne relève-t-elle pas, en fin de compte, d'une bancale *idéologie* de la diversité, idéologie nourrie de la mauvaise conscience européenne ou occidentale face aux crimes commis à travers l'histoire, en particulier à l'encontre de diverses minorités ?

Au sein du discours politique ainsi que dans les sciences humaines et sociales, une large controverse s'est aujourd'hui engagée autour du concept de *multiculturalisme* (à différencier de celui, plus neutre, de multiculturalité), très prisé depuis un quart de siècle par certains courants de la pensée politique et culturelle. Avant même les évènements récents (notamment la crise des réfugiés et le terrorisme djihadiste), certaines dérives apparues dans des sociétés qui, comme le Canada, avaient mis en œuvre une politique multiculturaliste exemplaire, à l'opposé de l'approche assimilationniste qui a longtemps prévalu en France ou du *jus sanguinis* en vigueur en Allemagne jusqu'à une date récente, ont relancé le débat autour de la question de l'intégration.

Outre-rhin, nombreux sont par exemple les hommes politiques, de droite comme de gauche, à proclamer aujourd'hui la fin du multiculturalisme, la nécessité d'une refondation de l'identité nationale, une idée qui est en même temps fermement contestée par certains courants de la sociologie et des sciences politiques. Ainsi, on assiste, en Allemagne, mais aussi en France et ailleurs, à l'affrontement entre, d'une part, les défenseurs d'une identité nationale, plus ou moins marquée par le religieux et l'ethnicité, et, d'autre part, les tenants du droit à la différence, du droit au respect des identités plurielles.

À cet égard, l'une des principales difficultés consiste sans doute à trouver une articulation possible entre, d'une part, la nécessaire acceptation, par les arrivants, des traditions, valeurs et lois de la société d'accueil, et, d'autre part, la difficulté, voire l'impossibilité d'exiger des nouveaux citoyens l'abandon total de leur altérité en faisant abnégation de leur identité d'origine. Entre l'assimilationnisme nationaliste et le différentialisme multiculturel, le champ des possibles est large et le débat loin d'être terminé.

* * *

Si la négation de la diversité humaine – sous la forme d'un modèle unique de type WASP (White Anglo-Saxon Protestant), de l'idée de nationaux « de souche » ou bien d'un égalitarisme prétendument neutre – n'est plus envisageable de nos jours, la célébration de la diversité humaine, en faisant abstraction des difficultés qu'elle engendre, attire de sévères critiques qu'il est impossible de passer sous silence. Adopter une position critique ou du moins réservée quant à la valorisation par principe de la diversité semble d'autant plus de mise qu'il s'agit du champ artistique ou, plus précisément, de la littérature, qui, confrontée à la dure réalité d'une société en crise, peut paraître enfermée dans la tour d'ivoire d'une utopie rêvant de la cohabitation pacifique de tous les peuples de la terre, vision fort éloignée des réalités socio-économiques, notamment celles des couches populaires.

Il s'agit d'interrogations que le chercheur en littérature ne saurait ignorer. N'est-il pas trop facile, voire malhonnête, d'illustrer, par le biais d'œuvres littéraires, une diversité heureuse si souvent démentie par le monde réel ? Plus généralement, la littérature a-t-elle réellement un rôle à jouer, une importance dans ce débat ? Quand bien même la littérature serait reconnue comme un moyen de décrire, d'illustrer, d'analyser les crises politiques, sociales, culturelles, il reste la lancinante question de son pouvoir, de sa prise sur le réel. En pensant aux événements tragiques cités d'entrée de jeu, on est fondé de s'interroger : que peut la littérature face à la misère, face à la haine, face à la mort ?

Si je soulève d'emblée ces énormes questions, quasi abyssales, ce n'est évidemment pas pour y apporter des réponses toutes faites. Pour être tout à fait franc, je suis loin d'être en mesure d'affirmer avec certitude que mes travaux consacrés à la littérature apportent des éléments pour répondre à ces questions qui, en fin de compte, renvoient aux fondements mêmes de la pensée occidentale. Néanmoins, mes convictions d'universitaire spécialiste de littérature me poussent à soutenir, de manière axiomatique, que le discours littéraire peut, voire *doit* jouer un rôle essentiel au sein d'une société démocratique fidèle à la tradition humaniste. À ce titre, les études littéraires

peuvent à mon sens revêtir un rôle sociétal et politique non négligeable, notamment dans le cadre d'une société confrontée aux défis de la diversité humaine.

Dans ce sens, il ne me semble pas abusif de soutenir que, face aux problèmes engendrés par la diversification sociétale, la littérature (à travers sa lecture, son étude, etc.) peut susciter de l'empathie, renforcer l'aptitude à la tolérance, contribuer à la défense des valeurs républicaines. Sans se réduire à cette dimension, la littérature peut ainsi enseigner l'art de la *convivance* (terme récemment introduit dans le thesaurus de l'Académie française), entendue comme la capacité de groupes humains différents à cohabiter pacifiquement, voire harmonieusement au sein d'un même État. Si cette « défense et illustration » de la littérature n'échappe sans doute pas au soupçon d'angélisme ou d'utopisme, elle s'attache à démontrer que, loin d'être anecdotique, la littérature peut occuper une place privilégiée au sein de la problématique de la diversité culturelle, un aspect qu'il s'agit d'approfondir à présent.

* * *

Quel que soit le pouvoir réel de l'écriture littéraire face aux crises politiques, sociales, identitaires, force est de constater qu'en littérature la diversité correspond d'abord à une réalité concrète. En Allemagne, la diversité (notamment culturelle et linguistique) peut en effet se concevoir, sur le plan à la fois biographique et esthétique, comme un phénomène tout à fait marquant des écritures contemporaines. En même temps, elle possède une importante épaisseur historique renvoyant aux origines mêmes de la culture européenne. Profondément marquée par des concepts tels qu'*imitatio*, *translatio* et *peregrinatio*, la littérature européenne est née dans un véritable creuset culturel et linguistique. Elle a ensuite évolué sur un territoire traversé, tout au long de son histoire, par d'incessants flux et échanges, ce qui aura durablement marqué son évolution, y compris dans les pays germaniques.

On ne saurait en effet contester le fait que, de tout temps, les écrivains, au travers de leurs parcours et de leurs textes, ont été nombreux à illustrer, incarner, interroger la diversité (linguistique, culturelle, ethnique, religieuse, etc.) caractérisant, à différents degrés et sous des formes changeantes, la société environnante. L'écho de la littérature à ces phénomènes fonctionne souvent comme un détecteur d'évolutions politiques et sociétales se déroulant en profondeur, ceci à la fois sur le plan matériel, culturel et idéologique. À ce titre, la littérature allemande, le système littéraire allemand, peut faire figure de *sismographe* de la diversité, de sa perception et de ses manifestations à travers l'histoire.

Si aucune culture ni langue ne peuvent revendiquer une origine pure, l'affirmation, depuis la fin du XVIII^{e} siècle, de l'existence d'une identité et d'une origine propres à chaque peuple ou

nation a toutefois pu écarter de la vision l'interconnexion et l'interdépendance séculaires des cultures et littératures, sur le plan individuel tant que sur le plan systémique. À certains moments de l'histoire européenne, en particulier en Allemagne, cette dimension transversale s'est ainsi vue *minorée* par un discours critique et politique sous l'emprise d'un nationalisme de plus en plus virulent. À l'heure d'une mobilité généralisée, d'une migration de masse, la diversification manifeste de nos sociétés actuelles est sans doute l'un des facteurs qui explique inversement la nouvelle sensibilité des lecteurs et chercheurs pour la diversité au sein de la littérature.

En somme, on constate donc qu'une part grandissante de la littérature allemande actuelle se situe à l'interstice entre le destin pluriculturel de ses auteurs et la saisie esthétique, par les œuvres elles-mêmes, d'un monde de plus en plus ouvert et pluriel. Au commerce transnational des idées et des textes par le biais de la traduction et d'autres médiations, phénomène très ancien, s'ajoutent aujourd'hui des biographies et des œuvres dont l'identité est d'emblée marquée par des appartenances (nationales, culturelles, linguistiques, etc.) multiples, un phénomène qu'on pourrait désigner par des termes tels qu'*interculturalité*, *métissage*, *hybridité*, termes qu'il reste à définir plus précisément dans la suite de ce document.

* * *

Pour fournir un premier aperçu de ce que j'entends par « diversité » ou « diversification » culturelle et linguistique de la littérature allemande contemporaine, on peut commencer par citer l'attribution, en 2013, du prix Bachmann, l'une des plus prestigieuses récompenses du marché littéraire allemand, à Olga Martynova, une écrivaine germano-russe, ayant grandi à Leningrad et publiant, à côté de ses textes allemands, des poèmes en langue russe. À côté de cet exemple d'une écrivaine montante d'origine étrangère, on pourrait évoquer l'interculturalité plurilingue de Peter Handke, que beaucoup considèrent aujourd'hui comme le plus grand écrivain vivant de langue allemande. Écrivain canonique et éminent traducteur d'origine austro-slovène, Handke a en effet depuis le début des années 2000 publié plusieurs textes dramatiques écrits directement en français, avant de les auto-traduire en allemand. Ainsi, le film *Les beaux jours d'Aranjuez,* sa dernière collaboration avec le réalisateur Wim Wenders, a été réalisé sur la base du texte original français de sa pièce éponyme.

En remontant quelques décennies plus loin, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et à la période de l'après-guerre, au sens large, on trouve également de nombreux d'exemples illustrant cette diversité qui habite et travaille l'écriture littéraire. On pourrait à cet égard évoquer l'œuvre de Paul Celan, en particulier le patchwork linguistique de ses cahiers, à travers une entrée datée du 27 mars de l'année 1962 : le poète polyglotte d'origine roumaine y transcrit, en écriture cyrillique, un

vers du poète russe Sergueï Essénine qu'il commente en français, en y glissant des citations de sa traduction allemande, en même temps qu'il renvoie à des passages chez Kafka. Un procédé d'écriture qui n'est pas rare chez cet auteur, y compris dans la genèse de ses poèmes.

Pour prendre l'exemple d'un autre écrivain du panthéon de la modernité classique, on pourrait également citer une pièce de Bertolt Brecht, *La Judith de Shimona,* datant de 1940-41, pièce issue d'une complexe genèse pluriculturelle et plurilingue. Publiée de manière posthume en 2006, la version allemande de cette œuvre fragmentaire est en effet la reconstruction, à partir de sa traduction finnoise, de l'adaptation allemande par Brecht d'une pièce japonaise, adaptation effectuée à partir d'une version anglaise de cette source. Passé par le relais traductionnel d'au moins quatre langues différentes, ce texte de l'un des plus grands dramaturges allemands du XX^{e} siècle illustre à merveille le fait que la diversité se niche au cœur même du canon des grands auteurs.

Les deux exemples cités sont évidemment en grande partie le résultat de situations de déplacement et d'exil dues aux conflits guerriers qui ont si tragiquement bouleversé le XX^{e} siècle. En remontant plus loin, au-delà de la Première Guerre mondiale jusqu'au XIX^{e} siècle, la diversité de la littérature de langue allemande peut paraître plus discrète de prime abord. Cependant, elle y est bien présente, d'autant que les conflits politiques, culturels et linguistiques – à l'instar de la question alsacienne, des tensions dans les territoires orientaux de l'Allemagne et de l'évolution de l'Empire habsbourgeois – sont légion, sans même évoquer les conflits armés à proprement parler, des guerres napoléoniennes aux guerres bismarckiennes et au-delà.

Au passage, on peut rappeler ici le fait que Rainer Maria Rilke, cette incarnation emblématique de la grande poésie allemande, né dans la ville plurilingue et pluriculturelle de Prague, a couronné l'œuvre de sa vie, en écrivant, entre 1923 et 1926, plus de 400 poèmes directement en langue française. Écrivain emblématique lui aussi, Heinrich Heine, près d'un siècle avant Rilke, est allé plus loin encore dans cette aventure plurilingue, en devenant un écrivain auto-traducteur. Durant son exil parisien, à partir de 1831, Heine a explicitement voulu être un écrivain français. Juste avant sa mort, il a souhaité laisser à son public français, de façon quasi testamentaire, des *Œuvres complètes* en français, authentifiées par ses soins.

Sans remonter au-delà de l'époque romantique, on pourrait terminer cette brève illustration par le célèbre cas de Louis Charles Adélaïde de Chamissot de Boncourt, ce noble français ayant immigré à l'âge de neuf ans avec sa famille en Prusse et qui, après une première œuvre en langue française, est devenue, sous le nom d'Adelbert von Chamisso, l'un des plus grands écrivains du romantisme allemand. Ayant donné son nom au Prix Chamisso, il est depuis une trentaine d'années

devenu le « parrain » de la littérature interculturelle allemande de l'époque actuelle, synonyme d'une nouvelle littérature de la diversité.

Ce sont les membres de cette « littérature Chamisso » qui, issus en grande partie des vagues migratoires successives de ces dernières décennies – des travailleurs immigrés (*Gastarbeiter*) jusqu'aux réfugiés politiques, en passant par les rapatriés (*Aussiedler*) de l'Europe de l'Est et d'autres cas de figure –, réalisent aujourd'hui la jonction entre la problématique de la migration et le champ littéraire. Sans être les représentants exclusifs de la diversification culturelle et linguistique en littérature, ils en sont certainement la partie la plus visible.

À l'heure actuelle, leurs œuvres séduisent un public de plus en plus large et sont consacrées par les prix littéraires les plus prestigieux. Issus de contextes pluriculturels et plurilingues, bon nombre d'entre eux font en plus preuve d'une grande conscience métaculturelle et métalinguistique, ce qui en fait de fins observateurs de la société, de la société d'accueil aussi bien que celle d'origine. Sans être réduites à être le miroir de la diversification du monde actuel, leurs œuvres sont indubitablement traversées par les enjeux de la diversité au sein des sociétés contemporaines.

* * *

Au-delà de ses manifestations au niveau de l'écriture, la diversification du champ littéraire engendre également ce qu'on pourrait appeler une déconstruction de l'identité littéraire classique. En effet, sous l'effet des phénomènes décrits, les catégories traditionnelles (nation, culture, langue) utilisées pour cartographier, catégoriser, qualifier les œuvres littéraires deviennent de plus en plus inopérantes. Après la nationalité et l'appartenance culturelle, ayant perdu leur ancienne puissance définitoire, c'est le critère de la langue d'écriture qui perd en pertinence sous l'effet de la montée en puissance du plurilinguisme.

Comment définir en effet l'identité littéraire (ou nationale) d'un auteur s'exprimant en plusieurs langues, d'une œuvre plurilingue ? Comment l'inscrire dans un territoire géopolitique ou géoculturel donné ? Alors que la circulation transnationale des œuvres par le biais de la traduction s'avère largement compatible avec l'affirmation ou le renforcement de l'identité des différents systèmes littéraires, le plurilinguisme littéraire, pratiqué à l'échelle individuelle, lance pour sa part un défi à l'unité des littératures nationales, en déconstruisant l'identité littéraire classique.

On sait que, sur le plan philosophique, la question de l'identité, individuelle et collective, est prise entre deux conceptions traditionnelles : celle, héritée des Lumières (pour faire bref), qui part du sujet en le concevant comme le fondement rationnel de toutes les valeurs, et celle de la

philosophie des romantiques (pour simplifier) envisageant d'abord la subjectivité comme enracinée dans une culture héritée par la tradition (nationale, culturelle, linguistique).

Selon cette dernière perspective, appliquée au domaine de la littérature, écrire des œuvres littéraires en langue maternelle ou nationale, est avant tout perçue comme porteuse de valeurs *collectives*, alors que la perspective universaliste des époques précédentes accordait moins d'importance à l'autonomie des cultures, en considérant la langue, y compris la langue littéraire, non pas comme marqueur national, mais plutôt comme un simple moyen d'expression d'idées universelles. Il s'agit là évidemment d'une vision schématique qui demanderait à être nuancée, ce qu'il n'est pas possible d'entreprendre en cet endroit.

Ce qu'il convient de retenir ici c'est que cette tension entre, d'une part, l'inscription de la littérature dans une langue, une culture, une tradition (nationales) héritées par naissance et, d'autre part, la capacité de l'individu de *s'abstraire* de cet héritage, d'opter pour d'autres appartenances ou pour des appartenances multiples, se manifeste de manière privilégiée dans toutes les écritures, qu'elles soient migrantes ou pas, marquées par la diversité culturelle et linguistique. Cette négociation entre l'identité individuelle voire singulière d'un auteur ou d'une œuvre et l'identité collective à laquelle il ou elle peut se rattacher renvoie également au vieux débat, remontant à Goethe et au-delà, entre littérature mondiale ou universelle (*Weltliteratur)* et littérature nationale, débat ininterrompu et actualisé récemment sous l'effet de la diversification actuelle des systèmes littéraires.

Si la crise migratoire actuelle nous frappe par sa gravité et par l'envergure des défis qu'elle lance, rares sont les époques historiques à avoir échappé à ce type de problèmes et de conflits. Qu'on songe par exemple aux reconfigurations territoriales engendrées par les constructions nationales, ou aux crises d'identité provoquées par d'autres mutations politiques, économiques et sociales jalonnant le XIX^{e} et le XX^{e} siècle. À contre-courant des pensées essentialistes et des idéologies ethnocentriques, une certaine histoire de la littérature recèle la *mémoire* de ces bouleversements s'accompagnant de phénomènes de décentrement, de migration, d'exil. À ce titre, l'histoire littéraire est en grande partie l'histoire de l'expérience de la différence, le récit d'une perpétuelle redéfinition de l'identité face à l'altérité, face à la diversité.

Selon les époques, les courants esthétiques et les auteurs concernés, la littérature a fait évoluer ses thèmes et ses moyens formels pour mieux rendre compte de ces réalités. À côté de l'évocation de l'interculturalité au niveau thématique, les divers transferts traductionnels et procédés plurilingues, ces vecteurs privilégiés de la confrontation à l'altérité, lui ont fourni les moyens pour y parvenir. Une approche interculturelle de l'histoire littéraire et culturelle s'efforce

de mettre en évidence, au niveau textuel, l'évolution des expressions de ces différences, de cette diversité, dans l'espoir d'en tirer des enseignements pour la question de la « convivance » dans nos sociétés. À ce titre, la littérature (allemande) permet de mieux penser la diversité et ses défis, sans pour autant prétendre détenir la clé pour *résoudre* les crises actuelles

1. CHAMP ET FINALITÉ DE CE MÉMOIRE

INTRODUCTION

> It is very easy to become so absorbed in our own pursuits, our own circle, our own type of work, that we forget how small a part this is of the total of human activity and how many things in the world are entirely unaffected by what we do.
>
> Bertrand Russell (1930)[1]

Structure du dossier d'Habilitation

Le présent document, dit « document (ou mémoire) de synthèse de l'activité scientifique du candidat » constitue la pièce centrale d'un dossier déposé en septembre 2016 en vue de l'obtention du diplôme français de l'Habilitation à diriger les recherches, selon l'arrêté du 23 novembre 1988. Sous le titre *La littérature par-delà le national : recherches sur l'interculturalité, plurilinguisme et traduction dans la littérature allemande (XIX*e*-XXI*e* siècles),* il rassemble, en dehors de ce document de synthèse, une monographie publiée d'environ 340 pages (*Métamorphoses interculturelles. Les 'Voix de Marrakech' d'Elias Canetti,* Paris, Orizons, 2016), ainsi qu'un volume d'articles et de contributions d'environ 460 pages réunissant un *choix* de mes réalisations les plus significatives de ces dix dernières années. Les 24 articles et contributions de ce dernier volume s'organisent en trois parties intitulées : *plurilinguisme et auto-traduction dans la littérature allemande contemporaine* ; *le rôle du plurilinguisme dans la naissance de la modernité littéraire en Allemagne* ; *la traduction entre pratique, théorie et didactique* (voir la table du volume des travaux dans le volume deux de ce dossier).

Conformément aux textes réglementaires, et en suivant les conseils à l'adresse des candidats publiés par la section compétente du Conseil National des Universités (section 12 : *Langues et littératures germaniques et scandinaves*), il s'agit, dans ce qui suit, de formuler une position scientifique et critique, de situer mes travaux de recherche au sein des études germaniques, en France et à l'échelle internationale. Dans ce cadre, je m'efforcerai de définir et de justifier ma démarche scientifique en tant que chercheur germaniste, d'expliciter mon appareil méthodologique et de présenter des développements et évolutions à venir.

À cet égard, il faut souligner que le présent document, appartenant au genre de la « littérature grise », ne constitue pas une contribution à la recherche à proprement parler. En effet, ce travail ne représente pas une production scientifique *autonome*, mais résume, relie et, le cas échéant, complète les résultats de recherches réunis dans le dossier d'HDR. J'ajoute que, outre de présenter une sélection de mes travaux postérieurs à ma thèse, soutenue en 2003, le document

[1] Bertrand Russell, *The Conquest of Happiness,* Londres, Allen & Unwin, 1930.

recourt également aux acquis fondateurs de mes recherches doctorales, en remontant par endroits jusqu'à mes études universitaires et au-delà.

Concernant l'architecture du document de synthèse, celui-ci se compose de huit parties suivies d'une série d'annexes :

Au bout de la présente partie introductive (*« 1. Champ et finalité de ce mémoire : introduction »*), la deuxième partie du document (*« 2. De l'Allemagne en France en passant par la Suisse : esquisse de biographie intellectuelle »*) retracera mon parcours personnel et institutionnel depuis ma « jeunesse allemande ». Comptant une dizaine de pages, elle renferme la partie proprement « égo-historique » de la présentation de mes travaux et réalisations.

Dans une troisième partie *(« 3. La littérature par-delà le national : un principe directeur depuis mon doctorat »*) seront ensuite exposés les fondements de ma conception d'une littérature dépassant le paradigme national traditionnel, conception ayant servi de fil conducteur à toutes mes recherches, du doctorat jusqu'à mes travaux les plus récents. Cette partie comporte donc une première synthèse de mes orientations scientifiques et de ma démarche de chercheur.

Par la suite, le document présentera successivement les différents axes de recherche qui structurent les travaux réunis dans le dossier d'HDR, en commençant par la présentation de ma *monographie* sur Elias Canetti, publiée en 2016 (*« 4. Elias Canetti, écrivain interculturel : une monographie à la croisée de mes intérêts de recherche »*). Dans cette quatrième partie seront ainsi illustrés les principes fondamentaux de ma méthodologie interculturelle, en les appliquant à un texte littéraire emblématique.

La présentation synthétique de mes travaux, en s'appuyant sur le volume deux du dossier (volume réunissant mes travaux hors monographie), se poursuivra par l'exposé de mes recherches sur le plurilinguisme dans la littérature allemande, exposé organisé en deux parties : une partie consacrée au plurilinguisme littéraire comme phénomène marquant des écritures contemporaines dans les pays de langue allemande (*« 5. Plurilinguisme et auto-traduction dans la littérature allemande contemporaine : un autre fil conducteur de mes recherches »*) ; puis, une autre partie consacrée à la place occupée par le plurilinguisme au sein de l'histoire littéraire allemande depuis le XIX^{e} siècle, en accordant une importance particulière à l'époque allant de 1880 à 1930 (*« 6. Le rôle du plurilinguisme dans la naissance de la modernité littéraire en Allemagne : un approfondissement historiographique »*).

Je précise à cet endroit que l'organisation de mes travaux scientifiques n'est pas chronologique mais épouse une logique propre découlant de l'ensemble des champs d'investigation réunis et de leur articulation. Ce faisant, les travaux exposés vont de la question centrale qui sous-tend pratiquement toutes mes recherches, à savoir : le lien entre littérature et *identité* (nationale,

culturelle, linguistique), à des aspects plus périphériques (théorie et didactique de la traduction), en passant par une série de variations de la problématique identitaire (littérature et frontière, littérature et altérité, interculturalité, plurilinguisme, auto-traduction). Somme toute, la sélection de mes travaux réunis dans ce dossier a été effectuée de façon à mettre en évidence la *cohérence* (thèmes, problèmes, méthodes) et la *progressivité* (trame historiographique, extension du corpus) des différents champs de recherches que j'ai pu aborder. En conséquence, le dossier de synthèse ne reflète pas la totalité de mes activités de recherche de ces dix dernières années, mais privilégie plutôt la partie s'intégrant au mieux à la grille thématique et conceptuelle retenue pour l'occasion.

Après cette section médiane consacrée au plurilinguisme littéraire, l'exposé de mes activités de recherche se poursuivra par une partie consacrée à mes réalisations dans le domaine de la traduction, notamment à mes contributions à la traductologie, terme entendu ici dans son acception la plus large (*« 7. La traduction entre pratique, théorie et didactique : des élargissements à partir et au-delà de la littérature »*), avant de se terminer sur une ultime partie, à caractère prospectif, exposant des projets en préparation et des prolongements à venir en termes de recherche (*« 8. Perspectives de recherche »*).

En annexe sont enfin joints une liste complète de mes travaux, y compris ceux qui n'ont pas été retenus pour l'Habilitation, un *curriculum vitæ* abrégé et, enfin, un résumé succinct du dossier d'HDR.

Je clos cette présentation du plan en ajoutant que, même si la grande majorité des travaux présentés au sein de ce dossier d'HDR est issue de la participation à des congrès, colloques et journées d'études, en France et à l'étranger, je ne reviendrai, dans ce qui suit, qu'exceptionnellement à la genèse de mes travaux. La liste intégrale de mes communications, intégrée dans le *curriculum vitæ*, permet néanmoins de compléter au besoin les informations données dans le corps du texte.

Positionnement scientifique et disciplinaire

Les travaux de recherches présentés dans ce qui suit s'inscrivent clairement dans le périmètre de la 12e section du Conseil National des Universités, dans la mesure où ils s'appuient constamment sur des textes et des acteurs appartenant au monde *germanique* des deux derniers siècles. Or, les objets de recherches abordés par mes travaux (l'interculturalité, le plurilinguisme, la traduction) sont des objets multidimensionnels nécessitant une approche *pluridisciplinaire*. Aussi mes travaux mobilisent-ils des savoirs, théories et méthodes issus de l'analyse littéraire (appliqués aux différents genres : poésie, prose, théâtre, sans exclure l'essai ni d'autres types de textes), de la théorie de la littérature et des cultures (y compris les *cultural studies* et *postcolonial studies*), de l'histoire culturelle et politique (en particulier l'étude des transferts culturels et des constructions nationales),

de la philosophie du langage (depuis l'époque moderne), de la traductologie (histoire, théorie, méthodes), de la sociolinguistique (sur le plan macrolinguistique : politiques, imaginaires, identités linguistiques).

Cet ancrage de mes travaux de recherche dans la langue, la littérature et la culture allemandes cohabite toutefois avec une certaine force centrifuge, entropique, voire déconstructrice, exprimée par le titre même du dossier d'Habilitation. L'idée d'une « littérature *par-delà* le national » implique en effet un abandon du concept traditionnel d'un espace littéraire calqué sur une logique stato-nationale, d'une littérature allemande territorialisée qui, d'une certaine manière, se trouve au fondement même des études germaniques sur le modèle de la *Germanistik*, puissant agent de la nationalisation culturelle. Il s'agit là moins d'une contradiction méthodologique que de la naissance d'une nouvelle vision des études germaniques, en reconsidérant, en redéfinissant les liens entre nation, langue, culture et littérature.

Il est vrai que l'élargissement du champ des études germaniques vers les « zones de contact » périphériques des pays de langue allemande (Alsace-Lorraine, Benelux, Europe Centrale, Europe de l'Est, Pays baltes, etc.) a été entamé depuis longtemps, y compris en France. Cependant, le champ littéraire, du fait notamment de la surdétermination de l'œuvre littéraire par sa *langue* d'écriture (conçue comme langue maternelle et nationale), semble opposer davantage de résistances à cette ouverture. C'est un défi auquel tentent de répondre notamment une philologie interculturelle et une philologie du plurilinguisme[2].

D'autre part, il convient de compléter la perspective des travaux antérieurs, en tenant compte de contacts et de croisements se situant non seulement à la périphérie, à la marge, mais opérant au *centre*, géographique ou symbolique, du système littéraire, comme c'est le cas d'un certain nombre d'auteurs et d'œuvres canoniques abordés par mes travaux. Autrement dit : les termes d'interculturalité, de plurilinguisme et de traduction ne se conçoivent pas ici comme des termes réservés à qualifier la marge de l'aire germanique, bien au contraire.

Dans le contexte des discussions actuelles autour de l'avenir des études germaniques, mon positionnement scientifique participe d'un large mouvement de remise en cause de l'idée d'une littérature dite nationale, en soulignant le caractère *transnational* de toute littérature[3], et de la littérature de langue allemande en particulier. Par conséquent, l'analyse des phénomènes de

[2] Voir notamment Michael Hofmann, *Interkulturelle Literaturwissenschaft. Eine Einführung*, Paderborn, Fink/UTB, 2006 ; Till Dembeck/Georg Mein (dir.), *Philologie und Mehrsprachigkeit*, Heideberg, Winter, 2014.
[3] Voir notamment la somme à paraître en 2017 sous la direction de Doerte Bischoff et Susanne Komfort-Hein : *Handbuch Literatur & Transnationalität* (Berlin/New York, De Gruyter).

transfert, de contact des cultures et des langues, occupe une place centrale dans tous mes travaux consacrés à la littérature allemande.

Ma démarche scientifique repose en effet sur la conviction que la conception traditionnelle, nationalisée, territorialisée, des études germaniques, née dans le contexte particulier du XIX[e] mais durablement inscrite dans les pratiques disciplinaires, doit évoluer vers un autre modèle en phase avec les nouvelles approches discutées depuis quelques décennies sur le plan international sous les termes de *post-nationalisme, post-colonialisme, cultural studies*, etc.[4] Autrement dit, il s'agit de faire cohabiter les « vertus anciennes » de la discipline, notamment la rigueur philologique – l'amour des textes et le souci de la lettre, pourrait-on dire – avec de nouvelles approches sociohistoriques et philosophiques issues d'une postmodernité critique.

Toutefois, si le dossier présenté ici entend contribuer à une évolution des approches et théories de la littérature ayant cours dans le champ disciplinaire des études germaniques[5], cette critique d'une conception nationale de la littérature ne doit pas se concevoir comme un parti pris pour une approche proprement *comparatiste*. Bien que ma formation intellectuelle et mon parcours scientifique aient été fortement marqués par les approches et les travaux issus de la littérature générale et comparée – notamment dans le domaine de l'étude du plurilinguisme littéraire où cette discipline a joué un rôle pionnier –, je ne me conçois pas comme un chercheur comparatiste, au moins pas dans le sens français du terme.

Il est certes vrai que ma formation comparatiste a laissé de nombreuses traces dans mes activités, notamment sous forme d'un goût affirmé pour la dimension transdisciplinaire[6]. Or, plutôt que de *changer* de discipline, il s'agit pour moi d'utiliser, au sein d'une interdisciplinarité critique, les acquis théoriques de la littérature comparée, en France, en Allemagne et aux États-Unis, afin de nourrir mes réflexions et travaux sur le domaine germanique. En somme, ce positionnement,

---

[4] Voir notamment Neil Lazarus (dir.), *Penser le postcolonial – Une introduction critique*, trad. M. Groulez et Ch. Jacquet, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 ; César Domínguez/Theo D'haen (dir.), *Cosmopolitanism and the Postnational. Literature and the New Europe,* Boston/Leyde, Brill/Rodopi, 2015 ; Xavier Landrin, « Pour une histoire sociale du concept de Weltliteratur. Journée d'études *Littérature-monde : cosmopolitisme, universalisme et post-nationalisme en littérature*, IMEC/Centre d'histoire de Sciences Po, Juin 2011, Paris, France », URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00601162/document.

[5] Par rapport aux évolutions méthodologiques au sein des études germaniques en France voir notamment Christine Maillard/Arlette Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines. Germanistique et interdisciplinarité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1998.

[6] Voir à cet égard le récent numéro de la revue *Quaderna,* dont je suis par ailleurs membre du comité de rédaction : « L'art de la discipline : disciplines, disciplinarité, transdisciplinarité » (URL : http://quaderna.org/3/). Voir aussi le colloque international organisé en 2014 par mon équipe d'accueil IMAGER : « De l'interdisciplinarité à la transdisciplinarité ? Nouveaux enjeux, nouveaux objets de la recherche en littérature et sciences humaines », colloque organisé par Laure de Nervaux-Gavoty, Sylvie Le Moël et Guillaume Marche (URL : http://imager.u-pec.fr/actualites/colloque-international-de-l-interdisciplinarite-a-la-transdisciplinarite-nouveaux-enjeux-nouveaux-objets-de-la-recherche-en-litterature-et-sciences-humaines--625784.kjsp)

associant l'ancrage dans les études germaniques à une ouverture comparatiste, correspond à celui de nombre de germanistes exerçant outre-Rhin et outre-Atlantique, mais aussi en France.

L'horizon culturel et linguistique de la littérature interculturelle de langue allemande couvre aujourd'hui pratiquement tous les continents du monde, des Amériques à l'Asie, en passant par l'Afrique et l'Europe de l'Est. Face à cet énorme défi en termes de compétences interculturelles, il va de soi que chaque chercheur, quelles que soient ses aptitudes à pratiquer l'interdisciplinarité, ne peut prétendre maîtriser qu'une toute petite *partie* de ce champ d'études, dans la mesure où des recherches de ce genre nécessitent une connaissance suffisante des autres langues en jeu (langues d'origine, langues secondes, adoptées, etc.). Pour des raisons aisément compréhensibles, mes propres recherches portent en bonne partie sur l'espace *franco-allemand*, avec des élargissements vers les domaines anglophone et slave, en m'aventurant exceptionnellement plus loin, vers la Turquie et le Japon.

Quelques axiomes régissant mes travaux

En suivant l'idée directrice d'une « littérature par-delà le national », ce document de synthèse présentera donc des travaux consacrés aux phénomènes d'interculturalité et de plurilinguisme ainsi qu'aux processus de traduction, travaux réalisés sur la base de textes littéraires allant du XIX[e] au XXI[e] siècles, y compris quelques élargissements au-delà du champ strictement littéraire (théorie de la culture, théorie et didactique de la traduction notamment). S'il s'agissait de définir un axiome qui guide l'ensemble de ces recherches, ce serait certainement l'idée dialectique selon laquelle l'identité (nationale, culturelle, linguistique), quel que soit son degré de puissance, a toujours besoin d'*altérité*, de différence. Antoine Berman avait naguère utilisé le paradigme de la traduction pour proposer une formulation particulièrement prégnante de cette problématique :

> Toute culture résiste à la traduction, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci. La visée même de la traduction – ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger – heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé. Dans la traduction, il y a quelque chose de la violence du métissage[7].

Ce que Berman formule ici magistralement à partir de l'activité de traduction vaut également pour les autres formes de contact, d'interaction ou d'hybridation[8] culturels et linguistiques abordées par mes travaux, telles que les écritures interculturelles et plurilingues.

---

[7] Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 16.

[8] En suivant Bill Ashcroft *et al.* (dir.), *Post-Colonial Studies. The Key Concepts,* Londres, Routledge, 2007 (2e éd.), p. 108-111, je propose de définir l'*hybridité* comme la création de nouvelles formes culturelles à l'intérieur de la zone de contact

Un autre principe axiomatique au fondement de mes recherches découle de l'idée – remontant à la philosophie herdérienne, mais que l'on retrouve à notre époque dans un concept tel que celui de Tout-Monde proposé par Édouard Glissant[9] – que la diversité des langues et cultures est une richesse en soi, un gage de vitalité pour l'humanité. Il convient cependant de nuancer ce propos, en ajoutant qu'aucune langue, qu'aucune culture ne peut être figée dans son essence. Autrement dit : si la différence culturelle existe bel et bien, il est fort difficile de dire précisément ce qui définit en soi l'identité d'une culture donnée. En conséquence, la diversité à préserver contre tout impérialisme culturel, ou bien contre un universalisme abstrait et nivellateur, doit se garder d'hypostasier les identités respectives.

Il s'agit là d'un paradoxe souvent vérifié dans les approches comparatives, comme le souligne Michael Werner par rapport à l'étude des relations interculturelles :

> Auf der einen Seite […] werden Kulturen als eigenständige Einheiten begriffen, mit Merkmalen, Codes und einer eigenen Geschichte, die diese Eigenschaften zu erklären vermag. Beziehungen solcherart verstandener Kulturen können dann als Kontakt, Vermittlung, Transfer oder Austausch beschrieben werden. Eine andere Sichtweise – und dies wäre der Gegenpol – betont das grundsätzlich Prozesshafte von Kultur. Sie geht davon aus, dass Kultur selbst immer schon Aushandlung ist, dass sie situativ bestimmt wird, je nach Akteuren und Kontext. […] Kultur in diesem Sinne ist selbst Austausch und Transfer.[10]

Cette dialectique entre unité close et interdépendance relationnelle vaut également pour l'étude des systèmes littéraires, comme le soulignent Michael Hofmann et Iulia-Karin Patrut :

> Literatur galt insbesondere im 19. Jahrhundert als ein wichtiges Moment der Stiftung und Weiterentwicklung kultureller Identität in den « imaginären Gemeinschaften » der Nationen ; sie war und ist aber auch immer schon ein Ort des Austauschs zwischen verschiedenen Kulturen und ein Raum der kritischen Reflexion von kollektiven Selbstentwürfen. Literatur gestaltet somit kulturelle Identität mit, sie gestaltet aber immer auch die Begegnung mit anderen Kulturen und ist zudem in der Lage, Imaginationen der Homogenität, wie beispielsweise « Volk » oder « Nation » zu problematisieren.[11]

En m'inscrivant dans cette perspective, l'identité de la littérature allemande sera ici essentiellement abordée sous l'angle de son caractère dynamique et transitoire, en mettant en évidence ses multiples interactions avec les autres cultures, langues et littératures.

Il reste que la littérature se singularise, à l'intérieur du champ artistique et culturel, par sa forte détermination, sa définition par une *langue d'écriture*, ce qui la rend tributaire de ce qui est « un 'marqueur de nationalité' prioritaire »[12]. D'où le statut tout à fait particulier conféré au

---

produite par la colonisation ou par d'autres contacts (inter)culturels. Plus généralement, on pourrait également désigner par le terme d'hybridité la nature construite et polymorphe des représentations et identités culturelles en général.

[9] Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde (Poétique IV),* Paris, Gallimard, 1997.

[10] Michael Werner, « Konzeptionen und theoretische Ansätze zur Untersuchung von Kulturbeziehungen », in : Nicole Colin *et al.* (dir.), *Lexikon der deutsch-französischen Kulturbeziehungen nach 1945*, Tübingen, Narr, 2013, p. 23-31, ici p. 23.

[11] Michael Hofmann/Iulia-Karin Patrut, *Einführung in der interkulturelle Literatur*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2015, p. 7.

[12] Daniel Baggioni, *Langues et nations en Europe,* Paris, Payot et Rivages, 1997, p. 19.

plurilinguisme littéraire, qui interroge cette assise identitaire de la littérature comme des sociétés en général. En conséquence, l'écriture plurilingue et l'auto-traduction, phénomènes au cœur de mes recherches, sont les lieux où se joue de manière privilégiée la question de l'identité littéraire, davantage peut-être que dans le domaine traditionnel de la traduction.

Plus généralement, on peut dire que l'étude des relations littéraires transnationales ne peut jamais faire abstraction du travail sur la langue qui s'y accomplit au contact d'autres langues. Autrement dit : l'interculturalité littéraire n'est pas une abstraction ; elle est intrinsèquement liée à la pluralité des langues et à des processus concrets, matériels de transformation langagière. C'est une idée qui relie par ailleurs fondamentalement et intimement les trois axes de ce dossier : interculturalité, plurilinguisme, traduction.

Sur le plan pédagogique, voire citoyen, mon approche pourrait en outre se concevoir comme un plaidoyer pour des identités ouvertes, pour une expérience, un apprentissage de l'altérité sur la base de l'étude des textes littéraires, du présent aussi bien que du passé. On pourrait dire que mes travaux dans le domaine de la littérature sont portés par l'espoir non seulement d'une possible actualisation des textes littéraires d'époques antérieures[13], mais aussi d'une perpétuation du rôle que la littérature a pu jouer dans la formation intellectuelle et morale des générations passées. À cet égard, travailler dans le cadre d'une conception post-nationale de la littérature doit permettre d'amener les étudiants à l'ouverture culturelle, de leur enseigner la tolérance de l'autre, de l'étranger, comme une compétence-clé[14], tout en affirmant l'attachement aux valeurs issues des Lumières fondatrices de la République.

Cependant, en fixant ces objectifs (didactiques) d'apprentissage interculturel à l'étude de la littérature, il ne s'agit pas de négliger la dimension proprement *esthétique*, les aspects formels notamment, des textes, mais d'associer, de jumeler, dans la mesure du possible, les perspectives éthique et esthétique. Voilà sans doute l'horizon utopique qui oriente mon travail d'enseignant-chercheur, sur la base du potentiel utopique de la littérature elle-même et de son rôle de précurseur en matière d'interculturalité.

Esprit du dossier et remerciements

L'acquisition du diplôme français d'Habilitation à diriger les recherches est soumise à une procédure complexe. Le dossier de synthèse à constituer obéit à une logique composite donnant lieu à des approches et interprétations divergentes. Entre, d'une part, une conception de

[13] Voir à ce sujet Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
[14] Voir Hofmann, *op. cit.*

l'Habilitation sur le modèle de l'ancienne Thèse d'État, impliquant la rédaction d'une volumineuse somme scientifique à l'instar de la *Habilitationsschrift* à l'allemande, et, d'autre part, la conception proprement cumulative ayant cours dans certaines sections du CNU et largement répandue à l'échelle internationale, l'éventail est large. S'y ajoutent les difficultés propres à la conception du document ou mémoire de synthèse, souvent qualifié de « cœur » du dossier, mais dont la rédaction ne peut s'appuyer sur des règles précises, devant s'adapter individuellement à l'organisation du dossier du candidat et à la vision qu'il a de ses propres travaux, tout en composant avec certaines traditions disciplinaires.

D'autre part, même s'il s'agit, dans le présent mémoire, d'une synthèse consacrée en premier lieu à l'activité scientifique, il ne faut pas non plus perdre de vue, chemin faisant, le contexte institutionnel, administratif et pédagogique de celui qui est à la fois chercheur et enseignant, sans oublier les nombreuses tâches, responsabilités et mandats qu'il a généralement à assumer. Ce sont des éléments à ne pas laisser hors-champ si l'objectif consiste à contextualiser autant que faire se peut les travaux de recherche d'un Maître de conférences dans le système universitaire français.

En associant un volume d'environ 460 pages composé de 24 travaux substantiels – publiés sous forme d'articles ou de chapitres de livres – à une monographie publiée de quelque 340 pages – à visée à la fois scientifique et pédagogique –, j'espère avoir trouvé une formule qui représente un bon *compromis* face au champ des possibles, à l'heure actuelle, d'une HDR dans mon domaine scientifique. Ceci étant, et malgré son volume de près de mille pages, en laissant de côté de nombreuses autres réalisations, je ne conçois pas le présent dossier comme un accomplissement, voire comme l'œuvre d'une vie, mais plutôt comme un cap dans ma carrière, un bilan provisoire me donnant notamment l'occasion de faire le point sur les travaux déjà réalisés et sur les projets susceptibles à suivre.

Je considère en effet qu'au-delà de ce qui constitue sans doute le dernier grand rite de passage dans ma carrière d'enseignant-chercheur, il y a nombre d'autres aventures scientifiques et d'autres projets de recherche qui m'attendent. Autrement dit : outre son évidente dimension de reconnaissance ou de consécration par mes pairs, j'ai envie de considérer cette Habilitation comme un *point de départ* vers d'autres horizons plutôt que comme une « arrivée à destination ». À ce titre, j'espère que l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches me permettra notamment de m'investir davantage au niveau de l'encadrement *doctoral*, niveau au demeurant peu accessible aux Maîtres de conférences non habilités.

À la fin de cette introduction, il me reste à remercier tous ceux qui ont pu m'aider dans mon parcours, ma carrière et mes projets professionnels depuis les débuts de ma scolarité.

Les premiers nommés seront naturellement mes parents, Hans-Dieter et Ingrid Weissmann, que rien ne rattachait originairement à la France ni au monde universitaire, mais qui m'ont généreusement laissé carte blanche pour la recherche de ma voie personnelle et professionnelle, en m'épaulant moralement et aussi financièrement. Mon affectueuse gratitude s'adresse à ma femme Nancy Bommarchou-Weissmann, endurant depuis longtemps le rythme de travail et les idiosyncrasies professionnelles de son universitaire de mari, ainsi qu'à mes enfants Clara et Léo, inépuisable source de bonheur, de réconfort et de joyeuses perturbations à la fois.

Mes très sincères remerciements vont ensuite au directeur de recherche s'étant porté « garant » de cette Habilitation, le professeur Bernard Banoun, qui depuis longtemps enrichit mon travail de ces conseils avisés et de ses salutaires encouragements, ainsi qu'aux collègues ayant accepté de siéger dans le jury de cette HDR : Messieurs et Madame les professeurs Sylvain Briens, Charles Forsdick, Dieter Heimböckel, Sylvie Le Moël, Fabrice Malkani, Jürgen Ritte. Certains parmi eux suivent mon parcours depuis fort longtemps, depuis l'année de mon Agrégation, cet autre rite de passage, et je suis d'autant plus honoré de leur présence dans ce jury d'HDR.

Nombreuses sont les autres personnes – « maîtres », collègues, amis, etc. – à remercier et que je me permets d'énumérer ici selon l'ordre alphabétique : Joëlle Aden, Olga Anokhina, Bertrand Badiou, Florence Baillet, Britta Benert, Jean Bessière, Bernhard Böschenstein, Rémy Colombat (†), Denise Blondeau, Vincent Broqua, Denis Bousch, Michaela Bürger-Koftis, Laurent Cassagnau, Michel Collot, Andrei Corbea-Hoisie, Jacques Derrida (†), Till Dembeck, Liliane Dietrich (†), Ronnie Dietrich, Jürgen Doll, Vincent Ferré, Florence Fix, Philippe Forget, Horst Fritz, Juan Asís Palao Gomez, Fabjan Hafner (†), Christian Helmreich, Camille Jenn-Gastal, Rainier Grutman, Manfred Gsteiger, Esther Kilchmann, Alfons Knauth, Doris Kolesch, Jacques Lajarrige, Didier Lassalle, Jean-Pierre Lefebvre, Jacques Le Rider, Gert Mattenklott (†), Heide Maus, Guillaume Marche, Viviane Rosen-Prest, Élisabeth Rothmund, Emilio Sciarrino, Gerald Stieg, Sylvie Toscer-Angot, Frédérique Toudoire-Surlapierre, Isabelle Trimaille, Anne D. Peiter, Graciela Villanueva, Hartmut Vinçon, Matthias Zach, Barbara Wiedemann, sans oublier les autres collègues avec lesquels j'ai eu l'occassion de travailler, notamment ceux de l'Université Paris-Est Créteil, et les directeurs de collection et de revue, les éditeurs d'ouvrage qui ont accepté d'accueillir mes contributions.

Mes remerciements vont également au personnel du service de prêt interuniversitaire du Campus Centre de Créteil ainsi qu'au personnel d'autres bibliothèques et archives ayant pu m'accueillir, notamment ceux de la Bibliothèque nationale de France au sein de laquelle j'ai commencé mon parcours de chercheur français il y a une vingtaine d'années.

2. DE L'ALLEMAGNE À LA FRANCE EN PASSANT PAR LA SUISSE
ESQUISSE DE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

Merkst du, was ich merke,
wenn ich den Output verstärke ?
Jeder geschlossene Raum ist ein Sarg.
Als Text, der kein Behälter-Sarg sein mag,
schreib ich mich auf,
um nicht zu ex- oder zu implodieren,
Platzangst reduzieren,
zieh ich mich zu und ab und zu aus
und hör nicht auf Prozess und Technik
und mich selbst zu buchstabieren,
Zeiträume neu im Sinn von weiter formulieren,
um dann wie hier später bei dir zu sein,
wie Tinte,
die sich ausstrecken will,
einsaugen lässt,
in ein Bett aus Papier.

J. Distelmeyer (1992)[1]

La passion et le métier

Comme pour la plupart des jeunes chercheurs en Lettres, Langues et Sciences humaines, la recherche scientifique relevait pour moi d'abord d'une passion : passion des textes, passion des cultures, passion de l'investigation et de la découverte. N'en déplaise aux esprits technocratiques, de plus en plus nombreux, enclins à vouloir transformer le chercheur en petit soldat, voire en machine à produire des résultats, exploitables de préférence sur le plan économique : la passion me semble bien être un moteur essentiel pour toute entreprise de recherche de longue haleine se voulant novatrice, étant donné la particularité de cette activité nécessitant un investissement personnel sans bornes et une évidente part de *créativité*, qui ne se commande pas.

Une expérience professionnelle riche d'une quinzaine d'années en tant qu'universitaire en France m'a certes appris à faire coexister cette passion avec d'autres aspects du métier, notamment administratifs, que nous sommes nombreux à trouver nettement moins passionnants, pour être tout à fait franc. Or, si je suis en mesure aujourd'hui de présenter ce dossier afin de solliciter auprès de mes pairs l'attribution de l'Habilitation à diriger des recherches, c'est que, d'une certaine manière, j'ai réussi à faire composer cette passion des débuts avec les missions toujours plus prenantes et nombreuses imposées aux enseignants-chercheurs et qui, il faut bien le dire, rendent souvent difficile la poursuite d'une activité de recherche soutenue et de niveau international. Entre un certain foisonnement d'idées en matière de recherche qui peut se produire et la possibilité effective de trouver le temps et l'énergie nécessaires à leur mise en œuvre, il semble exister un *hiatus* de plus

[1] Blumfeld, *Traum : 2* (« Verstärker »/« Anderes Ich »), Single 7", Zickzack Records, Allemagne, 1992.

en plus grand. Sans même parler des fréquents doutes qui peuvent envahir le chercheur quant à son propre travail, ses résultats et orientations, doutes pouvant aller jusqu'au découragement, trop souvent passés sous silence.

Ces difficultés, anciennes ou nouvelles, me semblent notamment affecter, dans le domaine des Lettres et Sciences humaines, la possibilité de s'adonner à la rédaction de *monographies*. Du moins, j'y vois personnellement la principale raison pour laquelle les avancées les plus significatives que je pense avoir produites dans mon domaine de recherche se trouvent davantage consignées dans des articles de revue et des contributions à des ouvrages collectifs que dans des livres.

On peut dire que la rédaction de ma monographie sur Elias Canetti, projet né du reste d'une véritable passion pour l'objet d'investigation, n'a été possible qu'au prix de certains sacrifices, sur le plan personnel notamment. Cependant, j'espère sincèrement que ce travail, tout comme mes autres activités de recherche, ne se sera pas réalisé au détriment d'autres missions, voire au détriment de mes étudiants ou collègues. Sans même parler de ma famille, bien obligée, pour le meilleur comme pour le pire, de partager les aspects passionnels, pour ne pas dire obsessionnels, du métier que j'exerce.

Ballotté entre, d'une part, l'injonction utilitariste, l'impérieuse nécessité de produire et de publier des résultats susceptibles d'être évalués positivement, et, d'autre part, le goût désintéressé de l'érudition, le désir de la découverte, l'amour des textes (*φιλολογία*), tiraillé entre, d'un côté, la recherche de la reconnaissance (sociale, pédagogique, scientifique), et, de l'autre côté, le besoin d'autonomie (de choix, d'agenda, de priorités) pour exercer pleinement son métier, l'universitaire d'aujourd'hui, il faut bien le dire, se trouve face à des injonctions de plus en plus contradictoires.

Pour trouver l'énergie nécessaire à la poursuite de ce métier, peut-être faut-il plus que jamais cultiver l'idée selon laquelle l'enseignement des Humanités, au sens large du terme, la transmission du savoir historique et philologique y compris celui des civilisations étrangères, est *indispensable* au bon fonctionnement d'une société éclairée et démocratique. Défendre cette conviction contre l'utilitarisme à tous crins, contre les « usines à gaz » de la bureaucratisation, contre la marchandisation de l'Université, est à mon sens devenu une tâche aussi noble qu'ardue, difficile à réaliser.

Donner du sens à son parcours

En dehors du contexte particulier d'exercice du métier d'universitaire qui fait que nos vies semblent s'organiser autour de nos activités de chercheur plutôt que l'inverse, en axant nos vies sur

les problèmes professionnels qui nous préoccupent (et nous passionnent, justement), parler de passion de la recherche signifie que ce travail ne saurait être totalement déconnecté, sinon de la vie privée, de la *personnalité* du chercheur, de son histoire personnelle, de son parcours, des idées ou idéaux qui l'animent. Cela vaut d'autant plus pour le domaine des Lettres et Sciences humaines qui, quel que soit le désir d'objectivité du chercheur son respect des normes scientifiques, nécessitent de sa part un engagement personnel sur la base d'un système de valeurs plus ou moins explicite.

Si l'on a pu dire que la sociologie est un « sport de combat »[2], la recherche en Lettres ne me semble pas pour sa part ressembler à quelque corps-à-corps. Elle s'apparenterait pour moi plutôt à un « tour d'équilibriste » dans la mesure où elle produit des savoirs historiquement surdéterminés, en prise avec les idées politiques et les idéologies du passé et du présent. Cette problématique des valeurs me semble consubstantielle de la nécessité, pour le chercheur, de prendre position, d'une certaine manière, ce dont témoigne notamment le prologue qui ouvre ce document de synthèse

Force est d'admettre qu'en Humanités tout aussi bien que dans les Sciences Sociales, le choix du sujet de recherche n'est jamais vraiment *neutre*. C'est pourquoi, au moment de solliciter l'attribution de la plus haute qualification universitaire qui existe, en accomplissant cet ultime rite de passage dans le monde de la recherche, un regard en arrière semble s'imposer, afin de retracer mon parcours socioculturel et professionnel, pour dégager les fondements biographiques de mes choix professionnels, d'expliquer « d'où je parle » en tant que chercheur, comme on aurait dit à une autre époque.

Non pas pour poser la question de savoir comment un Allemand né d'une famille d'employés sans aucun lien ni à la recherche scientifique ni au voisin français a pu se retrouver universitaire en France, mais pour expliquer ce qui dans son parcours a probablement pu faire naître les intérêts et questions qui alimenteront plus tard ses recherches. S'il ne s'agit pas, en faisant ainsi mon « égo-histoire », de construire rétroactivement quelques déterminismes qui m'auraient nécessairement mené à la place que j'occupe aujourd'hui au sein de l'enseignement supérieur français, quelques souvenirs lointains me semblent faire écho aux questions qui m'animent sur le long terme, ayant pris forme durant mon parcours scolaire et universitaire. Ceci étant, beaucoup d'éléments biographiques resteront naturellement hors champ, sans que je sois en mesure d'affirmer qu'ils n'auraient eu aucun impact sur le chemin que j'aurai pris.

[2] Je fais évidemment allusion au film *La sociologie est un sport de combat* que Pierre Carles a consacré en 2001 au sociologue Pierre Bourdieu.

Quelques échos lointains

Trois souvenirs, espacés d'une poignée d'années à chaque fois, suffiront pour évoquer les premières expériences fondatrices, initiatrices, résonnant avec mes orientations actuelles d'enseignant-chercheur.

Au commencement, il y eut probablement le *code-switching* ou l'« alternance des codes », le changement d'une langue à l'autre au sein du discours, à l'intérieur d'une conversation par exemple[3]. Ce phénomène, devenu l'un de mes objets d'études en littérature, que j'observe aujourd'hui chez mes propres enfants, j'ai pu en être témoin dès ma jeunesse, notamment dans le bus qui m'amenait de la ville nouvelle périphérique où j'ai grandi vers le centre urbain.

Né au début des années 1970 dans un quartier à forte mixité sociale, dans le meilleur sens du terme, j'ai en effet été en contact dès mon enfance avec des phénomènes de diversité linguistique, tout en étant élevé de manière parfaitement monolingue vu mes origines familiales. Appartenant à la même génération que les enfants des travailleurs immigrés des années 1960, les fameux *Gastarbeiter*[4], j'ai grandi, sans m'en étonner (sans même m'en apercevoir sur-le-champ), à proximité d'enfants germano-turcs, biculturels et bilingues, enfants bien intégrés à l'école primaire que je fréquentais, mais n'ayant pas la possibilité d'obtenir la nationalité allemande à cette époque.

Étaient-ce les membres de cette génération de Germano-Turcs, magistralement campés dans les films de Fatih Akin, que j'entendais alors alterner les codes linguistiques ? Ou bien étaient-ce des enfants issus d'autres minorités établies dans le quartier ? Aucun souvenir précis ne me permet de nommer les langues parlées. Je me souviens simplement de manière assez précise de la *fascination* éprouvée à les entendre parler entre eux, notamment pendant leurs trajets en bus, en se mouvant entre les langues, parfois simplement en glissant un mot de l'autre langue dans leur propos. Le monolingue que j'étais était-il jaloux de cette faculté ? Sans doute pas de manière consciente. Ce qui est sûr en revanche, c'est que cette fascination pour les langues étrangères a été confortée par des expériences ultérieures.

Même si mon année de naissance (1973) coïncide de fait avec l'*arrêt* de la politique de recrutement d'ouvriers étrangers en Allemagne (*Anwerbestopp)*, j'aurai été témoin pendant mon enfance du déploiement des effets sociétaux de la vague d'immigration multiculturelle des *Gastarbeiter*. S'y est ajouté le triomphe, à la même époque, de la culture populaire anglo-saxonne, autre phénomène indissociable de ma socialisation. Ce qui m'amène à évoquer ma première

[3] Sur le lien entre *code-switching* et *écriture littéraire*, voir notamment Penelope Gardner-Chloros/Daniel Weston (dir.), *Code-switching and multilingualism in Literature, Language and Literature*, n° 24 (3), 2015, p. 182-193.
[4] Aytaç Eryilmaz/Cordula Lissner (dir.), *Geteilte Heimat. 50 Jahre Migration aus der Türkei*, Essen, Klartext Verlag, 2011.

expérience de *traduction*, à partir des paroles de chansons de musique rock et pop qui ont nourri mon adolescence durant les années 1980. Inutile de vouloir chercher ici une quelconque importance du français. Cette langue, qui allait devenir plus tard la langue *dominante* de ma vie, ne fut à l'époque qu'une langue scolaire, de moins en moins aimée par ailleurs, si bien que j'ai saisi la première occasion pour arrêter son étude au lycée. Ma passion pour le français aura eu besoin d'un second départ, quelques années plus tard, pour enfin naître.

Non, ma première langue étrangère à l'époque fut bien évidemment l'anglais, langue exclusive de la musique que j'écoutais alors. Sans être de véritables chansons « à texte », comme on dit, ces morceaux m'intéressaient également par leurs paroles. C'est ainsi que je me suis mis en tête, vers l'âge de 15 ans sans doute, de vouloir les traduire en allemand. Sans que ces textes aient véritablement relevé de la littérature, je me souviens assez bien des difficultés éprouvées à essayer de dépasser le mot à mot, de donner du sens à ces mots anglais, de donner du rythme à ces vers, dans ma propre langue.

Je garde quelque part dans mes archives le fruit de ces séances de traduction sur la base des pochettes de mes disques microsillon préférés. S'il vaut sans doute mieux que je m'abstienne d'aller vérifier aujourd'hui leur qualité, ces premières tentatives ont très probablement éveillé en moi une forte envie de renouveler l'expérience.

En dernier lieu, il faut ici évoquer le goût du *comparatisme*, le désir de dépasser le cadre d'une seule littérature dite nationale. Plus anecdotique encore, ce souvenir, remontant à mes années de lycée, touche néanmoins au cœur de la problématique qui traverse mes recherches telles qu'elles sont exposées dans le présent document. Concrètement, il s'agit du souvenir d'une conversation avec l'un de mes enseignants de lycée, professeur d'anglais et animateur du club de théâtre, dont je faisais partie. En marge d'un stage ou d'une fête, celui-ci m'avait alors mis en garde contre mon désir de faire des études de littérature comparée, soulignant la nécessité, selon lui, de rester dans les limites d'une *seule* littérature, en étudiant de manière conjointe, la langue, l'histoire et la culture du pays auquel elle appartient. Propos qui avaient suscité de ma part des protestations, mais aussi des interrogations.

Devenu germaniste tout en ayant gardé le goût du comparatisme, je me trouve constamment renvoyé à cette mise en garde d'il y a trente ans, à ce *conflit* latent entre une conception nationale des aires littéraires et ma conviction que la littérature comporte un désir intrinsèque de dépassement des frontières non seulement politiques, mais aussi culturelles voire linguistiques.

Comme je viens de l'indiquer, il ne faut voir dans l'évocation de ces quelques expériences remontant à mon enfance et à ma jeunesse aucune affirmation d'une quelconque logique

déterministe, d'autant que mes études secondaires avaient d'abord été marquées par un fort investissement dans les matières scientifiques, notamment dans la *chimie*, si bien que, durant plusieurs années, j'envisageais sérieusement la carrière de chimiste, pour laquelle on m'attribuait un certain talent.

Il reste que les expériences, goûts et intérêts dont je viens de rendre compte font fortement écho à mes actuelles préoccupations de chercheur germaniste, et ils ont sans doute joué un certain rôle dans les décisions que j'allais prendre par la suite, notamment celle d'abandonner la chimie pour entamer des études de littérature comparée, en me consacrant plus tard à l'étude du plurilinguisme et de la traduction.

Le basculement des sciences vers les lettres s'est opéré chez moi au tournant des années 1990, durant mes deux dernières années de lycée, grâce notamment à mon enseignante de lettres allemandes (*Leistungskurs Deutsch)*, Madame Heide Mauss, à laquelle je tiens à rendre ici hommage. Non seulement le programme de littérature allemande de l'époque fut riche et exigeant, comportant l'étude intégrale de toute une série d'œuvres allant de Heinrich von Kleist à Christa Wolf, en passant par Thomas Mann notamment. Soucieuse de nous préparer à nos futures études, Madame Mauss nous a également fait rédiger notre première *Hausarbeit* sur un sujet de notre choix, ce qui fut une précieuse initiation au travail universitaire.

Si je rechigne aujourd'hui à relire ce mini-mémoire resté dans mes archives et consacré à la poésie amoureuse de Goethe, celui-ci a sans doute contribué à confirmer ma réorientation vers les Lettres et les Sciences humaines. Il a sans doute également instillé en moi le désir de retourner un jour à l'étude de l'œuvre de Goethe, par laquelle tout a commencé en quelque sorte[5].

De Mayence à Lausanne

Conformément à la tradition de l'Université humboldtienne, les deux années que j'ai ensuite passées à l'Université de Mayence (1993-1995), après m'être acquitté de mes obligations de service civique[6], m'ont permis de me familiariser avec les méthodes de la recherche en littérature comparée, en études germaniques et en philosophie. Ce fut aussi le moment où la *théorie littéraire* est entrée dans mon champ de vision sous la forme des formalistes russes et des penseurs structuralistes et poststructuralistes tels qu'Umberto Eco, Roland Barthes, Jacques Derrida, etc. Ce sont des auteurs que l'Université allemande commençait alors à mettre en avant, même si l'École de Francfort tenait

[5] Voir *infra* partie 8.
[6] Service effectué auprès du *Arbeiter-Samariter-Bund* de Wiesbaden.

toujours le haut du pavé, notamment chez les enseignants qui m'ont le plus marqué durant ce premier cycle universitaire (correspondant au DEUG français de l'époque).

Si ces deux années furent riches et studieuses, illuminées par quelques enseignants d'exception au titre desquels je voudrais citer Madame Doris Kolesch, devenue aujourd'hui professeur d'études théâtrales à l'Université libre de Berlin, elles se trouvent quelque peu à l'ombre du séjour d'échange que j'allais passer ensuite à Lausanne et qui aura eu une importance déterminante pour les travaux que j'ai le plaisir de présenter dans le cadre de cette Habilitation.

L'année universitaire que j'ai passée à Lausanne (1995-1996), ville francophone située en Suisse, cette vieille nation plurilingue, aura en fait été décisive sur plusieurs plans. Grâce à ce séjour, j'ai d'abord renoué avec la *langue française*, délaissée depuis la fin de mes études secondaires, notamment au profit de l'italien (langue dans laquelle mes compétences furent même un temps supérieures à celles en français). C'est à Lausanne que j'ai ainsi pris goût à la vie et au travail dans une autre langue que ma langue maternelle, perçus comme un grand enrichissement, ce qui m'a décidé à ne pas retourner immédiatement en Allemagne, mais à poursuivre l'aventure en France, à Paris.

En outre, le modèle de *société plurilingue* proposé par la Suisse m'a beaucoup impressionné et intrigué, y compris au niveau de l'identité littéraire suisse clivée entre le facteur linguistique et le facteur politique. Des questions telles que « Y a-t-il une littérature suisse ? » posée par le comparatiste fribourgeois François Jost[7], mais aussi, plus tard, par son collègue Manfred Gsteiger[8], professeur de littérature comparée dont je suivais les cours à Lausanne, s'inscrivent dans une problématique que j'allais retrouver dans le cadre de mes propres interrogations sur la notion de littérature nationale telles qu'elles font notamment l'objet des travaux présentés ici[9]. Ce faisant, j'allais néanmoins m'éloigner des présupposés « romantiques » (pour simplifier) qui sous-tendent encore les travaux des comparatistes suisses que je viens de citer.

C'est aussi durant cette année suisse qu'est né mon intérêt pour la *littérature plurilingue*, notamment à travers la découverte, dans la bibliothèque universitaire de Lausanne, d'un livre pionnier, *The Poet's Tongues* de Leonard Forster, qui, récemment réédité[10], reste une référence majeure, incontournable, pour tous les chercheurs s'intéressant au plurilinguisme littéraire, malgré

---

[7] François Jost, « Y a-t-il une littérature suisse ? », in : *id.*, *Essais de littérature comparée. I. Helvetica,* Fribourg, Éditions Universitaires, 1964, p. 315-338.

[8] Manfred Gsteiger, « Littérature nationale et littérature minoritaires », in : *id.*, *Littératures suisses, littérature européenne. Propositions et configurations,* Vevey, Éditions de l'Aire, 1996, p. 23-30.

[9] Voir *infra* partie 3.

[10] Leonard Forster, *Dichten in fremden Sprachen. Vielsprachigkeit in der Literatur,* Munich, Francke, 1972. Version originale : *The poet's tongues : multilingualism in literature*, Londres, Cambridge University Press, 1970. Livre réédité, chez ce même éditeur, en 2010.

tous les travaux venus entre-temps compléter ses recherches. Lu pour la première fois il y a plus de vingt ans au bord du lac Léman, ce livre aura nourri plus qu'aucun autre mes réflexions sur les liens entre littérature et langue(s). En relisant aujourd'hui la somme des notes issues des lectures successives de ce livre, je me rends compte à quel point il a été « séminal » (pour utiliser ce *false friend*) par rapport à mon propre travail de chercheur.

Le premier objet d'études découvert dans ce cadre suisse fut alors le poète plurilingue Yvan Goll et, plus généralement, le plurilinguisme littéraire alsacien et lorrain. C'est à cet exemple emblématique d'une « littérature supranationale et multilingue »[11] que je projetais en fait à cette époque de consacrer mon premier mémoire d'études. L'intérêt pour l'œuvre de Paul Celan que j'ai développé en parallèle, en passant notamment par la philosophie, a ajourné pendant longtemps la poursuite de ces recherches sur Goll et l'espace alsaço-lorrain, recherche que je n'ai pu reprendre que récemment[12].

Sans doute ma réorientation vers la poésie de Celan et ma « montée » vers la capitale française, ce passage de la « marge » au « centre », pour ainsi dire, entretiennent-elles des liens entre elles. S'y ajoute le fait que le conflit connu aujourd'hui sous le nom de l'affaire Goll[13] rendait quasiment impossible tout travail conjoint sur Goll et Celan au regard de l'antagonisme qui s'était alors installé dans la critique et la recherche.

D'autre part, cette année d'études à Lausanne a donné lieu à un premier *mémoire* consacré à la problématique de la traduction, plus particulièrement aux liens entre poésie (traduite) et musicalité. Dans le cadre d'un séminaire proposé alors par Michel Collot, professeur invité à l'Université de Lausanne, j'ai en effet rédigé un travail sur les traductions de Friedrich Hölderlin par le poète français André du Bouchet[14]. Ce poète-traducteur, qui a également joué un rôle crucial dans la réception française de Paul Celan, fait apparaître dans ces traductions une prise en compte tout à fait originale de la dimension sonore et rythmique. Étudié plus tard à travers l'analyse des traductions de Celan par le même André du Bouchet, le lien entre traduction et musicalité est ensuite devenu l'un de mes axes de recherches dans le domaine de la traductologie[15].

---

[11] Victor Hell, « Vers une littérature supranationale et multilingue en Alsace », in : Hugo Dyserinck/Karl-Ulrich Syndram (dir.), *Europa und das nationale Selbstverständnis. Imagologische Probleme in Literatur. Kunst und Kultur des 19. und 20. Jahrhunderts*, Bonn, Bouvier, 1988, p.135-145.

[12] Voir *infra* partie 8.

[13] *Paul Celan – Die Goll-Affäre. Dokumente zu einer « Infamie »*, éd. Barbara Wiedemann, Francfort/Main, Suhrkamp, 2000. Voir aussi *infra*.

[14] « 'J'entends une parole ... libre de ce que je comprends', Notes sur André du Bouchet traducteur de 'Kolomb' de Hölderlin », mémoire de fin de cours, Université de Lausanne, 1996

[15] Voir *infra* partie 7.

Installation en France

De Lausanne, mon parcours m'aura donc mené à Paris, sans que je me rende compte, au départ, que cette installation allait s'inscrire dans la durée, une durée de plus de vingt ans au demeurant, couronnée par l'obtention de la nationalité française. Décidé à parfaire mes compétences linguistiques et scientifiques en français, c'est en licence de *Lettres modernes* et non pas en licence d'études germaniques que je me suis inscrit à l'Université de la Sorbonne nouvelle pour la rentrée 1996. Une licence de Lettres modernes mention *littérature comparée* néanmoins, ce qui m'a permis d'y aborder également la littérature de langue allemande en dehors des modules obligatoires en littérature française et latine.

L'année suivante, ayant une nouvelle fois abandonné la piste alsaço-lorraine (j'avais envisagé à un moment donné de travailler sur René Schickele et André Weckmann), j'ai opté pour un mémoire de maîtrise à forte teneur théorique consacré au problème des références historiques et biographiques dans la poésie de Celan, à travers une comparaison des approches de Derrida et de Gadamer, mémoire soutenue en juin 1997 sous la direction de Jean Bessière[16]. Ce n'est qu'au moment de mon Master 2 (ce qu'à l'époque on appelait le Diplôme d'Études Approfondies), que je me suis rattaché définitivement aux études germaniques, tout en gardant le goût du comparatisme déjà évoqué.

Ces premières années parisiennes, passées dans le cadre privilégié de la résidence universitaire de la Maison Heinrich Heine (1996-1999), furent également marquées par mes premières expériences en tant que traducteur professionnel. Le hasard d'un stage chez un éditeur viennois a voulu que je débute dans ce métier en tant que co-traducteur d'un auteur parfois jugé intraduisible : Jacques Derrida. Il faut préciser que le livre que j'ai eu le plaisir de (co-)traduire est un livre d'entretiens, au style plus abordable que les grands textes du philosophe. Ce travail de traducteur s'inscrivait alors dans un intérêt général pour la philosophie, étudiée à Mayence et à Lausanne, et en particulier pour la déconstruction, qui, malgré toutes les réserves que je pourrais aujourd'hui émettre par rapport à l'école derridienne, aura été l'un des défis intellectuels majeurs, l'une des grandes aventures philosophiques de ma vie, ce dont mes travaux portent l'empreinte.

Vers 1998, mes réflexions sur l'écriture poétique et sur l'herméneutique littéraire dans une perspective déconstructiviste, en essayant parallèlement de traduire la pensée de Derrida en allemand, ont été une expérience hautement formatrice. À suivre l'avis du germaniste allemand

[16] *Le problème de la référentialité biographico-historique dans l'œuvre de Paul Celan : une confrontation des approches de Hans-Georg Gadamer et de Jacques Derrida*, mémoire de Maîtrise de Lettres modernes mention Littérature générale et comparée, sous la direction de Jean Bessière, Université de Paris-III, 1998.

Michael Hofmann, il serait même possible d'établir une relation entre mon intérêt précoce pour la philosophie derridienne et l'approche interculturelle de la littérature que j'allais mettre en œuvre ultérieurement.[17]

Le deuxième livre que j'ai eu à traduire, une étude de Jacques Le Rider sur les couleurs en littérature[18], m'a entre autres permis de faire la connaissance de cet éminent germaniste français. Parallèlement, j'ai eu l'occasion de travailler sous sa direction sur le symbolisme des couleurs chez Celan, dans le cadre d'un DEA (Diplôme d'Études Approfondies), obtenu à l'Université Paris-8 en juin 1999[19]. Cette expérience de quelques années comme traducteur professionnel dans le domaine des sciences humaines s'est terminée en 2006 par la publication de ma traduction allemande d'un livre du philosophe et sinologue François Jullien[20].

Non sans quelques doutes et regrets, je me suis mis à considérer, à partir de cette période, qu'une activité professionnelle de traducteur était désormais incompatible avec mes obligations d'enseignant-chercheur, en limitant ma pratique de la traduction à quelques travaux ponctuels et aux cours de thème que j'assure tous les semestres depuis cette époque, tout en essayant également d'intégrer cette pratique dans mes cours de littérature.

Du doctorat à la période post-doc

Arrivé à Paris en septembre 1996 pour prolonger mon séjour d'études en pays francophone, les années académiques se sont enchaînées, les diplômes se sont additionnés, si bien qu'à un moment donné mon avenir professionnel semblait se profiler davantage en France qu'en Allemagne. La décision de m'inscrire au concours de l'*Agrégation* a sans doute été une étape décisive sur ce chemin. Le système des concours, malgré sa grande sélectivité, offrait l'opportunité d'obtenir un poste de titulaire et de réduire la prise de risque attachée à une carrière d'universitaire ou de chercheur. Admis à l'Agrégation externe d'allemand (2000), préparée en tant qu'auditeur à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, je suis revenu à la Sorbonne Nouvelle pour y terminer ma thèse sous la direction de Gerald Stieg.

Consacré à la réception française de Paul Celan, sur la base notamment de l'exploitation de documents d'archives inédits, mon travail de thèse m'aura, entre autres choses, permis de renouer avec les thèmes et les problématiques de la *traduction*, de l'*identité* littéraire et du *plurilinguisme*

[17] Hofmann, *op. cit.*, p. 48.
[18] Jacques Le Rider, *Farben und Wörter. Geschichte der Farbe von Lessing bis Wittgenstein*, Vienne, Böhlau, 2000.
[19] *Problèmes de la couleur dans l'œuvre de Paul Celan*, mémoire de DEA, sous la direction de Jacques Le Rider, Université Paris-VIII, 1999.
[20] François Jullien, *Schattenseiten. Vom Bösen und Negativen*, Berlin-Zurich, Diaphanes, 2006.

d'écriture. Après le cas suisse et la littérature alsaço-lorraine, l'œuvre de Paul Celan est ainsi devenu le corpus littéraire à partir duquel j'allais développer et approfondir les questions de recherche qui se trouvent au centre du dossier que je présente aujourd'hui en vue de l'obtention de l'Habilitation. Les liens entre mes études de doctorat et ma conception d'une « littérature par-delà le cadre national » feront l'objet d'une présentation plus exhaustive au chapitre suivant[21]. Pour finir cette partie « égo-historique » de mon document de synthèse, je voudrais à présent évoquer brièvement mes premières années en tant qu'enseignant-chercheur.

Pour la réalisation de mes recherches doctorales, j'ai eu le privilège de disposer d'une allocation de recherche d'une durée de trois années sans mission d'enseignement, ce qui m'aura permis de terminer ma thèse en un temps relativement court (soutenance en décembre 2003). Un contrat de lecteur de langue étrangère à l'Université Paris-8 (2002-2003) ainsi qu'un premier contrat d'ATER (Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche) à l'Université de Reims (2003-2004) m'ont ensuite permis d'acquérir une première expérience d'enseignant universitaire avant de candidater comme docteur qualifié par le Conseil national des universités (CNU) sur des postes de Maître de conférences à partir de l'année 2004. Après avoir été classé en deuxième position dans plusieurs universités lors des campagnes 2004 et 2005, j'ai eu la chance d'obtenir un poste lors de ma troisième année de candidature dans un contexte marqué par les premiers signes d'une *crise* des études germaniques en France.

Du fait du volume de ma thèse (environ 670 pages de texte, sans les annexes), nécessitant d'importantes coupes et de nombreux remaniements, et à cause des incertitudes liées aux débouchés dans l'enseignement supérieur, à un moment où le nombre de postes était en train de baisser considérablement, j'ai décidé à l'époque d'ajourner le projet de publication de mon travail. Plus tard, cet ajournement s'est transformé en publication *électronique* de la thèse sur la base de l'autorisation de publication accordée par le jury, tout en reprenant une partie de mes résultats de recherche pour une publication sous forme d'articles, dans des versions remaniées ou augmentées[22]. Si je peux regretter aujourd'hui d'avoir renoncé à transformer ma thèse en livre édité, je suis heureux

[21] Voir *infra* partie 3.

[22] Voir notamment, « Die Niemandsrose et la naissance d'une lecture juive de Paul Celan en France », in : Bernard Banoun/Jessica Wilker (dir.), *Paul Celan. Traduction, réception, interprétation suivi de Paul Antschel à Tours (1938-1939)* = *Littérature et nation* 33 (2006), p. 107-132 ; « Celan in Frankreich », in : Peter Goßens/Jürgen Lehmann/Markus May (dir.), *Celan-Handbuch. Zeit-Person-Werk*, Stuttgart, Metzler, 2008, p. 27-30 ; « Celan-Rezeption in Frankreich », *op. cit.*, p. 350-354 ; « La publication de *Strette* de Paul Celan, moment inaugural de sa réception en France », in : Valérie de Daran/Marion George (dir.), *Éclats d'Autriche. Vingt études sur l'image de la culture autrichienne aux XX^e^ et XXI^e^ siècles,* Berne *et al.,* Peter Lang, 2014, p. 345-363 ; « Entre contrôle et confiance : Paul Celan correcteur de ses traductions françaises », in : Chiara Montini/Marie-Hélène Paret Passos (dir.), *Traduire. Genèse du choix*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2016, p. 129-144.

de constater que sa forme électronique ainsi que les articles que j'ai pu en tirer touchent un certain public et font l'objet de citations[23].

L'entrée dans la carrière universitaire

Recruté en 2006 comme Maître de conférences dans ce qui s'appelait à l'époque l'Université Paris-12 Créteil Val-de-Marne, rebaptisée ultérieurement Université Paris-Est Créteil (UPEC), je fais donc partie d'une génération d'enseignants-chercheurs qui, durant leurs années de doctorat, a assisté à la montée de l'actuelle crise des études germaniques en France. Dans ce contexte, mes premières années en tant que Maître de conférences d'allemand, à l'issue de deux années sur un demi-poste d'ATER dans le même département, ont été marquées par la priorité donnée aux responsabilités *administratives* et *pédagogiques*, au sein du département d'allemand, dans le but de promouvoir ma discipline et d'en assurer la pérennité. Parmi les actions importantes réalisées dans ce cadre, je peux notamment citer la réforme des parcours de LLCE[24] allemand et la modernisation de la filière LANSAD[25] allemand, mise en conformité, par mes soins, avec le Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues (CECRL).

Après cette première période à l'UPEC durant laquelle j'ai notamment assumé les fonctions de directeur adjoint du département d'allemand (2006-2008), de responsable du LANSAD allemand (2006-2010) et de responsable d'année/enseignant-référent en L1 LLCE allemand (2008-2010), j'ai éprouvé le besoin de passer provisoirement la main pour me réinvestir plus fortement dans la recherche, en vue notamment de la préparation de mon dossier d'Habilitation. Dans le cadre d'un CRCT d'un semestre (S1 2010-11), j'ai pu ouvrir de nouvelles pistes de recherche, sans pour autant abandonner mon engagement au service de la gestion collégiale de mon établissement. Pendant cette période, j'ai ainsi été co-porteur de la nouvelle maquette « mastérisée » du CAPES externe d'allemand lors de la campagne d'habilitation de 2010. De 2010 à 2014, j'ai en outre été membre

[23] Voir notamment Paul Celan-René Char, *Correspondance (1954-1968),* éd. Bertrand Badiou, Paris, Gallimard, 2015 ; Evelyn Dueck, *L'étranger intime. Les traductions françaises de l'œuvre de Paul Celan (1971-2010)*, Berlin, De Gruyter, 2014 ; Michela Lo Feudo, « Paul Celan e Jacques Dupin nella rivista 'L'Éphémère' », *Studi germanici*, n° 3/4 (2013) ; François Azouvi, *Le mythe du grand silence. Auschwitz, les Français, la mémoire*, Paris, Gallimard, 2012 ; Bertrand Badiou, « … 'vivant et redevable à la poésie' : le dialogue entre Paul Celan et André du Bouchet à travers sept lettres écrites au tournant de 1968 », *Europe*, n° 986-987, juin-juillet 2011, p. 208-232 ; Iulia-Karin Patrut, « Paul Celan's Aesthetics of Transnational Remembrance », in : Valentina Glajar/Jeanine Teodorescu (dir.), *Local History. Transnational Memory in the Romanian Holocaust*, New York, Palgrave Macmillan, 2011, p. 137-155 ; Matthias Zach, « Celan, Paul », in : Astrid Kufer/Isabelle Guinaudeau/Christophe Premat (dir.), *Handwörterbuch der deutsch-französischen Beziehungen*, Baden-Baden, Nomos, 2009, p. 38-41 ; Elisabeth Schwagerle, « 'Das war eigentlich die schönste Übersetzungserfahrung, die ich je hatte.' Peter Hande und René Char », in : Klaus Kastberger (dir.), *Peter Handke. Freiheit des Schreibens–Ordnung der Schrift*, Vienne, Zsolnay, p. 87-108.

[24] Langues, Littérature et Civilisations Étrangères

[25] LANgues pour Spécialiste d'Autres Disciplines, anciennement langue pour non-spécialistes.

élu du conseil de gestion de mon UFR, avant de prendre en charge, à partir de l'été 2015, le dossier des relations internationales/ERASMUS et de la communication (livret, Internet, réseaux sociaux) au sein du département d'allemand de l'UPEC. Depuis février 2016, je suis également membre élu de la Commission de recherche au sein du Conseil académique de l'UPEC.

Au sein de mon équipe de recherche interdisciplinaire (Institut des mondes anglophone, germanique et roman, IMAGER, EA 3958), j'ai eu l'occasion, en 2012/2013, d'assumer, de manière intérimaire, la responsabilité du groupe des germanistes (CAECE), en soutenant activement la directrice de l'EA dans ses démarches en vue du recrutement d'un successeur pour le poste de PR d'allemand resté vacant durant l'année académique 2012/2013, seul poste de rang A en 12e section restant au sein de l'UPEC. Dans ce contexte, j'ai également co-rédigé et co-piloté le dossier d'évaluation de l'EA 3958 par l'AERES en 2013. Sur le plan de mes responsabilités dans le domaine de la recherche, je suis en outre, depuis 2012, membre élu du conseil de laboratoire. Au niveau national, j'effectue actuellement mon deuxième mandat de membre élu de la 12e section du CNU (suppléant « actif » depuis 2011, titulaire depuis 2015)[26]. En outre, j'ai pu intégrer, en tant que membre associé, une équipe de recherche du CNRS spécialisée dans mon domaine de recherche[27], ce qui m'a ouvert d'autres horizons scientifiques et de nouvelles possibilités de collaboration transdisciplinaires.

Dans le cadre de mes activités de chercheur germaniste au sein de l'équipe IMAGER, j'ai depuis 2010 organisé et animé une série de manifestations scientifiques (3 journées d'étude internationales, 2 colloques internationaux)[28], à caractère souvent transdisciplinaire, organisation accompagnée d'une activité de production scientifique soutenue, évaluée par la note A dans le cadre de la campagne nationale pour la PEDR. Sur le plan de l'enseignement, j'interviens depuis le début de ma carrière à tous les niveaux, en LLCE et en LANSAD, de la L1 jusqu'à l'École doctorale (séminaires pour doctorants), en passant par le Master (MEEF et Master Recherche, enseignement et encadrement) et les concours d'enseignement, y compris des cours thématiques d'Agrégation interne et externe. À l'avenir, l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches devrait me permettre de m'investir davantage dans l'encadrement doctoral. La participation, à l'automne 2016, à un jury de thèse à l'Université de Iasi en Roumanie, sous la direction d'Andrei Corbea-Hoisie, représentera une première expérience à cet égard.

[26] Pour le détail de ces responsabilités et mandants, voir le CV joint en annexe.
[27] Il s'agit de l'équipe *Multilinguisme, Traduction, Création* dirigée par Olga Anokhina au sein de l'ITEM (Institut des textes et manuscrits modernes, UMR 8132, ENS-CNRS).
[28] Pour le détail de ces manifestations, voir *infra* et le CV joint en annexe.

Le département de LEA[29] fonctionnant de manière totalement autonome dans mon université, je n'ai pas été amené à intervenir devant ce public, hormis les cours de LANSAD ouverts aux étudiants ce LEA dans le cadre du renforcement de leur niveau d'allemand. Au niveau Master, j'ai eu l'occasion de diriger et co-diriger des mémoires de M1 et de M2 (Master enseignement – MEEF et Master Recherche). En outre, j'ai eu la possibilité, entre 2010 et 2012, d'intervenir au sein du parcours Littérature générale et comparée (niveau L3) du département de Lettres avant que ce parcours ne soit obligé de fermer pour des raisons de restrictions budgétaires. En dehors des enseignements assurés au sein de mon établissement d'affectation depuis 2004, j'ai également pu intervenir dans d'autres universités et Grandes Écoles, en France et à l'étranger[30].

Au terme de cette partie « égo-historique », dont l'objectif était de contextualiser les travaux scientifiques rassemblés dans ce dossier sous un angle personnel, autobiographique, mais aussi institutionnel, il est maintenant temps d'aborder de front et en détail la question de mon positionnement scientifique, de mes orientations et résultats de recherche, en passant ensuite à la présentation détaillée des travaux réunis dans ce dossier.

[29] Langues Étrangères Appliquées.
[30] Pour le détail de tous ces enseignements, voir le CV joint en annexe.

3. LA LITTÉRATURE PAR-DELÀ LE NATIONAL
UN PRINCIPE DIRECTEUR DEPUIS MON DOCTORAT

> National-Literatur will jetzt nicht viel sagen…
> J. W. v. Goethe (1827)[1]

> Die Ursachen für das Ausblenden kultureller Einflüsse auf die deutsche Literatur liegen in der Geschichte der Institution Germanistik, in ihren Ursprüngen im 19. Jahrhundert.
> A. F. Kelletat (1995)[2]

> L'important aujourd'hui est précisément de savoir discuter d'une poétique de la Relation telle qu'on puisse, sans défaire le lieu, sans diluer le lieu, l'ouvrir. Est-ce que nous avons les moyens de le faire ? Est-ce que c'est réalisable par l'homme, par le genre humain, par l'être humain ? Ou est-ce que nous devons considérer une fois pour toutes que pour préserver le lieu il nous faut préserver l'exclusif du lieu ? Je n'ai pas nié qu'il y a là une question.
> É. Glissant (1990)[3]

L'inadéquation avec le cadre herdérien

Pour des raisons qui ont sans doute trait au parcours biographique et intellectuel que je viens d'esquisser, l'une des constantes de mes recherches, depuis le début, consiste en mon intérêt appuyé pour des auteurs d'expression allemande nés *en dehors* de l'Allemagne ou des pays germaniques. C'est notamment le cas des deux écrivains qui ont jusqu'ici le plus marqué mon parcours de chercheur : Paul Celan et Elias Canetti, deux auteurs issus de l'univers habsbourgeois, nés respectivement en 1920 à Czernowitz, en Roumanie, et en 1905 à Roustchouk, en Bulgarie.

Il s'agit d'auteurs de langue allemande dont la vie et l'œuvre sont marquées par une grande diversité d'influences culturelles et linguistiques. Canetti et Celan, ces écrivains à la fois canoniques et marginaux, peuvent être considérés comme les précurseurs d'une généralisation des situations d'exterritorialité ou d'exil à l'heure actuelle, d'une transformation du champ littéraire international qui, comme l'écrit Marie-Andrée Beaudet, « rendent de plus en plus difficile le classement des écrivains et des œuvres sur la base nationale traditionnelle, c'est-à-dire en faisant coïncider culture, langue et nation »[4].

---

[1] Johann Peter Eckermann, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, 31 janvier 1827.
[2] Andreas F. Kelletat, « Wie deutsch ist die deutsche Literatur ? », *Jahrbuch DaF* 21 (1995), p. 37-60, ici p. 49.
[3] Édouard Glissant, *Poétique de la Relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990, p. 29-30.
[4] Marie-Andrée Beaudet, *[Littérature] Nationale*, in : Paul Aron/Alain Viala/Denis Saint-Jacques (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, p. 393–394, ici p. 393.

À suivre Beaudet, le terme de littérature nationale sert communément à désigner « l'ensemble des traits thématiques et linguistiques qui permettent de rattacher un corpus d'œuvres et de pratiques à un groupe ou une communauté historiquement et politiquement constitués »[5]. Sur le plan historique, la promotion de ce concept s'appuie sur des initiatives pionnières telles que la fondation, dans les années 1760, d'un théâtre national (*Nationaltheater*) sous l'égide de Lessing. Or, la critique fait généralement remonter cette conception de la littérature à la nouvelle philosophie de la culture développée à la même époque par Johann Gottfried Herder[6].

Même si l'œuvre de Herder, encore profondément ancrée dans l'esprit des Lumières, comporte une évidente dimension interculturelle et doit, d'une certaine manière, être défendue *contre* ses appropriations nationalistes ultérieures[7], on peut dire que ce penseur de la différence culturelle est à l'origine de l'équation « une langue = un peuple = une nation », promise à un bel avenir. En tout cas, c'est sur la philosophie culturelle de Herder, concevant les cultures nationales comme des sphères closes, que les pensées ethnocentriques et nationalistes de la littérature se sont ensuite greffées pour instituer l'historiographie littéraire comme partie intégrante du *nation building*[8].

On sait que les crises politiques et sociales, les catastrophes historiques – guerres, déportations, génocides – qui traversent les XIX^e^ et XX^e^ siècles ont largement contribué à mettre ne doute la pertinence de ce paradigme né vers 1800, un questionnement critique qui a notamment fait naître, au début du XX^e^ siècle, ce que j'ai nommé, en collaboration avec Didier Lassalle, spécialiste de civilisation britannique, une pensée de l'*ex(tra)territorialité*[9], et qui sera présentée ultérieurement dans ce document de synthèse[10]. Par la suite, l'intensification des mouvements migratoires et l'accélération du processus de mondialisation durant la deuxième moitié du XX^e^ siècle ont donné une visibilité inédite aux écritures échappant à la conception nationale-littéraire. Par conséquent, comme l'écrit Reine Meylaerts : « *The complex practice called 'literature' can no longer be*

[5] *Ibid.*
[6] Voir notamment Anne-Marie Thiesse, « Communautés imaginées et littératures », *Romantisme*, n° 143, 1/2009, p. 61-68.
[7] Voir notamment à ce sujet Pierre Penisson, « La notion de littérature nationale chez Johann Gottfried Herder », in : Michaël Werner/Michel Espagne (dir.), *Philologiques III. Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994, p. 109-119 ; voir aussi Daniel Baggioni, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot et Rivages, 1997, p. 199.
[8] Voir notamment Klaus F. Gille, « Germanistik and Nation in the 19th Century », in : Menno Spiering (dir.), *Nation Building and Writing Literary History*, Amsterdam/New York, Rodopi, 1999, p. 27-55.
[9] Dirk Weissmann (avec Didier Lassalle), « Ex(tra)-territorial : du droit aux littératures, langues et cultures / Ex(tra)territorial : from Law to Literature, Culture and Languages », in : *Ex(tra)territorial : les territoires littéraires, culturels et linguistiques en question/reassessing territory in literature, culture and language*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2014, p. 7-39 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 351-370].
[10] Voir *infra*, partie 7 notamment.

fully apprehended (if it ever could) along separate linguistic lines, or within constricting frameworks like 'space' or 'nation'.[11]»

À l'instar de Meylaerts, nombre de critiques suggèrent aujourd'hui que le cadre national n'a *jamais* été réellement pertinent pour penser les systèmes litéraires en Europe, en soulignant l'inadéquation entre ce cadre et les pratiques transnationales des écrivains. En m'inscrivant dans ce courant, l'un des objectifs des travaux réunis dans ce dossier consiste à démontrer non seulement l'actualité mais l'ancienneté voire l'universalité de ces phénomènes échappant à une territorialisation rigoureuse des textes littéraires sur le modèle de l'État-nation, en essayant de séparer, autant que faire se peut, l'identité littéraire, composée de multiples facteurs linguistiques et culturels, de l'identité civique et ethnique de l'écrivain.

À parcourir la liste des auteurs sur lesquels mon travail de chercheur s'est porté durant ces quinze dernières années – de Heinrich Heine à Herta Müller, Yoko Tawada ou Anne Weber, en passant notamment par Elias Canetti et Paul Celan –, on constate effectivement une forte représentation d'écrivains dont la vie et l'œuvre *résistent* à la conception herdérienne visant à faire coïncider nation, culture et langue.

Alors que le cas d'Elias Canetti, l'un de mes auteurs-phares à cet égard, sera développé au chapitre suivant, je voudrais revenir un instant à mes recherches consacrées à Paul Celan, même si celles-ci n'ont pas été intégrées dans le dossier des travaux présentés ici. Car, si la dimension trans- ou supranationale de la littérature d'expression allemande a été l'un de mes objets d'investigation dès le début de mes études, c'est durant mes recherches doctorales sur la réception française de Paul Celan[12] que j'ai pu pour la première fois véritablement approfondir mes réflexions à ce sujet[13].

L'hybridité identitaire de Paul Celan comme point de départ

Au travers de sa réception internationale, l'œuvre de Paul Celan (1920-1970), souvent qualifiée d'hermétique ou d'obscure, a été source de nombreux conflits d'interprétation. Les querelles autour de sa personne et de ses textes découlent en grande partie de ce qu'on pourrait appeler l'*hybridité*[14] identitaire de l'écrivain, la difficulté à lui assigner une appartenance univoque, de

[11] Reine Meylaerts, « Multilingualism as a challenge for translation studies », in : Carmen Millán/Francesca Bartrina (dir.), *Routledge Handbook of Translation Studies,* Londres/New York, Routledge, 2013, pp. 519-533, ici p. 528.
[12] *Poésie, judaïsme, philosophie : une histoire de la réception de Paul Celan en France, des débuts jusqu'en 1991*, thèse de doctorat, Paris, Université de la Sorbonne-Nouvelle, 2003, URL : publikationen.ub.uni-frankfurt.de/oai/container/index/docId/12414.
[13] Sur l'identité civique par rapport à l'identité culturelle ou ethnique voir Guntram H. Herb, « National identity and territory », in : Guntram H. Herb/David H. Kaplan (dir.), *Nested identities. Nationalism, Territory, and Scale*, Lanham *et al.*, Rowman&Littlefield Publishers, 1999, p. 9-30.
[14] Pour une définition de ce terme, voir *supra.*

type nationale. Poète juif de langue allemande, d'origine roumaine, de culture habsbourgeoise et de nationalité française, Celan occupe une place tout à fait *singulière* dans l'histoire de la littérature allemande.

Considéré comme le plus important poète lyrique depuis Rilke, Celan est devenu un monument de la littérature allemande après 1945. À cet égard, c'est sans conteste en Allemagne fédérale que le « poète de la *Fugue de la mort* » a suscité le plus d'échos. Nul lycéen allemand qui ne soit tombé un jour en classe sur le fameux vers « La mort est un maître venu d'Allemagne ». Toutefois, l'Allemagne n'ayant jamais été sa patrie, ni l'allemand la seule langue, Celan peut difficilement être qualifié de poète *allemand*, au sens d'une appartenance nationale. Son identité s'étant forgée dans un monde anéanti par la Seconde Guerre mondiale, elle échappe à une classification simple.

La formation affective et intellectuelle de Celan se déroule dans un milieu juif et germanophone, marqué par une double *exterritorialité*, à la fois linguistique et culturelle. Si l'allemand est bien sa langue maternelle, il est socialisé dans un environnement où coexistent plusieurs langues et cultures. Né en 1920 à Czernowitz, en Bucovine du Nord, il grandit sur un « îlot posthume » de la culture habsbourgeoise, situé au sein du nouveau royaume de Roumanie, qui sera envahi plus tard par les troupes nazies et par l'Armée rouge, pour finalement être annexé à l'Ukraine à l'issue de la Deuxième guerre mondiale. Dans la mesure où il a activement participé à la vie littéraire de Bucarest entre 1945 et 1947, ses anciens collègues et amis roumains ont pu revendiquer le fait que Celan faisait partie du patrimoine littéraire de leur pays. Celan eut en effet une certaine activité littéraire en langue roumaine : des poèmes en prose, publiés après sa mort, et des traductions du russe vers le roumain, publiées sous pseudonyme[15].

D'autre part, l'histoire de la réception du poète en Allemagne a montré que l'engouement du public et des chercheurs allemands pour Celan pouvait avoir tendance à effacer ses origines complexes. On sait que la référence à son œuvre a pu devenir partie intégrante des stratégies de maîtrise du passé allemand (la fameuse *Vergangenheitsbewältigung*), ce qui a abouti à une appropriation symbolique de l'écrivain. Or, le fait que les vers allemands de ce poète juif d'origine roumaine soient nés pour l'essentiel en *France* s'oppose à cette tentative d'intégration dans une culture nationale. Après la mort de ses parents dans un camp de concentration et la séparation de l'Europe par le rideau de fer, Celan s'était en effet installé à Paris en 1948. En 1938, avant la guerre, il avait déjà passé une année universitaire à Tours, où il avait commencé des études de médecine. C'est en

[15] Voir notamment Paul Celan, *« Mikrolithen sinds, Steinchen ». Die Prosa aus dem Nachlaß*, éd. B. Wiedemann *et al.*, Francfort/Main, Suhrkamp, 2005.

France qu'il écrira les recueils qui le rendront célèbre, de *Mohn und Gedächtnis* (1953) à *Schneepart* (posthume, 1971).

Dès son arrivée à Paris, Celan s'était lié d'amitié avec de nombreuses personnalités de la vie littéraire et culturelle française. Marié à l'artiste Gisèle de Lestrange, il a fondé un foyer, a pris la nationalité française, et s'est définitivement établi dans la capitale française, jusqu'à sa mort volontaire en 1970. Traducteur de René Char et d'Henri Michaux notamment, il était connu de nombreux écrivains et éditeurs. Ami d'André du Bouchet et d'Yves Bonnefoy, il faisait partie, entre 1967 et 1970, du comité de rédaction de la revue de poésie *L'Éphémère*, participant ainsi activement à la vie littéraire française.

Ces appartenances *multiples*, cette inscription dans toute une série de traditions littéraires, de cadres culturels et nationaux, fondent la richesse de son œuvre, mais rendent également sa réception difficile. Depuis sa mort en 1970, les suppositions et les projections battent ainsi son plein : pour les uns, le poète aurait regretté d'avoir quitté la Roumanie ; pour les autres, il aurait trouvé sa nouvelle patrie en France ; d'aucuns disent qu'il aurait voulu s'installer en Allemagne pour retrouver le terreau de la poésie allemande ; d'autres encore affirment qu'il aurait au contraire souhaité immigrer en Israël. Ce qui semble s'illustrer à travers ces débats, c'est la volonté d'appropriation nationale d'un écrivain échappant à toutes les assignations exclusives en dépit de la fidélité indéfectible à la langue allemande qu'il affichait.

La germanistique comme « science allemande »

L'un des intérêts du cas de Paul Celan par rapport à la problématique de l'identité littéraire, se trouvant au centre de mes recherches, tient au fait qu'il illustre de manière exemplaire les mécanismes d'*exclusion* (symbolique ou réelle) qui sont consubstantiels à une conception nationale du système littéraire. Car le souci d'homogénéisation du champ littéraire à l'intérieur de la « communauté imaginée »[16] va de pair avec la définition de frontières (externes mais aussi internes) plus ou moins imperméables aux éléments considérés comme étrangers ou exogènes.

D'un côté, la volonté de certains critiques et universitaires de faire de Celan une sorte de « nouveau Hölderlin » a engendré une marginalisation, voire un effacement de la dimension pluriculturelle et plurilingue de son œuvre, située entre les domaines germanique, slave, roman. D'autre part, l'approche nationalisante, voire ethnicisante de la littérature allemande, qui s'est en partie perpétué après 1945, a également pu produire une volonté d'exclusion de Celan du canon

[16] Par rapport à la nation comme « communauté imaginée » voire Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 1996 (1983).

littéraire allemand motivée par ses origines juives, dans le droit fil d'une idéologisation *völkisch* des études germaniques. L'antisémitisme dont le poète a été victime se cristallise principalement dans ce qu'il est convenu de qualifier d'« *affaire Goll* ».

Par le terme « Goll-Affäre », on désigne aujourd'hui le conflit qui, entre 1953 et 1963, opposa Claire Goll (1890-1977), veuve du poète Yvan Goll (1891-1950), et Paul Celan. L'affaire, qui consiste en une accusation (infondée) de plagiat à l'encontre de Celan, se caractérise par une violence extrême, émanant de Claire Goll, dont certains propos, particulièrement injurieux, ont été assimilés par les observateurs à une négation de l'existence des chambres à gaz. Depuis les travaux pionniers menés par Barbara Wiedemann[17], on dispose d'une documentation détaillée qui montre pour la première fois toute l'importance cette désastreuse affaire pour la vie et l'œuvre de Paul Celan.

L'enjeu principal de cette polémique littéraire a été la réputation littéraire du poète, que Claire Goll tenta de détruire au moment même où celui-ci était en train d'être consacré par ses pairs. La publication, en 1960, des textes les plus violents à l'égard de Celan coïncide en effet avec l'attribution du prix Büchner, prix littéraire le plus prestigieux en Allemagne. Relayé par une presse aux relents antisémites, ce qui a d'abord été un conflit d'ordre privé est rapidement devenu une polémique publique à l'échelle nationale, si bien qu'à son apogée, en automne 1960, l'affaire était présente dans la quasi-totalité des grands journaux d'Allemagne.

Il faut cependant préciser que la résurgence de tendances antisémites n'est qu'*une partie* du paysage médiatique, académique et critique de cette époque. Une nouvelle génération de germanistes allemands, dont Eberhard Lämmert, Walther Killy, Karl Otto Conrady et Peter von Polenz, a contribué, dès les années 1960, à battre en brèche les survivances d'un discours *völkisch* dans les lettres allemandes. Elle a œuvré pour analyser et déconstruire l'idéologie des études germaniques comme « science allemande » (*Germanistik – eine deutsche Wissenschaft*), pour citer le titre d'un ouvrage collectif à valeur de manifeste ayant fait date en 1967[18].

Dénoncer la germanistique comme « science allemande » signifiait non seulement mettre en évidence la diversité de l'aire germanique partagée entre plusieurs nations et cultures (RFA, RDA, Autriche, Suisse, sans oublier les diverses minorités allemandes), c'était s'attaquer à l'imaginaire, issu du XIX^{e} siècle, d'une littérature allemande censée illustrer la pureté des origines germaniques, la nécessité et la légitimité d'une unification territoriale, la littérature étant censée

[17] *Paul Celan – Die Goll-Affäre, op. cit.*
[18] Eberhard Lämmert *et al.*, *Germanistik – eine deutsche Wissenschaft*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1967.

servir de support à une homogénéisation culturelle dans le cadre de l'État-nation, voire d'une grande Allemagne[19]. Pour Lämmert et ses collègues, il s'agissait non seulement de couper les liens avec la génération précédente qui s'était laissé instrumentaliser, voire embrigader par le régime national-socialiste, mais plus généralement de dénoncer le rôle joué par la discipline dans la construction et la radicalisation du discours nationaliste et ethnocentrique qui a préparé l'avènement du paradigme racialiste de la germanistique sous le nazisme[20].

Dans le cadre d'une approche nationaliste, ethnocentrique, voire *völkisch* de la littérature, la judéité des auteurs est sans conteste le critère d'exclusion le plus important, le plus lourdement chargé en implications historiques et politiques du fait de l'histoire de l'antisémitisme en Allemagne et du génocide des juifs d'Europe, commandité, orchestré et mis en œuvre par les nazis avec le soutien de l'Université allemande. Sans doute n'est-il pas un hasard si parmi les auteurs réunis dans ce dossier sous le titre « La littérature par-delà le national » se trouve toute une série d'écrivains d'origine juive, à commencer par Heine, Canetti, Celan.

Il s'agit d'une origine et d'une appartenance juives plus ou moins affirmée ou revendiquée par les auteurs, d'une appartenance parfois refoulée, voire rejetée, mais qui à chaque fois a engendré des marginalisations, exclusions, ostracismes, avec le concours de la germanistique comme discipline universitaire. Non seulement on a pu dénier à ces écrivains leur appartenance à la littérature dite nationale, mais on est allé jusqu'à leur refuser même le droit d'*écrire* en allemand, de s'exprimer en d'autres langues que les « langues juives »[21].

Au-delà de cette tradition antisémite profondément ancrée, institutionnalisée, telle qu'elle a pu exister dans la germanistique allemande jusque dans les années d'après-guerre[22], d'autres critères d'exclusion tels que l'identité linguistique « déviante » (absence de langue maternelle allemande) ou la discrimination pour cause d'origine « étrangère » (origines slaves ou françaises notamment) ont existé durant l'histoire de la *Germanistik*. En effet, tout écart par rapport à la norme monoculturelle établie comme but à atteindre pouvait porter à conséquences.

Depuis le début du XIX[e] siècle, des critères de « pureté » (culturelle, linguistique, ethnique) ont ainsi été appliqués à l'espace littéraire, afin de traduire dans la réalité la fiction d'une littérature

[19] Voir Klaus Weimar, *Geschichte der deutschen Literaturwissenschaft bis zum Ende des 19. Jahrhunderts*, Stuttgart, Metzler, 1989 ; voir aussi Stefan Neuhaus, *Literatur und nationale Einheit in Deutschland*, Tübingen, Francke, 2002.
[20] Voir Holger Dainat/Lutz Danneberg (dir.), *Literaturwissenschaft und Nationalsozialismus,* Tübingen, Niemeyer, 2003.
[21] Voir à ce sujet notamment Sylvie Courtine-Denamy, *L'Exil dans l'exil. Les langues de l'ailleurs, l'ailleurs des langues*, Paris, Hermann, 2014.
[22] Voir notamment Werner Bergmann/Rainer Erb, « Antisemitismus in Deutschland 1945-1996 », in : Wolfgang Benz/Werner Bergmann (dir.), *Vorurteil und Völkermord. Entwicklungslinien des Antisemitismus*, Fribourg /Basel/Vienne, Herder 1997, p. 397-434.

illustrant, voire légitimant le projet national-allemand[23]. La réduction de la complexité sociétale réelle par le biais d'une exclusion massive d'éléments jugés étrangers et exogènes a ainsi contribué à faire disparaître de la vue une bonne partie de la diversité sociale et culturelle. Ce qui a notamment abouti à marginaliser, voire à rendre imperceptibles des phénomènes tels que le plurilinguisme littéraire ou des identités hybrides, métissés[24]. Par conséquent, mon intérêt pour ce genre d'écritures et d'esthétiques littéraires m'a rendu particulièrement sensible aux *points aveugles* qui ont pu naître au sein de l'historiographie littéraire.

Désessentialiser l'identité littéraire

L'échec, en 1866, puis en 1945, de l'intégration politique de l'Autriche germanique dans l'espace (grand-)allemand imaginé par les nationalistes, ainsi que l'irréductible indépendance du champ littéraire suisse-allemand, sans oublier la question des minorités, ont, dès le milieu du XIX^{e} siècle, apporté un démenti aux projets d'unification et d'homogénéisation de l'espace littéraire promus par Georg Gottfried Gervinus, Wolfgang Menzel et d'autres[25]. La réalité territoriale et la complexité socioculturelle de pays germaniques ont en effet opposé de fortes résistances à l'idée selon laquelle toute littérature serait forcément nationale[26].

Il n'en reste pas moins que, même *après* l'échec du projet d'une tradition et d'une histoire de la littérature allemande conçues comme une « entéléchie du caractère national » (*Entelechie des Nationalcharakters*), que Jürgen Fohrmann a située vers les années 1880-1890[27], l'imaginaire nationaliste est resté profondément ancré dans le champ littéraire. Il a notamment été actualisé et renforcé à l'occasion des grands conflits tels que la Première Guerre mondiale, en trouvant son apogée entre 1933 et 1945. On peut dire que ce n'est que dans les années 1968 que la « dénationalisation » de la littérature allemande s'est enfin établie comme un véritable courant intellectuel.

---

[23] Voir à cet égard Kelletat, *op. cit.* ; voir aussi Navid Kermani, « Was ist deutsch an der deutschen Literatur ? », *Wespennest,* n° 147, mai 2007, p. 22-28.

[24] En suivant Ashcroft, *op. cit.*, p. 121-122, je propose de définir le *métissage* d'abord comme le fait de mélanger des races ou des cultures. Ce faisant, le terme valorise les identités mixtes ou mélangées en mettant en cause l'idée de pureté qui se trouve au fondement du discours colonial et raciste. D'origine caraïbéenne et sud-américaine, ce terme a été largement transposé à la littérature européenne, notamment par l'approche des transferts culturels (voir *infra*).

[25] Voir Peter Goßens, *Weltliteratur. Modelle transnationaler Literaturwahrnehmung im 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Metzler 2011, p. 194 ; voir aussi Esther Kilchmann, *Verwerfungen in der Einheit. Geschichten von Nation und Familie um 1840. Heinrich Heine, Annette von Droste-Hülshoff, Jeremias Gotthelf, Georg Gottfried Gervinus, Friedrich Schlegel*, Munich, Fink, 2009.

[26] Anne-Marie Thiesse, « Littérature et éducation au national », *Le Français aujourd'hui,* n° 167, décembre 2009, p. 19-26, p. 25.

[27] Jürgen Fohrmann, *Das Projekt der deutschen Literaturgeschichte. Entstehung und Scheitern einer nationalen Poesiegeschichtsschreibung zwischen Humanismus und Deutschem Kaiserreich*, Stuttgart, Metzler, 1988.

La critique du paradigme national en littérature, préparée par la littérature elle-même où cette critique s'énonce depuis fort longtemps (on ne pensera qu'au cas de Heine)[28], s'inscrit notamment dans la recherche d'une identité *post*-nationale qui caractérise fortement la génération dont je fais partie en tant qu'Allemand de naissance. Il faut noter que cette « tentation postnationale »[29], née du travail de mémoire consacré à la période du nazisme, n'est pas sans soulever des interrogations et des problèmes, dans le domaine sociopolitique d'abord, mais également dans le domaine des études littéraires. Sans doute une dénationalisation complète de la littérature allemande, jusqu'à sa « déterritorialisation » sur le modèle de la philosophie deleuzienne[30], ne constitue-t-elle pas une solution dans la mesure où le modèle de l'État-nation continue de dominer la vision (politique) du monde actuel. D'autre part, force est d'admettre que l'idée de la littérature reste intrinsèquement liée à une langue d'expression correspondant en majeure partie à une langue *nationale*, malgré le poids grandissant de certaines langues supranationales comme l'anglais ou l'espagnol.

En conséquence, il convient de souligner qu'en parlant d'une « littérature *par-delà* le national », je n'entends nullement déclarer caduque voire « diaboliser » l'idée de nation, qui peut par ailleurs être porteuse de progrès politiques et sociaux considérables. Dans ce sens, l'objectif n'est pas non plus d'assimiler nation et nationalisme, voire nation et chauvinisme[31], pas plus qu'il ne s'agit de mettre en doute le fait que la nation est un référent majeur de la littérature de langue allemande. L'objectif serait plutôt de démontrer les *limites* du concept de nation (ou de peuple) pour les études germaniques compte tenu des conditions spécifiques de la création littéraire dans les pays allemands (ou, plus généralement, en langue allemande). Autrement dit, il s'agit de désessentialiser les catégories d'appartenance nationale, ethnique et culturelle, en les ouvrant vers une conception ouverte et dynamique de l'identité littéraire au-delà de sa catégorisation par le critère national.

Si depuis les années 1970 la mise en cause du paradigme national est devenue un courant important des études littéraires, en Allemagne et à l'échelle internationale[32], c'est que la discipline a compris à quel point cette vision (pour ne pas dire cette idéologie) a introduit d'importants biais dans l'étude des auteurs et de leurs textes. Elle a en effet contribué à réduire la complexité et la

---

[28] Voir Kermani, *op. cit.,* p. 25.
[29] Voir à ce sujet notamment les positions et théories élaborées par Hans-Ulrich Wehler et Jürgen Habermas.
[30] Voir Arlette Camion, « Deleuze et la question du territoire », in : Nicole Fernandez-Bravo/René-Marc Pille/Claudine Raboin (dir.), *Exterritorialité de la littérature allemande*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 19-26.
[31] Pour des analyses approfondies du processus de construction nationale voir Anderson, *op. cit.* ; Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, Ithaca/New York, Cornell University Press, 1983 ; Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999.
[32] Michael Böhler/Hans Otto Horch (dir.), *Kulturtopographie deutschsprachiger Literaturen. Kulturtopographie deutschsprachiger Literaturen : Perspektivierungen im Spannungsfeld von Integration und Differenz*, Tübingen, Niemeyer, 2002, p. 1.

richesse d'une littérature caractérisée par la *pluralité* de ses déterminations et inscriptions culturelles et linguistiques, en privilégiant tout ce qui se conforme à l'étalon de mesure qu'était l'État-nation unitaire et homogène. Tout au long des XIX[e] et XX[e] siècles, la « puissante machine identitaire nationale allemande mise en branle par la philologie germanique »[33] a ainsi réinterprété et réontologisé des processus transnationaux, transculturels, translinguistiques du passé et du présent, afin de servir son discours de légitimation dans le cadre d'une téléologie de la nation allemande[34].

En France, la théorie des *transferts culturels*, élaborée à partir des années 1980 par Michaël Werner et Michel Espagne, a apporté une contribution majeure à ce qu'on peut ainsi qualifier de désessentialisation de l'identité littéraire. À partir du cas de Heinrich Heine notamment, les études des transferts culturels ont démontré à quel point l'identité (nationale) se nourrissait d'altérité, le national se définissant lui-même à partir de références étrangères[35]. En mettant en lumière des formes de *métissage* au lieu de rechercher des identités fixes, les transferts culturels ont contribué à déconstruire, dans le domaine des Lettres et Sciences humaines, l'essentialisme des concepts tels que celui de nation justement[36]. Paradigme théorique en forte progression à mon arrivée en France, les transferts culturels ont sans doute été d'une importance majeure pour la confirmation et l'approfondissement de mes orientations de recherche.

Depuis une quinzaine d'années, les fondateurs de la théorie des transferts culturels ont pris des directions divergentes à partir d'un différend sur les bases méthodologiques de l'étude des processus transnationaux. Au-delà de cette controverse, j'ai pour ma part progressivement pris mes distances par rapport à l'école des transferts culturels, notamment à cause de son basculement disciplinaire vers l'historiographie et les sciences sociales. En effet, de spécialistes de littérature, les fondateurs des transferts culturels se sont peu à peu transformés en *historiens* de la culture négligeant de plus en plus non seulement le média de la littérature mais jusqu'à la nature langagière des transferts étudiés.

Mon propre intérêt pour la traduction et le plurilinguisme – donc précisément pour la détermination *langagière* des échanges littéraires et culturels – s'entend en partie comme une sorte de correctif par rapport à ce qu'on pourrait presque qualifier d'« oubli de la langue » au sein des transferts culturels. Autrement dit : il s'agissait pour moi de réaffirmer la spécificité du texte littéraire, sa nature langagière, linguistique, face à une démarche de plus en plus sociologique et

[33] Gérald Stieg, *L'Autriche : une nation chimérique ? XVIII[e] - XX[e] siècles*, Paris, Éditions Sulliver, p. 268.
[34] Werner, « Konzeptionen und theoretische Ansätze zur Untersuchung von Kulturbeziehungen », *op. cit.*, p. 25.
[35] Voir Michel Espagne, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF., 1999 ; Michel Espagne/Michaël Werner, « La construction d'une référence culturelle allemande en France, Genèse et histoire (1750-1914) », *Annales ESC*, n° 4, 1987, p. 969-992.
[36] Thomas Keller, « Kulturtransferforschung : Grenzgänge zwischen den Kulturen », in : Stephan Moebius/Dirk Quadflieg (dir.), *Kultur. Theorien der Gegenwart*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2006, p. 101-114.

historiographique, tendant peu ou prou vers une sorte de « déverbalisation » des transferts culturels. Néanmoins, ce jugement *ex post*, qui peut paraître sévère, n'enlève rien à l'importance que la théorie des transferts culturels a effectivement pu avoir dans la genèse de mes propres projets de recherche.

***Weltliteratur* contre *Nationalliteratur* ?**

Au cours du dernier demi-siècle, le concept de littérature nationale a donc progressivement été délégitimé, discrédité, déconstruit, au point que Jacques Le Rider a pu naguère le qualifier de « fantôme dans le débarras *(Rumpelkammer)* de l'histoire littéraire »[37]. Reléguée à l'arrière-boutique de la théorie littéraire par des approches postnationales et postcoloniales de la culture (des *cultural studies*), la notion de littérature nationale, jugée surannée, étriquée, provincialiste, a été évincée au profit d'autres concepts, nouveaux ou anciens, comme celui de littérature mondiale.

En parlant du concept de littérature mondiale, on peut d'abord noter que celui-ci est certes ancien mais qu'il semble, hier comme aujourd'hui, indispensable quand il s'agit de tenir compte de l'interculturalité intrinsèque de toute réception littéraire dès lors qu'une œuvre quitte son époque, son territoire ou sa langue d'origine. Dès le début du XIX[e] siècle, le terme de *Weltliteratur* sert ainsi de base pour le discours *transnational* sur la littérature, en contrepoint aux conceptions nationalistes montantes.

Dans ce contexte terminologique, il convient de préciser d'emblée qu'il faut distinguer le terme de littérature mondiale de celui de littérature *étrangère* avec lequel il a tendance à être confondu, notamment dans la critique journalistique. En effet, plutôt que d'opposer une littérature particulière (littérature française, allemande, etc.) au reste des littératures du monde, il s'agit, à travers ce concept, de penser l'interconnexion et l'interaction dynamique de *toutes* les littératures du monde.

En remontant jusqu'à la célèbre conception goethéenne de la *Weltliteratur* – qu'on date communément de 1827, mais qui est en gestation depuis les années 1810 –, un nouveau courant de la recherche internationale, en littérature comparée comme en études germaniques et dans d'autres philologies, a essayé de réactualiser l'idée de littérature mondiale dans le contexte du système littéraire mondialisé du début du troisième millénaire[38]. Depuis une quinzaine d'années un riche débat contradictoire, ponctué par de nombreuses publications, notamment aux États-Unis, a

[37] Jacques Le Rider, « 'Nationalliteratur', Ein Fantom in der Rumpelkammer der Literaturgeschichte », in : Corinna Caduff/Reto Sorg (dir.), *Nationale Literatur heute – ein Fantom. Die Imagination und Tradition des Schweizerischen als Problem*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2004, p. 85-101.
[38] Dieter Lamping, *Die Idee der Weltliteratur. Ein Konzept Goethes und seine Karriere*, Stuttgart, Kröner, 2010, S. 131.

vu le jour autour des questions de la définition et de la pertinence du concept de littérature mondiale dans le contexte de la mondialisation actuelle[39].

Ancré dans l'actualité, ce débat s'appuie néanmoins sur une longue tradition remontant au XIX[e] siècle[40], en renouant, en dehors des réflexions de Goethe ou de Marx, avec les réflexions de quelques grands érudits allemands au sortir de la Deuxième Guerre mondiale comme Erich Auerbach, Fritz Strich et Ernst Robert Curtius[41]. Dans le cadre du présent document de synthèse, je me limiterai à évoquer, de manière succincte, quelques pistes de réflexion qui me semblent particulièrement intéressantes dans le cadre de mes recherches sur l'interculturalité, le plurilinguisme et la traduction dans la littérature allemande.

À examiner les différentes contributions au débat, la résurgence actuelle de la notion de littérature mondiale semble d'abord inséparable des transformations du paysage littéraire mondial – et, *a fortiori*, des systèmes nationaux – durant le dernier demi-siècle. Ces transformations à l'échelle mondiale concernent non seulement la réception et la circulation (transnationale) des œuvres, mais également leurs conditions de production et leur esthétique.

Pour tenir compte de ces nouvelles écritures, Elke Sturm-Trigonakis a proposé la notion de *nouvelle* littérature mondiale, afin de marquer la distance qui sépare le système littéraire d'aujourd'hui de l'époque de Goethe. Selon elle, les auteurs et les œuvres de cette nouvelle littérature, née sous l'effet de la décolonisation, de la mondialisation et de la chute du Rideau de fer, rompraient définitivement avec l'idée de sociétés culturellement homogènes. Il s'agirait d'une littérature mondiale marquée en particulier par les expériences de la migration et la pluralité des langues[42].

Plus que la littérature du passé, celle de « l'ère des nations » notamment, cette « nouvelle littérature mondiale », du fait de sa forte dimension interculturelle et plurilingue, serait ainsi une littérature résolument ouverte sur la diversité du monde. Dans le même ordre d'idée, Aurélia Klimkiewicz souligne pour sa part qu'une large part de la nouvelle littérature contemporaine « questionne inlassablement le monolinguisme, la traduction, la mémoire, l'identité et

---

[39] Pour un aperçu de ces débats voir Christophe Pradeau/Tiphaine Samoyault (dir.), *Où est la littérature mondiale ?*, Vincennes, Presses Universitaires de Vincennes, 2005. Sur un mode mi-théorique mi-fictionnel, voir aussi Jérôme David, *Spectres de Goethe. Les métamorphoses de la « littérature mondiale »,* Paris, Les Prairies Ordinaires, 2011.

[40] Voir Goßens, *Weltliteratur, op. cit.*

[41] Voir notamment Erich Auerbach, « Philologie der Weltliteratur », in : Walter Muschg/Emil Staiger (dir.), *Weltliteratur : Festgabe für Fritz Strich zum 70. Geburtstag*, Berne, Francke, 1952, p. 39-50 (trad. franç. in : Pradeau/Samoyault, *op. cit.*) ; Fritz Strich, *Goethe und die Weltliteratur,* Berne, Francke, 1946 ; Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Tübingen/Basel, Francke, 1948.

[42] Elke Sturm-Trigonakis, *Global Playing in der Literatur. Ein Versuch über die Neue Weltliteratur,* Würzburg, Königshausen&Neumann, 2007.

l'appartenance »[43], en se plaçant au centre des enjeux mondiaux contemporains. S'il ne s'agit pas d'une littérature sans attaches, sans territoire, la diversité culturelle et linguistique qu'elle intègre dans ses textes la place clairement au-dessus d'une perspective nationale classique.

Dans la perspective de ces travaux, la (nouvelle) littérature mondiale serait donc synonyme d'une nouvelle diversité littéraire, d'une littérature multiculturelle globalisée. D'autres, comme Emily Apter, voient au contraire dans la résurgence de l'idée de littérature mondiale (*world literature*) le danger d'une *uniformisation* linguistique et d'une hégémonie culturelle au sein du système littéraire mondial[44]. Renouant avec certaines intuitions de Goethe et de Marx, elle rappelle qu'il y a le risque d'une mondialisation littéraire par le bas, pour ainsi dire, dictée par les impératifs du marché littéraire global.

Pour le lecteur américain, friand de *world fiction*, la littérature mondiale se réduit en effet le plus souvent aux œuvres faciles d'accès, conçues pour le grand public, disponibles en langue anglaise, des publications issues d'un processus de sélection et de traduction fortement biaisée par le poids économique et culturel des États-Unis. Dans ce sens, la traduction (l'in-traduction, c'est-à-dire l'importation d'une œuvre via sa traduction) ne serait pas nécessairement un vecteur de diversification culturelle, mais peut également se muer en machine à niveler les goûts et la diversité des expressions artistiques.

Au lieu d'un nouveau cosmopolitisme, d'un nouveau commerce international des œuvres et des idées du plus haut niveau, issues de tous les coins du globe, la (nouvelle) littérature mondiale accoucherait ainsi d'une littérature globale ou globalisée, ou bien d'une nouvelle littérature *universelle* (autre traduction possible de *Weltliteratur)*, dont l'universalité (factice, marchande) réduirait jusqu'à les abolir la diversité et la différence culturelles. L'écart entre ces deux acceptions de la nouvelle littérature mondiale – entre nouvelle diversité (vision optimiste) et marchandisation uniforme (vision pessimiste) – montre que le rapport entre littérature nationale et littérature mondiale est loin d'être simple.

Comment rendre possible la réception mondiale ou transnationale d'une œuvre, par le biais de sa traduction, tout en rendant justice à ses particularités culturelles et linguistiques ? Toute circulation des œuvres « nationales », sous forme de traductions, ne comporte-elle pas le risque d'un nivellement linguistique et culturel dans la mesure où la perspective globale gomme fatalement une partie des singularités qui constituent l'identité même d'une œuvre littéraire née dans un

[43] Aurélia Klimkiewicz, « Faire l'épreuve de soi au travers de l'auto-dialogue multilingue. À propos du commentaire métalangagier dans la littérature migrante », in : Francis Mus/Karen Vandemeulebroucke (dir.), *La Traduction dans les cultures plurilingues*, Arras, Artois Presses Université, 2011, p. 23-31, ici p. 25.
[44] Emily Apter, *Against World Literature : On the Politics of Untranslatability*, Londres/New York, Verso, 2013.

contexte particulier[45] ? Envisagée sous cet angle, l'insertion d'une œuvre donnée dans un cadre mondialisé irait de pair avec une certaine « normalisation » littéraire et esthétique. À cet égard, il est intéressant de noter que le renouveau du discours autour de la littérature mondiale a notamment donné lieu au paradigme du *distant reading* qui substitue à l'analyse herméneutique et philologique des textes selon leurs particularités culturelles et linguistiques une catégorisation thématique et morphologique à grande échelle[46].

Face à cette pente d'une homogénéisation du champ littéraire d'après un modèle plus ou moins américanisé, Emily Apter réhabilite pour sa part la catégorie d'*intraduisible* comme emblème du différentialisme culturel, comme garant de l'altérité et de la diversité. L'intraduisible incarnerait ainsi la résistance contre un régime marchand de la traductibilité universelle abolissant les différences culturelles. Une nouvelle défense des particularismes semble nécessaire, défense qui pourrait emprunter plusieurs voies y compris par ailleurs une relecture de Herder[47].

Dans le contexte d'une telle perspective critique sur le comparatisme globalisé et ses effets potentiellement nivellateurs, j'ajouterai que mes propres orientations de recherche m'ont porté vers une conception élargie et ouverte de la philologie plutôt que vers un abandon de tout culturalisme au profit d'un universalisme abstrait. Dans ce sens, ma démarche, visant à transcender les frontières de la littérature nationale sans pour autant nier ses particularités individuelles, s'inscrirait moins dans le paradigme actuel de la *world literature* que dans un certain héritage auerbachien, pour ne pas dire goethéen, dans le sens où ces deux penseurs de la *Weltliteratur* ont souligné le rapport nécessairement *dialectique* entre le cadre national et le cadre universel.

Quel serait donc, en somme, l'apport de la notion de littérature mondiale au débat sur le qualificatif de national en littérature ? Dès lors qu'on écarte son acception comme pure *addition* de toutes les littératures du monde à travers l'histoire (conception quantitative) ou comme canon ou catalogue des chefs-d'œuvre de l'humanité (conception qualitative), la littérature mondiale s'avère en effet être un terme indispensable pour réfléchir à la *circulation* (translinguistique, transculturelle, transnationale) des œuvres littéraires au-delà de leur contexte de genèse. Avant même la naissance de la littérature générale et comparée comme discipline universitaire, parler de littérature mondiale permettait à Goethe et à ses contemporains de rappeler l'évidence que la littérature ne se laisse pas enfermer dans les limites d'un peuple ou d'une nation.

---

[45] Voir Gayatri Chakravorty Spivak, *Death of a Discipline,* New York, Columbia University Press, 2003.
[46] Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, 1 (2000), p. 54-68 ; voir aussi Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Le Seuil 1999.
[47] Sur l'apport de Herder à une approche interculturelle de la littérature voir notamment : Till Dembeck, « X oder U ? Herders 'Interkulturalität' », in : Dieter Heimböckel *et al.* (dir.), *Zwischen Provokation und Usurpation. Interkulturalität als (un)vollendetes Projekt der Literatur- und Sprachwissenschaften*, Munich, Fink, 2010, p. 103-128.

Toutefois, la perspective mondialiste semble loin d'être un remède universel aux impasses d'une approche territorialisée ou nationalisée de la littérature. Si le concept tient une place essentielle dans les débats, en rappelant utilement que toute véritable littérature se veut universelle en même temps que tout universalisme abstrait court le risque d'abolir la diversité du particulier, remplacer simplement le terme de littérature nationale par celui de littérature mondiale ne proposerait évidemment aucune véritable solution à la question posée par le rapport, la tension entre le particulier et l'universel.

On pourrait alors suggérer, comme le font certains comparatistes, qu'il existe une *complémentarité* entre littérature nationale et mondiale, le premier terme insistant sur les différences entre cultures nationales, sur les particularités de chaque culture et chaque langue, sur les spécificités de chaque littérature, alors que le deuxième terme soulignerait la circulation internationale des formes, des motifs et des thèmes littéraires, l'unité du système littéraire mondial qui en résulte, en somme[48].

Cependant, cette approche me semble en réalité de faible utilité dès lors qu'il s'agit, par exemple, de parler de la littérature d'expression allemande qui, si elle déborde effectivement l'ancien cadre national ou nationaliste, n'est pas non plus une littérature déterritorialisée ou « hors-sol ». Pour métisse, hybride et cosmopolite qu'elle soit, la littérature d'expression allemande d'aujourd'hui ne reste pas moins inscrite dans un cadre culturellement, historiquement et linguistiquement *déterminé* qu'il s'agit de définir, sans quoi le sens spécifique de cette littérature s'abolirait. Cela vaut en particulier pour les écritures plurilingues dans la mesure où le rapport complexe aux langues qu'expriment ces textes est intimement lié au contexte (linguistique, historique, politique, social) de leur genèse, alors que leur traduction dans d'autres langues risque de gommer tout ou partie de cette diversité.

Compte tenu de ces difficultés, une nouvelle inspiration pourrait peut-être venir du côté du concept de *littérature-monde* proposé en 2007 par un groupe d'écrivains français[49]. S'opposant à la hiérarchisation traditionnelle entre littérature française de métropole et littérature francophone hors de France, celle des anciens colonisés ou des écrivains français d'adoption, leur manifeste « Pour une littérature-monde en français » plaide pour la conception d'une littérature en langue française transnationale et ouverte sur le monde sans distinction d'origine ou de nationalité.

---

[48] Voir Lamping, *Weltliteratur, op. cit.,* p. 62-63.

[49] Voir l'ouvrage collectif issu de ce manifeste : Michel Le Bris/Jean Rouaud/Eva Almassy (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007

Bien qu'elle s'appuie sur une langue d'expression littéraire unitaire (le français), cette approche est fondée sur ce qu'on pourrait appeler un « universalisme *postmoderne* » essayant de conjuguer unité et diversité[50]. En réduisant l'identité littéraire au seul critère de la *langue* française comme marqueur d'un socle culturel commun, ce concept se rapprocherait de celui de « germanophonie[51] » qui cherche lui aussi à dépasser la distinction entre une littérature allemande « de souche » et les autres écritures en langue allemande, « périphériques », issues de l'immigration, etc.

Cependant, comme je le montrerai par la suite[52], le critère linguistique ne semble pas non plus pouvoir servir à lui seul de base pour une nouvelle cartographie littéraire, étant donné l'importance prise aujourd'hui par les identités linguistiques plurielles, les écritures plurilingues ou l'auto-traduction.

Les études germaniques comme carrefour de la diversité

Évoquer le spectre d'une *world literature* qui ressemblerait en fin de compte à une littérature commerciale mondialisée synonyme de nivellement culturel et d'une hégémonie linguistique de l'anglais (ou d'une autre langue), semble apporter de l'eau au moulin de la traditionnelle conception nationale de la littérature jusqu'à la réhabiliter. Car une mondialisation littéraire « hors-sol », hors-langue quasiment, ne semble pas non plus une option souhaitable, gage de la vitalité de la littérature à venir. Un constat qui tend à confirmer le rapport nécessairement dialectique entre le national et le transnational, nécessité que la critique a souligné[53], et que les recherches à venir se doivent de rendre productif dans son approche des œuvres et dans son analyse des textes.

À cet égard, la tâche future des études littéraires consistera sans doute à trouver une issue au dilemme posé par l'opposition entre, d'une part, un culturalisme excessif, essentialiste, enfermant les auteurs et leurs œuvres dans des déterminismes collectifs et des logiques ethnocentriques, et, d'autre part, un universalisme « fourre-tout », une littérature globale axée sur le plus petit dénominateur mondial, par quoi elle risque de perdre sa fonction de vecteur des constructions identitaires, reflet des interrogations culturelles et terrain de l'exploration de la langue.

---

[50] Voir Alain Renaut, *Un humanisme de la diversité. Essai sur la décolonisation des identités,* Paris, Flammarion, 2009, p. 332*sq.* Dans cet ouvrage, Renaut revient sur la farouche opposition qu'il a pu manifester à l'égard de la philosophie derridienne ou de la postmodernité philosophique en général.

[51] Voir Christine Meyer (dir.), *Kosmopolitische « Germanophonie ». Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2013.

[52] Voir *infra* parties 5 et 6.

[53] Voir notamment Goßens, *Weltliteratur, op. cit.*

L'une des solutions à cet égard pourrait alors consister à abandonner le terme de national, tout en maintenant l'idée d'une inscription des auteurs et des œuvres dans des contextes (sociopolitiques, culturels, linguistiques) déterminés, ce qui implique l'acceptation de l'idée d'appartenances *multiples* et de territorialités éclatées et *polycentriques*. Une telle approche se situerait à proximité de ce qu'Alain Renaut a conceptualisé sous le terme, déjà cité, d'universalisme postmoderne (ou critique) qui correspond *grosso modo* à une tentative d'actualisation de la pensée du cosmopolitisme universaliste dans le contexte de l'actuelle phase de la mondialisation accélérée[54].

Forgée à l'époque du *nation building* dans le but de légitimer, d'illustrer, de renforcer le sentiment national allemand, l'idée de littérature nationale a aujourd'hui perdu de son caractère idéologique, finissant même par se transformer en simple catégorie destinée à *cartographier* le paysage littéraire européen et mondial. De la même manière, force est de constater que parler de littérature *allemande* pour désigner à la fois Günter Grass, Thomas Bernhard et Max Frisch, à la fois Christa Wolf, Herta Müller et Rose Ausländer, n'implique plus, de nos jours, de présupposés nationalistes ou des velléités d'« annexion » littéraire.

Toutefois, l'affirmation, somme toute assez récente, de la littérature autrichienne comme littérature *à part* rappelle que le lien entre littérature et nation est loin d'avoir été complètement coupé, pouvant revenir sur le tapis à tout moment. En même temps, l'exemple de l'Autriche, cette « nation chimérique »[55], inspirant une haine viscérale à plus d'un de ces écrivains, illustre l'extrême complexité de ce lien.

À l'instar du maintien d'un certain lien entre littérature et nation, on peut également observer la survivance des processus de récupération nationale, comme l'illustrent les cas de Paul Celan et Elias Canetti notamment, que d'aucuns, sur la base de critères biographiques ou sociohistoriques, ont voulu réduire à leur seule composante autrichienne. Dans ce contexte, parler de littérature d'*expression* allemande, en ne retenant que le critère de la langue, pourrait apparaître comme une manière de contourner le « problème national ». Cependant, cela supposerait la construction (fictive) d'une unicité de la langue littéraire en excluant la polyphonie interne à chaque langue ainsi que les phénomènes plurilingues de plus en plus fréquents. Par conséquent, la catégorisation par le critère de la langue (unitaire), pas plus que celle par le critère national, ne peut réellement rendre compte de la diversification des inscriptions territoriales et culturelles de la littérature contemporaine.

[54] Renaut, *op. cit.*
[55] Stieg, *op. cit.*

Ce sont là des problématiques et questions (ouvertes) que mes différents travaux de germaniste français ont eu à cœur d'analyser et d'approfondir, en espérant y apporter quelques nouveaux éléments de réponse. À cet égard, la position exterritoriale du chercheur, pouvant être perçue comme un handicap, n'est pas sans comporter certains avantages. Alors que la germanistique allemande doit faire face à un héritage institutionnel remontant directement à la naissance de la philologie allemande comme affirmation du génie national, les études germaniques à la française, appartenant à ce qu'on appelait jadis la *Auslandsgermanistik*, peuvent en effet paraître mieux placées pour se défaire du nationalisme méthodologique que la discipline peut traîner tel un fardeau, en l'aidant à s'ouvrir vers une conception interculturelle de la littérature[56]. Mieux peut-être même que la littérature générale et comparée, dans la mesure où son approche contrastive juxtaposant des œuvres issues de plusieurs littératures peut, fût-ce malgré elle, perpétuer une certaine essentialisation des espaces littéraires et des cultures[57].

À l'heure où la diversité à l'intérieur de certaines littératures, dont la littérature allemande (autrichienne, suisse-allemande, etc.), croît aussi rapidement que le système littéraire mondial se normalise et s'uniformise, les études germaniques, sous forme de leur composante littéraire notamment, peuvent à mon sens servir de *poste d'observation* pour analyser la manière dont la littérature d'aujourd'hui reflète, réfléchit, intègre la « superdiversité[58] » qui caractérise nos sociétés actuelles, y compris la société allemande et autrichienne. Dans ce contexte, seule une approche multicatégorielle de la littérature faisant la part entre identité civique, culturelle et linguistique, c'est-à-dire l'idiome littéraire, peut rendre justice à des écrivains contemporains de plus en plus singuliers, sans oublier les grandes figures qui ont marqué l'histoire de la littérature interculturelle de langue allemande telles que Celan ou Canetti.

[56] Voir à ce sujet la présentation dans Carmine Chiellino (dir.), *Interkulturelle Literatur in Deutschland : ein Handbuch*, Stuttgart, Metzler, 2007 (2000).
[57] Voir notamment à ce sujet Jean Bessière, « Rationalités en littérature comparée : Notes pour une redéfinition des moyens et des buts de la discipline », *Canadian Review of Comparative Literature / Revue Canadienne de Littérature Comparée*, septembre 2008, p. 212-222.
[58] Par rapport à ce concept dans les sciences sociales voir Steven Vertovec, *Super-diversity*, Londres/New York, Routledge, 2016 ; pour une application au domaine de la sociolinguistique, voir Jan Blommaert, *Ethnography, Superdiversity and Linguistic Landscapes : Chronicles of Complexity*, Bristol, Multilingual Matters, 2013,

4. ELIAS CANETTI, ÉCRIVAIN INTERCULTUREL
UNE MONOGRAPHIE À LÀ CROISÉE DE MES INTÉRÊTS DE RECHERCHE

> Das Bemühen, Grenzen zu überschreiten, ohne sie aufzuheben, gehört zu den künftigen Abenteuern einer Interkulturalität, die mehr bedeutet, als ein multikulturelles Nebeneinander oder Durcheinander.
>
> Bernhard Waldenfels (2006)[1]

> In Canetti's life, past and present, tradition and innovation, occidental and oriental influences represented equally strong forces.
>
> Dagmar G. C. Lorenz (2004)[2]

> Was *Weite* ist, wusste ich damals noch nicht, aber ich *empfand sie* : daß man Sovieles und Gegensätzliches in sich fassen kann, daß alles scheinbar Unvereinbare zugleich seine Gültigkeit hat, daß man es fühlen kann, ohne vor Angst darüber zu vergehen, daß man es nennen und bedenken soll, die wahre Glorie der menschlichen Natur.
>
> Elias Canetti (1977)[3]

> Ich ging so langsam wie möglich vorüber und betrachtete die Gesichter. Ihre Verschiedenartigkeit war erstaunlich. Es gab Gesichter, die ich in anderer Kleidung für Araber gehalten hätte. Es gab leuchtende alte Juden von Rembrandt. Es gab katholische Priester von listiger Stille und Demut. Es gab Ewige Juden, denen die Unruhe über die ganze Gestalt geschrieben war. Es gab Franzosen. Es gab Spanier. Es gab rötliche Russen. Einen hätte man als den Patriarchen Abraham begrüßen mögen, er sprach herablassend zu Napoleon und ein hitziger Besserwisser, der wie Goebbels aussah, mischte sich ein. Ich dachte an Seelenwanderung.
>
> Elias Canetti (1968/1954)[4]

De Celan à Canetti[5]

Les œuvres qui se trouvent au centre de mes recherches sur la littérature d'expression allemande, du XIX[e] au XXI[e] siècle, résistent majoritairement à une grille de lecture de type national en ce qu'elles font apparaître une forte dimension transnationale, transculturelle et translinguistique[6]. Cela vaut en particulier pour Elias Canetti, le deuxième auteur auquel, après mon

[1] Bernhard Waldenfels, *Grundmotive einer Phänomenologie des Fremden,* Francfort/Main, Suhrkamp, 2006, p. 12.
[2] Dagmar G. C. Lorenz (dir), *A Companion to the Works of Elias Canetti*, Rochester NY *et al.*, Camden House, 2004, p. 1.
[3] Elias Canetti, *Die gerettete Zunge. Gesammelte Werke*, vol. *7*, Munich/Vienne, Hanser, 1994, p. 198.
[4] Canetti, *Die Stimmen von Marrakech. Aufzeichnungen nach einer Reise*, *Gesammelte Werke*, vol. 6, Munich/Vienne, Hanser, 1995, p. 36.
[5] S'agissant d'une monographie d'environ 340 pages, il fallait, afin de respecter l'équilibre global du dossier d'HDR, lui accorder une place conséquente au sein de ce document de synthèse. Or, étant donné que l'ouvrage représente en soi un ensemble cohérent et clos, je me suis permis de reprendre ici, sous une forme remaniée, de larges pans de sa partie conclusive, en les complétant par des explications et des développements qui permettent de l'intégrer au mieux dans l'ensemble des perspectives thématiques et théoriques de mes recherches.
[6] Le préfixe *trans*, s'étant imposé dans la recherche depuis un certain temps, permet notamment d'accentuer le *dynamisme* du dépassement, de la transgression des aires politiques, culturelles et linguistiques. Par rapport au débat interculturalité *vs.* transculturalité, voir aussi *infra.*

doctorat sur Celan, j'ai consacré un travail d'ampleur, sous forme d'une monographie intitulée *Métamorphoses interculturelles, Les 'Voix de Marrakech' d'Elias Canetti*[7] et publiée en juin 2016.

Écrivain cosmopolite, exterritorial, polyglotte, Canetti apparaît à bien des égards comme un auteur quasi *incontournable* dans le cadre de mes travaux centrés sur la problématique du dépassement des frontières nationales, culturelles et linguistiques en littérature. Cependant, il aura fallu près d'une dizaine d'années pour que je me lance enfin dans un véritable projet de recherche consacré à cet « écrivain interculturel par excellence »[8].

Cet intérêt tardif paraît d'autant plus remarquable (pour ne pas dire étonnant) que ma thèse de doctorat sur Paul Celan avait été dirigée par Gerald Stieg, qui est non seulement le meilleur spécialiste français de l'œuvre de Canetti mais fut aussi un ami personnel de l'écrivain mort en 1994. Mais peut-être était-ce précisément cette trop grande proximité, conjointement à la grande vigueur des études canettiennes à cette époque, qui ont rendu nécessaire un temps d'attente, un temps de latence, ainsi qu'un détour par d'autres projets et d'autres auteurs avant que Canetti ne *s'impose* littéralement à moi.

Pour comprendre la nature exacte de la monographie que j'ai consacrée à Canetti, il faut noter que celle-ci est issue d'une expérience d'enseignement de plusieurs semestres s'étant déroulée entre 2012 et 2015. En effet, sur la proposition du directeur du département d'allemand de l'époque (à l'Université Paris-Est Créteil, UPEC), j'avais accepté, en 2012, de consacrer un cours de licence intitulé « Lecture d'une œuvre » aux *Stimmen von Marrakech* de Canetti. Si l'idée a tout de suite recueilli un écho très favorable auprès de tous les collègues, c'est qu'il s'agit d'un texte relativement bref, écrit dans un style accessible, l'un des textes les plus populaires de Canetti, y compris en France, et qui se prête donc particulièrement bien à ce genre de cours. En même temps, cette œuvre s'inscrit dans une problématique interculturelle et (post)coloniale hautement actuelle, le rapprochant en outre de l'histoire française du XX^{e} siècle.

S'ouvrait ainsi devant moi la perspective séduisante d'une *triangulation*, pour ainsi dire, entre le monde germanique, le Maghreb et la France, sur la base d'une œuvre à la fois facile d'accès et écrite par un Prix Nobel de littérature. Dans le cadre des cours que j'avais eu l'occasion d'assurer auparavant dans la filière de littérature comparée de l'UPEC, filière aujourd'hui disparue, j'avais déjà pu vérifier le fait que Canetti restait un auteur susceptible d'intéresser les jeunes générations. S'y ajoutait le souvenir anecdotique mais néanmoins encourageant gardé du travail sur ce texte,

[7] *Métamorphoses interculturelles. Les 'Voix de Marrakech' d'Elias Canetti,* Paris, Éditions Orizons, 2016.
[8] Christoph Gellner, « Schriftstellerreisen in die islamische Welt. Elias Canetti, Hubert Fichte und Michael Roes », *Stimmen der Zeit*, 223 (2005), n° 9, p. 623-637, ici p. 624.

entrepris à la fin des années 1990, avec un chargé de recherche au CNRS passionné par cette œuvre, dans le cadre des leçons particulières que je lui prodiguais à l'époque.

Parallèlement au travail didactique et pédagogique sur *Die Stimmen von Marrakesch*, j'ai alors commencé mes investigations de chercheur, en me rendant rapidement compte qu'il s'agissait d'une œuvre qui, comparée à l'ampleur de la recherche sur Canetti, semblait avoir été quelque peu *négligée* par la critique allemande, internationale et, en particulier, française. Alors que ce texte est sans doute un objet d'études privilégié pour l'enseignement de la littérature allemande en France, devant un public constitué en bonne partie de descendants de l'immigration maghrébine, on ne disposait, en langue française, d'aucun travail véritablement approfondi sur ce livre. Voilà qu'était né le projet d'une *monographie* répondant à une vraie lacune, en permettant en outre de relier l'enseignement et la recherche, ces deux versants classiques de notre métier qui ont tendance à se séparer de plus en plus jusqu'au projet de mettre fin aux UFR (Unités de formation ET de recherche), comme cela était un temps prévu par l'ancienne présidence de mon établissement d'affectation.

Car, sans prôner un retour au pur modèle humboldtien, jugé aujourd'hui trop élitiste et inadapté à la démographie universitaire actuelle, je suis convaincu qu'il est d'une importance cruciale que notre enseignement soit adossé à une activité de recherche soutenue, et que nos expériences pédagogiques soient intégrées dans nos orientations et réalisations en termes de recherche, afin que ces dernières participent à leur manière à la transmission culturelle et, en fin de compte, à la vie de la cité. À titre personnel, cette association étroite entre enseignement et recherche, à chaque fois que j'ai effectivement – c'est-à-dire matériellement – réussi à la réaliser, a toujours constitué une indéniable source de *progrès*, sur les deux plans à la fois. De ce point de vue, l'idéal humboldtien ne me semble pas tout à fait dépassé à l'heure actuelle.

(Re)lire *Die Stimmen von Marrakesch*

En dépit des motivations et des considérations que je viens d'évoquer, la décision de consacrer aujourd'hui un travail de recherche à Elias Canetti ne semble plus s'imposer de la même manière qu'il y a encore quelques années, notamment en contexte français. Force est de constater que la « grande époque » des études canettiennes en France, qui ont connu leur apogée dans les années 1990, est derrière nous. Quelques indicateurs suffisent à s'en convaincre : les dernières grandes manifestations françaises consacrées à Canetti remontent maintenant à une bonne dizaine d'années, au moment des célébrations du centenaire de l'auteur. Depuis la même époque, la publication de travaux de recherche en langue française s'est également tarie. De plus, depuis un

bon quart de siècle ce Prix Nobel de littérature n'a plus été inscrit au programme de l'Agrégation (ou du CAPES) d'allemand.

Si la position jadis centrale de l'œuvre canettienne ne semble donc plus être une évidence aujourd'hui, ce constat pourrait s'appliquer en particulier aux *Stimmen von Marrakesch*, ce journal de voyage écrit en 1954, une œuvre qui s'est souvent vue qualifiée de *mineure*. L'actualité de ce texte peut en effet poser question. On pourrait, à cet égard, commencer par reprendre l'une des interrogations formulées dès la sortie du livre (en 1968) : à quoi bon (re)lire le récit d'un voyage dans une ville marocaine remontant à 1954, alors que cette ville, et le pays dans lequel elle se situe ont connu de profondes transformations depuis l'époque de sa rédaction ? Quel peut être l'intérêt de ce livre pour le lecteur occidental du XXI[e] hormis un certain pouvoir anachronique de réenchantement de notre monde hypermoderne par le biais de l'exotisme ?

Toutefois, malgré ces réserves – qu'il convient de ne pas passer sous silence –, on peut démontrer qu'il existe, aujourd'hui encore, toute une série de bonnes raisons pour s'intéresser de plus près aux *Stimmen von Marrakesch* d'Elias Canetti. Dès lors qu'on propose ce livre, comme j'ai pu le faire, à un public d'étudiants germanistes ou comparatistes, on se rend vite compte que, grâce à son attrait exotique et à son apparente simplicité notamment, il permet de créer des conditions favorables pour entrer dans des problématiques littéraires, culturelles et historiques d'une grande complexité, et qui entretiennent de nombreux liens avec les enjeux de notre monde contemporain, en France et au-delà.

En dépit de son petit volume, de sa facilité d'approche et de sa plasticité narrative, *Die Stimmen von Marrakesch* est une œuvre complexe, ouverte, et non dépourvue d'ambiguïtés. Comme récit d'un voyage dans le monde arabe, le livre soulève, entre autres, la difficile question des rapports entre Occident et Orient, entre christianisme, judaïsme et islam, entre dominants et dominés. Il peut ainsi susciter de nombreux débats, comme le montre notamment sa réception controversée ; mais il contribue également à former l'esprit critique, en mobilisant un grand nombre de facultés d'analyse, de réflexion et d'interprétation.

Ainsi, le livre met le doigt sur toute une série de problèmes qui possèdent une profondeur et une complexité historiques considérables, en même temps qu'une actualité parfois brûlante voire douloureuse : le colonialisme et son régime de répression et d'exploitation ; l'islam et la question des droits de l'homme ; le statut de la femme, dans l'islam et au-delà ; la prostitution, y compris la prostitution de mineurs ; la pente entre, d'une part, la société occidentale de surconsommation et, d'autre part, la misère de la population indigène ; sans oublier la question juive, de la Shoah jusqu'au conflit israélo-palestinien.

Entre *close reading* et ouvrage érudit

En guise de premier aperçu, on peut dire que ma monographie sur Canetti – qui n'est évidemment, ni une deuxième thèse, ni une Thèse d'État, ni une *Habilitationsschrift* – répond à quatre objectifs. Il s'agissait : 1° de proposer la première lecture véritablement *intégrale* de cette œuvre emblématique quelque peu marginalisée par la critique canettienne, en complétant les analyses et interprétations existantes, notamment grâce au recours à de nouvelles sources ; 2° de suggérer de lire le concept canettien de métamorphose (*Verwandlung*) comme un concept intimement lié à la problématique *interculturelle* de l'auteur, de son parcours, de son époque, ce qui se reflète en particulier dans son récit sur Marrakech ; 3° de réfléchir à nouveaux frais, au-delà d'une certaine vision binaire, à la portée de l'œuvre dans le contexte des débats actuels autour de la problématique du *(post)colonialisme* et de la mondialisation ; 4° d'envisager ce texte dans le cadre d'une *triangulation*, d'un multiple transfert, entre les mondes allemand, maghrébin et français, c'est-à-dire de se placer dans la perspective de la réception, par un lectorat français, d'un texte allemand portant sur une ville marocaine. Ce dernier aspect introduit en outre la dimension d'une *pédagogie interculturelle* dans un contexte franco-allemand élargi par l'histoire (post)coloniale française.

La genèse de mon projet sur Canetti, que je viens d'esquisser, reste inscrite dans la monographie publiée, dans la mesure où il s'agit d'une étude de texte minutieuse, chapitre par chapitre, complétée par une introduction et une conclusion substantielles. Or, si l'éditeur commercial, ainsi que les directeurs de collection qui m'ont accueilli, ont pu me proposer « Canetti et Marrakech » comme titre alternatif, c'est qu'ils ont bien perçu que, loin d'être un simple commentaire de texte, cet ouvrage questionnait une problématique interculturelle complexe et large. Le fait que la rédaction de ma monographie ait été violemment ponctuée par deux séries d'attentats ayant notamment pour but d'aggraver le fossé entre le monde occidental et le monde arabe, a renforcé la dimension *citoyenne* de cette recherche, laquelle s'entend aussi comme un engagement en faveur du dialogue des cultures, pour utiliser une expression désormais quelque peu galvaudée et cependant plus pertinente que jamais.

En dehors de son inscription dans la tradition de l'explication des textes à la française, le procédé du *close reading* mis en pratique dans mon ouvrage correspond à la (ré)affirmation de l'une des vocations premières des études de littérature, et *a fortiori* des études germaniques, à savoir le travail sur la lettre des textes, autrement dit : de leur composante philologique. Transmettre le savoir-faire d'une analyse rigoureuse de textes complexes, notamment littéraires, reste à mon sens l'une des missions essentielles des Lettres et Sciences humaines. Cette option prise en faveur d'un travail minutieux sur le texte peut en outre s'entendre comme un antidote à un certain « démon de

la théorie »[9] qui peut habiter le chercheur en littérature. Aussi s'agissait-il de rester au plus près du texte pour en sonder la plurivocité.

Au-delà de cette position philologique de principe, mon approche de l'œuvre avait pour but de combler quelques lacunes de la recherche canettienne, dans la mesure où de larges pans des *Stimmen von Marrakesch* n'avaient jamais donné lieu à un commentaire détaillé. En effet, si certains chapitres ont fait l'objet d'une multitude de lectures, plus ou moins redondantes, d'autres étaient restés quasiment hors-champ. Sur la base de ce constat, mon étude exploite et intègre en effet la quasi-totalité de la littérature critique consacrée au texte à l'échelle internationale, tout en y ajoutant nombre de nouvelles données, explications et interprétations qui jusqu'ici n'avaient pas été proposées par la critique.

Sous un autre angle, l'approche que j'ai mise en œuvre peut également se concevoir comme l'expression d'une certaine résistance au « *distant reading* »[10] promu actuellement par les *cultural studies,* ou, plus généralement, une résistance à l'évolution progressive, dans beaucoup de pays et universités, de la *Literaturwissenschaft* vers une *Kulturwissenschaft*, allant souvent de pair avec un abandon du travail détaillé et approfondi sur les textes dans leur langue d'origine. Toutefois, mon positionnement critique ne revient nullement à *renoncer* à la réflexion conceptuelle ou à l'ambition théorique et synthétique. L'objectif de ma démarche est plutôt d'associer ensemble la recherche d'approches innovantes et la transmission de certaines traditions de lecture et d'interprétation. Dans ce sens, mon travail me semble notamment témoigner de la possibilité d'associer le *close reading* à un haut niveau de réflexion théorique.

Somme toute, mon ouvrage entend donc conjuguer l'analyse du détail (le *microcosme* textuel, pour ainsi dire) avec une investigation sur le cadre et les enjeux sociohistoriques et politiques de l'œuvre (le *macrocosme* littéraire, pourrait-on dire) nourrie des dernières approches et théories issues des études postcoloniales et des *cultural studies*. D'autre part, la conception et l'architecture de mon ouvrage, son caractère parfois proche de l'essai, sans pour autant négliger les normes de la démarche scientifique, s'expliquent par le souci de m'adresser à un public plus large, dépassant le cercle restreint des spécialistes d'études germaniques ou de littérature allemande.

Le choix de la langue française, les efforts mobilisés en matière d'une critique raisonnée de la traduction du texte, expriment en outre mon souci de médiation entre le monde germanique et le monde francophone, entre les études germaniques et d'autres disciplines. C'est pour cette raison

[9] Antoine Compagnon, *Le démon de la théorie : littérature et sens commun*, Paris, Le Seuil, 1998.
[10] Franco Moretti, *Distant Reading*, Londres/New York, Verso, 2013.

également que j'ai tenu à ce que le travail soit publié rapidement afin de pouvoir exister comme livre autonome et accessible à tous les lecteurs et non pas comme simple manuscrit rédigé en vue de la constitution d'un dossier d'Habilitation à diriger des recherches[11].

Une synthèse de mes intérêts de recherche

Parmi les nombreux facteurs à avoir encouragé la rédaction de ma monographie sur Elias Canetti, on peut notamment mentionner le fait que ce travail sur *Die Stimmen von Marrakesch* m'aura permis de réunir au sein d'une même recherche les principaux axes qui traversent mes publications de ces quinze dernières années. Du point de vue de ma démarche d'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches, ce constat implique, sans que cela ait été expressément prévu, que l'ouvrage pourrait pratiquement à lui tout seul servir à illustrer le positionnement scientifique décrit au sein de ce document de synthèse.

Cette dimension des *Stimmen von Marrakesch* à la croisée de mes différents thèmes de recherche a sans doute également apporté un surcroît de motivation pour déclencher l'entreprise de la rédaction d'une monographie, alors que j'ai longtemps éprouvé quelque difficulté à me lancer dans une telle aventure. Travailler sur cette œuvre de Canetti m'aura donc entre autres permis de dépasser un certain blocage par rapport à la rédaction d'une nouvelle monographie. Le projet a vite pris de l'ampleur et de l'importance, la rédaction progressant au même rythme soutenu que jadis ma thèse de doctorat.

En dehors des rapports qu'entretiennent la vie et l'œuvre d'Elias Canetti avec celles de Paul Celan – ce par quoi s'établissent de nombreux liens transversaux entre le sujet du nouveau livre et mes recherches doctorales –, c'est par le thème du *plurilinguisme* que j'ai commencé, vers la fin des années 2000, à véritablement entrer dans l'univers canettien. Autrement dit : une fois que le plurilinguisme littéraire s'était imposé à moi comme un champ d'investigation prioritaire, Canetti est devenu à son tour un auteur incontournable. On sait en effet que Canetti est l'un des auteurs les plus cités dans les études consacrées au plurilinguisme littéraire, études qui abordent fréquemment la question du lien entre l'écrivain et sa langue dite maternelle. Le fait que l'allemand ne fut ni la première ni la seule langue de ce Prix Nobel, tout en jouissant d'un privilège

[11] Les présidents successifs de la 12e section du Conseil National des Universités ont d'ailleurs à plusieurs reprises évoqué le problème des « inédits » d'HDR publiés tardivement, voire restant à jamais inédits.

extraordinaire comme langue exclusive d'écriture, a fait l'objet de beaucoup de réflexions, interrogations et spéculations[12].

De plus, *Die Stimmen von Marrakesch*, rédigé en allemand par un écrivain voyageant dans un pays francophone en compagnie d'amis anglais, est une œuvre née en situation plurilingue. Dans son récit, Canetti s'adonne en effet, à travers son narrateur, à des réflexions approfondies sur la différence et l'altérité linguistiques, en intégrant fréquemment dans son texte des marqueurs discursifs et langagiers qui signalent que les langues de communication utilisées à Marrakech (le français, l'anglais) et les langues entendues (l'arabe, les langues berbères) par le narrateur étaient différentes de la langue d'écriture du livre. En laissant en français certains propos de ces interlocuteurs ou en utilisant des procédés de calque pour faire sentir l'étrangeté des autres idiomes, le récit de voyage est également un livre dont l'écriture intègre le *code switching* ou le changement de langue[13].

De plus, le fait de travailler sur le récit de Canetti m'aura non seulement permis de remonter un peu plus l'histoire de la littérature d'expression allemande, en approfondissant mes réflexions sur la littérature en situation d'exterritorialité. La réalisation de la nouvelle monographie m'aura également permis d'élargir mes réflexions sur les liens entre judéité et littérature allemande, à partir des origines séfarades de Canetti, qui, dans le livre, entrent en résonance avec l'histoire du judaïsme marocain dans ses rapports avec l'islam environnant.

Cette perspective m'a par ailleurs amené à m'appuyer, dans mes analyses, sur deux concepts, celui de *métamorphose,* directement issu de la pensée de Canetti, et celui d'*interculturalité*, d'une portée plus générale, concepts qui seront présentés et discutés plus loin. Pour l'instant, il sera question des spécificités du genre de la littérature de voyage, dont la prise en compte s'avère indispensable pour l'analyse du récit de Canetti.

La question du genre viatique

On sait que, malgré son retentissant succès public, *Die Stimmen von Marrakesch* a longtemps été considéré comme une œuvre plutôt marginale à l'intérieur du corpus canettien. Suite au tournant interculturel des études littéraires, dans les années 1980, ce jugement a été révisé jusqu'à

[12] Sur le rapport de Canetti aux langues, voir notament Susanna Engelmann, *Babel – Bibel – Bibliothek. Canettis Aphorismen zur Sprache*, Wurtzbourg, Königshausen&Neumann, 1997, ainsi que Régine Robin, *Le Deuil de l'origine, une langue en trop, la langue en moins*, Paris, Kimé, 2003 (1993).
[13] Voir Giulia Radaelli, *Literarische Mehrsprachigkeit. Sprachwechsel bei Elias Canetti und Ingeborg Bachmann*, Berlin, Akademie Verlag, 2011.

considérer aujourd'hui ce livre non seulement comme une sorte de « chef-d'œuvre mineur »[14], mais comme un véritable *« texte-clé »*[15]. Or, même après avoir fait l'objet d'une réévaluation critique sur le plan international, *Die Stimmen von Marrakesch* reste quelque peu à la marge des études canettiennes, notamment en France. Il faut dire que, comparé à l'univers romanesque de *Die Blendung*, et sa force dramatique, ou à la somme universelle proposée par *Masse und Macht*, essayant de « prendre le [XX^{e}] siècle à la gorge »[16], le livre sur Marrakech, ces quelques « notes écrites après un voyage », peut paraître secondaire. Il serait néanmoins souhaitable que, dans le domaine français également, le livre fasse l'objet d'une attention critique renouvelée, notamment pour ne pas le réduire à l'état d'un récit de voyage plus ou moins anecdotique.

Car, même si l'appartenance des *Stimmen von Marrakesch* à la littérature viatique, au sens large du terme, ne saurait faire de doute, dans la mesure où il s'agit effectivement de la relation d'un voyage authentique, le livre s'écarte en même temps considérablement des lois traditionnelles du genre, ce qui l'ouvre vers bien d'autres perspectives.

Dès le titre, l'œuvre commence en effet à s'éloigner du cadre d'un simple récit de voyage : la particularité de la préposition utilisée dans le sous-titre (« *Aufzeichnungen* nach *einer Reise* ») instaure une subtile distance entre le lieu de l'action – la ville de Marrakech – et le lieu de l'écriture – le domicile de Canetti à Londres. Dans le paratexte de la première édition, l'auteur nous apprend que l'expérience vécue du voyage n'a pas donné lieu à une prise de notes ; ce n'est qu'*après* son retour, et en s'appuyant sur sa seule mémoire, que Canetti devient capable de rédiger les notes qui donneront lieu à la composition du livre. Par ailleurs, certaines parties du récit se rapportent explicitement à ce temps « après » le voyage. Il s'agit en somme d'une reconstitution fictionnelle du voyage qui prend la forme d'un parcours à travers un espace-temps autrement plus étendu que la seule ville marocaine.

Plus généralement, la dimension documentaire – fonction classique de la relation de voyage – est plutôt faible dans le livre sur Marrakech. La description de la ville par Canetti ne permet par exemple aucune vue d'ensemble ; elle est subjective et parcellaire, laissant de côté nombre de lieux et de thèmes que le voyageur pourrait juger incontournables. Ce faisant, le narrateur ressemble davantage à un flâneur qu'à un touriste empressé de collectionner les

[14] Julian Preece, « Canetti and the Question of Genre », in : Lorenz, *A Companion to the Works of Elias Canetti*, *op. cit.*, p. 89-103, ici p. 95

[15] Manfred Durzak, « Ein kanonischer Text ? Der Blick in die eigene Vergangenheit in Canettis 'Die Stimmen von Marrakesch' », in : Michaela Auer/Ulrich Müller (dir.), *Kanon und Text in interkulturellen Perspektiven : « Andere Texte anders lesen »*, Stuttgart, Heinz, 2001, p. 455-463, ici p. 459.

[16] Canetti, *Le Territoire de l'homme*, in : *id.*, *Écrits autobiographiques*, préface et annotations par Michel-François Demet, trad. Michel-François Demet, Armel Guerne, Bernard Kreiss et Walter Weideli, Paris, Librairie générale française, 1998, p. 1197.

monuments et lieux d'intérêt de la ville. Beaucoup de données fondamentales – notamment temporelles ou topographiques – sont ainsi absentes du texte ; le lecteur manque d'informations pour s'orienter dans la ville, et pour retracer le séjour de Canetti dont il ignore jusqu'à l'année. La structure complexe et non chronologique du livre, se composant de quatorze (micro)récits sans aucune trame narrative commune, alors que la plupart des récits de voyage ont recours à une narration plus ou moins linéaire, ne l'y aide guère.

Comme l'écrit Julian Preece, Canetti se refuse régulièrement dans son récit à répondre aux attentes liées au genre. En particulier, on constate que la démarche explicative est loin d'être une priorité pour l'auteur : « *[Canetti] places image over explanation, metaphor over narrative* ».[17] De plus, les observations faites dans la ville sont souvent le point de départ de digressions qui s'inscrivent dans un horizon géographique et historique beaucoup plus vaste, des réflexions qui peuvent avoir une portée universelle, philosophique. On pourrait encore ajouter à ce tableau la préférence accordée par Canetti (dès le titre là encore) à l'*ouïe* (les « voix » de Marrakech) au détriment de la vision, une préférence qui rompt avec le rôle primordial (et dominateur) joué par le regard dans l'histoire des récits de voyage et des récits ethnographiques.

À partir de ces premiers éléments, on voit donc que, si le livre s'inscrit au départ dans la tradition viatique, il ne s'épuise nullement dans cette dimension qui a pu contribuer à en minimiser l'importance au sein de l'œuvre canettienne. Cependant, la différence la plus significative par rapport à l'histoire du genre viatique se situe sans doute sur le plan de l'*identité* du narrateur, de son rapport au lieu qu'il visite. Il faut savoir que pour ce descendant de juifs séfarades chassés d'Espagne à la fin du XV^{e} siècle, la ville de Marrakech n'est pas n'importe quel lieu étranger. En effet, la présence séculaire d'une importante communauté juive dans la cité marocaine donne à son voyage l'aspect d'un retour vers les origines.

Ce n'est pas par hasard si les parties consacrées à cette communauté juive, issue en grande partie du judaïsme ibérique, occupent environ un tiers du volume du livre, et se situent dans l'exact centre de celui-ci (chapitres huit et neuf). Par conséquent, dans la mesure où les origines séfarades de Canetti sont l'un des thèmes centraux du livre, Marrakech n'est pas une simple ville étrangère, mais tout autant un lieu intimement lié à son histoire personnelle. L'identité complexe de l'auteur questionne ainsi la distinction convenue entre le même et l'autre, entre le propre et l'étranger, dichotomie constitutive du récit de voyage au sens traditionnel et qui se trouve également au fondement de la problématique *interculturelle*.

[17] Preece, *op. cit.*, p. 96

À propos du terme d'interculturalité

Le titre de ma monographie, « métamorphoses interculturelles », place dans son centre le terme d'interculturalité, en le combinant avec l'une des notions cruciales de Canetti, la métamorphose (*Verwandlung*), laquelle sera évoquée plus loin. Quant à la notion d'interculturalité, bien qu'elle occupe aujourd'hui une place tout à fait importante dans le domaine des études littéraires et culturelles[18], sa définition et sa pertinence font toujours débat[19]. Ces circonstances appellent quelques précisions terminologiques et méthodologiques, en retraçant brièvement une partie du débat autour de l'interculturalité.

D'une part, les discussions autour de l'interculturalité possèdent une certaine histoire, longue de plusieurs décennies, au cours de laquelle le concept a subi une certaine diversification sémantique et conceptuelle. En simplifiant, on pourrait commencer par dire que l'interculturalité des années 1950, celle de la *communication interculturelle* naissante outre-Atlantique[20], arrivée en Europe dans les années 1970, n'est pas la même que celle des années 1990, celle des *études postcoloniales*, nourrie de *French theory*. D'autre part, le terme d'interculturalité lui-même est loin de faire l'unanimité, si bien que des concepts alternatifs, des contre-concepts tels que *Interkultur*[21], transculturalité[22], *third space*[23], hybridité[24] ont été proposés. Néanmoins, on peut dire que le dénominateur commun de ces différentes approches consiste à définir le rapport entre identité et altérité, la relation entre soi-même et l'autre, entre une première culture et une culture autre, dite étrangère[25].

Dans un cadre franco-allemand, le domaine de l'interculturalité comporte en plus des problèmes terminologiques qu'on pourrait, moyennant une mise-en-abyme, qualifier eux-mêmes d'interculturels. Car, si l'on part du constat que la recherche allemande définit l'interculturalité essentiellement comme une *xénologie*, en plaçant la notion de *das Fremde* en son centre, le transfert vers le domaine francophone (ou anglophone), où l'on privilégie la notion d'altérité, s'avère

---

[18] Ortrud Gutjahr, « Interkulturalität als Forschungsparadigma der Literaturwissenschaft. Von den Theoriedebatten zur Analyse kultureller Tiefensemantik », in : Heimböckel, *Zwischen Provokation und Usurpation. op. cit.*, p. 18-39, ici p. 18 ; Dieter Heimböckel/Manfred Weinberg, « Interkulturalität als Projekt », *Zeitschrift für Interkulturelle Germanistik,* 5 (2014), n° 2, p. 119-144.

[19] Helmut Schmitz (dir.), *Von der nationalen zur internationalen Literatur. Transkulturelle deutschsprachige Literatur und Kultur im Zeitalter globaler Migration*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2009, p. 10 (Introduction).

[20] Voir notamment George L. Traeger/Edward T. Hall, « Culture and Communication. A Model and an Analysis », *Explorations : Studies in Culture and Communication,* n° 3, 1954, p. 157-249.

[21] Voir notamment Mark Terkessidis, *Interkultur*, Berlin, Suhrkamp, 2010.

[22] Wolfgang Welsch, « Transculturality - the Puzzling Form of Cultures Today », in : Mike Featherstone/Scott Lash (dir.), *Spaces of Culture : City, Nation, World*, Londres, Sage 1999, p. 194-213.

[23] Homi K. Bhaba, *The location of culture*, London/New York, Routledge, 1994.

[24] Voir notamment Robert J.C. Young, *Colonial desire : hybridity in theory, culture, and race*, London–New York, Routledge, 1995.

[25] Voir Heimböckel, *Zwischen Provokation und Usurpation, op. cit.*, p. 9.

difficile. Au-delà des différences en termes de traditions épistémologiques, les différences sémantiques entre *fremd* (dont l'usage ne se limite pas au niveau interculturel) et ses possibles équivalents français (« étranger », « autre », « inconnu », etc.) sont de taille.

Les difficultés à transposer le terme de *fremd* dans un contexte francophone (voir aussi les difficultés à rendre en français des termes apparentés tels que *Entfremdung* ou *Verfremdung*) font que le discours allemand et le discours français de l'interculturalité ne sont pas interchangeables. Selon Bernhard Waldenfels, il y aurait même une différence fondamentale entre, d'une part, la dichotomie entre le même/*the Self* et l'autre/*the Other* (discours français et anglais), et, d'autre part, celle entre *Eigenes* (le propre) et *Fremdes* (l'étranger/l'élément étranger) utilisé dans le discours allemand sur l'interculturalité[26]. Ce qui revient à suggérer que la tradition allemande dans ce domaine possède de fortes idiosyncrasies.

De manière générale, il n'a pas été possible, ni dans ma monographie sur Canetti, ni dans le présent document de synthèse, de rendre compte de manière détaillée du débat allemand autour de l'interculturalité. Il s'agit en effet d'un débat complexe, animé, voire contradictoire, autour de la question des relations entre identité et altérité, débat spécifique qui ne s'intègre pas si aisément au discours international, anglophone ou francophone. Dans un contexte franco-allemand, on peut souligner en outre que le débat allemand sur l'interculturalité est bien plus ancien et plus développé que dans le monde francophone ou roman en général. En termes d'interculturalité, il existe donc somme toute un certain problème d'appariement conceptuel, sur fond d'un décalage entre traditions scientifiques.

Dans le cadre de mon étude des *Stimmen von Marrakesch,* qui ne se conçoit pas comme un ouvrage théorique consacré à la question de l'interculturalité, j'ai opté pour un emploi assez *littéral* du qualificatif d'interculturel. Le terme de métamorphose interculturelle que j'utilise entend en effet nommer un processus de métamorphose au sens canettien[27] se déroulant *entre* ou *au milieu de* différentes cultures, si bien que l'identité culturelle s'énonce davantage comme une question perpétuellement ouverte que comme une affirmation ou une certitude. Dans ce sens, l'interculturel au sens où je l'entends s'avère proche de la notion d'hybridité dont il sera à nouveau question ultérieurement.

---

[26] Waldenfels, *op. cit.,* p. 112-113. Dans ce sens, la notion de *das Fremde* dépasse le cadre de l'interculturalité pour désigner une propriété intrinsèque de *toute* littérature ; voir à cet égard Nicola Mitterer, *Das Fremde in der Literatur. Zur Grundlegung einer responsiven Literaturdidaktik*, Bielefeld, Transcript, 2016.

[27] Sans entrer dans les détails, on peut dire que la *métamorphose* désigne chez Canetti une certaine plasticité ou fluidité de l'être lui permettant de surmonter le danger d'être figé dans son appartenance raciale, nationale, religieuse, etc. Pour une définition approfondie du terme, voir *Métamorphoses interculturelles, op. cit.*, p. 59*sq.* et *passim.*

Toutefois, il ne s'agit là que d'*une* manière parmi d'autres d'envisager l'interculturalité dans le contexte d'une multitude d'approches historiques et actuelles se faisant concurrence. Pour compléter les explications fournies à l'intérieur de ma monographie, mais sans la prétention de proposer un tableau complet de ce débat riche et complexe, je voudrais à présent repasser en revue quelques orientations de base qui ont jalonné l'histoire de la notion d'interculturalité.

On pourrait d'abord distinguer, à l'intérieur du paradigme de l'interculturalité, deux antagonismes majeurs, apparentés sans être identiques, qui structurent le débat. Il existe en effet premièrement une opposition entre, d'une part, les « *essentialistes* » qui maintiennent une conception de la culture comme entité homogène, distincte, et, d'autre part, les « *relativistes* » qui proposent au contraire de déconstruire de telles visions, en défendant l'idée que la culture n'existe pas en tant que telle, mais qu'elle évolue constamment dans la relation à l'autre qu'elle rencontre ou bien qui l'entoure.

En déplaçant le point de vue, on pourrait aussi parler, sous un angle différent, d'une (deuxième) opposition entre, d'une part, ceux pour qui l'interculturalité vise à surmonter les obstacles qui font barrage à la communication avec l'autre, en promouvant bon gré mal gré une réduction, voire une abolition des différences culturelles, et, d'autre part, ceux qui s'opposent fermement à ce qu'ils perçoivent comme un nivellement produit par la mondialisation et pour qui la différence culturelle représente une valeur en soi, quitte à retomber dans une certaine conception herdérienne.

Ces deux oppositions ne se recoupent pas complètement, dans la mesure où l'on peut être « essentialiste » tout en œuvrant pour un effacement des frontières culturelles, dans une perspective néocolonialiste par exemple.

Alors que la *communication* interculturelle, notamment dans sa déclinaison managériale[28], peut avoir tendance à considérer la différence culturelle comme un obstacle au libre développement des échanges internationaux et de la globalisation de l'économie mondiale, le *comparatisme* interculturel, quant à lui, a tendance à mettre en valeur les différences comme emblème de la diversité des cultures et littératures. À cet égard, on a pu accuser le comparatisme de (ré)essentialiser les cultures, à force de souligner leurs particularismes[29].

[28] Olivier Meier, *Management interculturel. Stratégie – Organisation – Performance*, Paris, Dunod, 2016.
[29] Werner, « Konzeptionen und theoretische Ansätze », *op. cit.*, p. 27.

Si la *germanistique interculturelle*[30] a eu comme programme initial (révisé au fil des années) de lever les obstacles à une bonne compréhension de la littérature allemande à l'étranger, en ciblant, dans une perspective didactique, les processus de réception de la littérature et leur amélioration grâce à une démarche interculturelle, la *Interkulturelle Literaturwissenschaft* telle qu'elle s'est développée à partir des années 1990 adopte une démarche sensiblement différente[31]. En étudiant notamment les schémas de perception de soi-même et de l'autre, donc les stéréotypes et représentations culturelles, les études littéraires interculturelles se caractérisent aujourd'hui par une approche résolument anti-essentialiste de l'identité culturelle, soulignant la nature *construite* des identités culturelles et mettant en évidence la diversité culturelle au sein même du système littéraire (national). Ce faisant, elles cherchent plus généralement à définir la littérature allemande au travers de ses rencontres avec les cultures autres, en s'intéressant notamment aux particularités esthétiques des écritures nées à l'interstice de plusieurs référents nationaux, culturels et linguistiques.

Difficile interculturalité

Comme évoqué plus haut, l'un des paradoxes de l'étude des relations interculturelles consiste à étudier des échanges et transferts entre des cultures posées comme distinctes les unes des autres, tout en insistant sur le caractère dynamique et transitoire de toute construction et identité culturelles jusqu'à mettre en cause l'idée même de la culture comme entité close et distincte[32]. Outre le problème de l'asymétrie entre les cultures (occidentales et orientales notamment), l'approche interculturelle court donc toujours le risque de produire, soit une (ré)essentialisation des référents qu'elle met en relation, soit une dissolution des spécificités culturelles.

Dans le cadre d'une étude littéraire des *Stimmen von Marrakesch,* on atteint là sans doute l'une des limites du concept d'interculturalité, dans la mesure où l'assignation d'identités culturelles fixes est fréquemment déjouée par le texte. Comment analyser les relations *inter*-culturelles alors que la frontière entre les différentes cultures se brouille et s'estompe, comme c'est le cas sous le regard de Canetti ? Son livre n'étant pas simplement le récit du voyage d'un écrivain allemand en terre d'islam, une lecture interculturelle peut alors difficilement s'appuyer sur des référents stables, voire une

[30] Wierlacher, Alois (dir.), *Das Fremde und das Eigene. Prolegomena zu einer interkulturellen Germanistik*, Munich, Iudicium, 1985.
[31] Voir notamment Chiellino*, op. cit.* ; Hofmann, *op. cit.* ; Hofmann/Patrut, *op. cit.* ; Norbert Mecklenburg, *Das Mädchen aus der Fremde. Germanistik als interkulturelle Literaturwissenschaft*, Munich, Iudicium, 2008.
[32] Werner, « Konzeptionen und theoretische Ansätze », *op. cit.*, p. 24

logique binaire, si bien qu'on pourrait être tenté de chercher d'autres approches, de recourir à d'autres concepts.

Toutefois, face à une certaine *inflation* terminologique, on est également en droit de se demander si la solution peut consister à proposer un terme différent, voire à refaire toute la terminologie, à chaque fois qu'une nouvelle nuance apparaît dans le débat théorique, comme on a pu l'observer dans le passé.

Depuis une vingtaine d'années, on assiste ainsi notamment à un différend opposant la notion de *trans*culturalité à celle d'*inter*culturalité. Dans le cadre de ce débat, les tenants de la transculturalité reprochent au concept traditionnel d'interculturalité de s'appuyer sur une acception séparatiste et essentialiste des cultures, voire d'une conception des cultures comme quasi-monades, dans le cadre d'une logique de l'entre-deux où chaque pôle ou partie resterait intact[33]. De leur côté, les défenseurs du terme originaire reprochent à la notion de transculturalité de déconstruire toute entité de référence, si bien que l'identité culturelle disparaît finalement[34]. À la place des sphères closes de Herder on voit ainsi apparaître le spectre d'un espace transversal flou et sans aucune identité.

Si le préfixe *trans* est sans doute intéressant par son aptitude à échapper au binarisme et par l'accent qu'il met sur des dynamiques de type réseau (voire de type « rhizomatique »), on est en droit de se demander s'il faut véritablement ajouter un nouveau concept au débat pour conjurer le danger de l'essentialisme. À mon sens, les *deux* formes inter- et transculturalité peuvent être tout à fait opérantes pour une lecture des *Stimmen von Marrakech* à condition de les intégrer dans une perspective critique.

Malgré mon goût pour les concepts formés sur le préfixe *trans*, j'ai fini par renoncer, dans le cadre de mon étude, à recourir systématiquement au qualificatif de *trans*culturel pour ne pas multiplier les problèmes conceptuels, au risque de rendre le lecteur perplexe. J'ai en effet pensé qu'il était possible de faire face au problème de l'essentialisme culturel tout en utilisant le concept classique d'interculturalité qui me semble tout à fait compatible avec une lecture non binaire des relations culturelles[35].

En fin de compte, le problème essentiel des études interculturelles ne réside sans doute pas dans ces *nuances* terminologiques, dans ce conflit entre les préfixes d'*inter* et de *trans* (conflit jugé aujourd'hui dépassé par beaucoup d'observateurs), mais dans la question fondamentale de savoir

---

[33] Hans-Jürgen Lüsebrink, *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion – Fremdwahrnehmung – Kulturtransfert*, Stuttgart, Metzler, ³2012 (2005), p. 19.
[34] Voir Mecklenburg, *Das Mädchen aus der Fremde, op. cit.,* p. 91-96.
[35] Voir Dieter Heimböckel/Manfred Weinberg, « Interkulturalität als Projekt », *op. cit.*, p. 124-126.

comment définir et délimiter au juste une culture donnée. Entre l'ancien imaginaire national et son riche répertoire identitaire et la réduction de la culture au seul critère de la langue commune de communication, la différence culturelle est à la fois une évidence lorsqu'il s'agit d'évoquer les spécificités de chaque peuple ou pays et une chimère quand on prend conscience à quel point le propre de chaque culture est traversé et travaillé par l'altérité.

En déplaçant le point de vue, on pourrait dire que tout se passe comme si les relations (inter)culturelles – et, conjointement, la question de la littérature – étaient prises dans un dilemme entre, d'une part, une tradition d'*herméneutique* culturelle soucieuse du sens mais forçant la compréhension par une réduction de l'étrangeté (et s'avérant ainsi solidaire d'un ethnocentrisme réducteur), et, d'autre part, une approche *déconstructrice* de la culture respectueuse de l'altérité, mais empêchant de s'appuyer sur des identités fixes et ajournant la compréhension et la question du sens[36]. On court alors le risque de remplacer la vision surannée des cultures comme entités organiques, closes et homogènes par celle d'un métissage, d'un déracinement et d'une déterritorialisation érigés en nouvelle norme.

À l'heure de cultures de plus un plus dynamiques et interconnectées, en même temps que l'État-nation reste un modèle crucial pour l'organisation de l'humanité, on peut suggérer que ce rapport entre identité et différence ne peut se concevoir que sous la forme d'une dialectique ouverte entre le même et l'autre ou, si l'on veut, entre le national et l'universel.

Sans renoncer à la catégorie de littérature (de langue) allemande, l'identité littéraire ne peut plus se concevoir aujourd'hui que par rapport à une altérité qui, si elle l'habite depuis longtemps voire depuis toujours[37], devient de plus en plus manifeste suite aux mouvements migratoires, du fait de la décolonisation et des processus de mondialisation. À cet égard, et pour revenir à mon étude des *Stimmen von Marrakech,* il est intéressant de noter que, partie intégrante de la littérature interculturelle, l'œuvre de Canetti fait constamment référence à ces phénomènes – plurilinguisme, multiculturalité, migration, exterritorialité – qui complexifient considérablement la qualification et la catégorisation des œuvres littéraires.

La problématique de l'orientalisme

Prise entre une essentialisation culturaliste et une globalisation synonyme d'effacement des différences, la littérature interculturelle doit notamment assumer l'héritage de l'orientalisme, qui a

[36] Sous cet angle, mes réflexions et interrogations sur l'œuvre de Canetti recoupent en partie mes recherches sur les rapports entre herméneutique et déconstruction menées dans le cadre de ma maîtrise de Lettres modernes.
[37] Chiellino, *op. cit.,* p. 51 (introduction).

longtemps dominé les rapports des cultures européennes aux cultures extra-européennes. Dans le contexte d'une généralisation des approches postcoloniales, notamment outre-Atlantique, *Die Stimmen von Marrakesch* a fait l'objet d'une importante controverse à cet égard. Le livre a en effet été passé au crible par ceux qui voulaient y déceler les signes d'une complicité de l'auteur et du texte avec le discours colonialiste sur l'Orient, tel qu'il a été décrit dès 1978 par Edward Said[38]. Toutefois, les conclusions tirées par les différentes lectures pratiquant cette approche divergent jusqu'à s'opposer diamétralement, comme on le verra.

Il est vrai qu'il paraît difficile, de prime abord, d'ignorer ou de nier la présence d'un certain nombre de stéréotypes, clichés, voire préjugés dans le texte de Canetti, une présence qui n'est sans doute pas étrangère au succès qu'a rencontré ce livre consacré à une ville exotique, orientale. En appliquant aux *Stimmen von Marrakesch* la grille de lecture des études postcoloniales, le lecteur peut effectivement y trouver des éléments susceptibles de nourrir la thèse d'un « *substantial Orientalism* »[39] de Canetti. Force est de constater que le tableau de Marrakech dressé par l'écrivain emprunte largement à l'Orient mystérieux du cliché, celui des *Mille et une Nuits*, qui fascinaient tant le jeune Canetti, avec ses chameaux, bazars, conteurs, femmes, et aussi avec sa cruauté et ses mœurs barbares. Certains clichés utilisés par Canetti, comme celui de la paresse caractérisée des Arabes, ou sa façon de réduire les femmes orientales à leur (supposé) pouvoir érotique, peuvent gêner le lecteur d'aujourd'hui.

Le désintérêt manifeste de l'auteur pour les problèmes sociopolitiques de la société dans laquelle il se trouve, à un moment où le Maroc connaît de fortes tensions entre la population autochtone et le colonisateur, soulève un problème similaire de réduction et de simplification. En outre, l'absence de tout propos ouvertement critique, sur le plan socio-économique par exemple, crée une proximité troublante entre la position de l'écrivain et celle des dominants et des colons sur place. Sa manière de décrire les conditions de vie des autochtones semble relever non seulement de l'ignorance, mais également d'une certaine attitude mystificatrice. Face à ce constat, Bernhard Fetz, dans ce qui est l'un des textes les plus virulents à l'encontre du livre, va jusqu'à affirmer : « *Canettis Blick ist (post)kolonialistisch, rassistisch, frauenfeindlich ; er pathologisiert das Fremde und richtet es sich mit eurozentrischer Perspektive zu* ».[40]

Toutefois, il existe également d'autres points de vue sur la question. Si, à l'instar de la dernière citation, certains lecteurs jugent le récit de Canetti ethnocentrique, représentatif ou du

[38] Edward W. Said, *Orientalism. Western Conceptions of the Orient*, Londres *et al.*, Penguin, 2003 (1978).
[39] Stuart Ferguson, « Elias Canetti and Multiculturalism », *Poetica* 29 (1997), p. 532-595, p. 532.
[40] Bernhard Fetz, « Dialektik der Ethnographie : 'Die Stimmen von Marrakesch' », in : Kurt Bartsch/Gerhard Melzer (dir.), *Elias Canetti,* Graz, Droschl, 2005, p. 79-93, ici p. 80-81.

moins complice d'un discours occidental basé sur une volonté de domination du monde oriental, d'autres lui attestent au contraire une relation exemplaire par rapport à la société marocaine, y voyant se manifester une grande sensibilité pour les enjeux coloniaux. Qui plus est, d'aucuns jugent même l'auteur trop empathique et trop compréhensif envers les habitants (autochtones) de la ville, condamnant son attitude non pas à cause de ses implications colonialistes, mais parce qu'il défendrait trop faiblement les valeurs occidentales et chrétiennes. Une critique anglaise va ainsi jusqu'à inscrire le livre dans le contexte d'un supposé « *clash of civilizations* » – naguère prôné par Samuel Huntington –, en appelant le lecteur à refuser l'attitude (conciliatrice) de Canetti et à se battre contre ce qu'elle perçoit comme la menace d'une islamisation du monde[41].

Ce tableau critique extrêmement contrasté rappelle que les relations entre Occident et Orient sont une question hautement complexe, ce qui vaut d'autant plus dans le contexte d'une ville comme celle de Marrakech, dont l'histoire millénaire est placée sous le signe de la pluralité ethnique, culturelle, et religieuse. Comme l'a notamment montré la réception controversée des thèses d'Edward Said évoquées plus haut, l'analyse des rapports interculturels demande une approche subtile et différenciée, si elle ne veut pas s'enfermer dans une vision *idéologique*. Sans parler du fait que Canetti, cet auteur diasporique et exterritorial, ce nomade polyglotte, ce marginal cosmopolite venu de la périphérie de l'espace européen, ne correspond guère au « *white male subject* » que certains critiques dénoncent dans leurs analyses du discours impérialiste produit par l'orientalisme européen. Il a au contraire lui-même pu être perçu comme un écrivain exotique voire oriental. La complexité identitaire de l'auteur et son parcours extraordinaire, mettent en effet à mal le schématisme et l'essentialisme inhérents à certains textes fondateurs des études postcoloniales.

Histoire, anthropologie et mythe

Au-delà de certains jugements quelque peu excessifs, la grille de lecture postcoloniale permet sans doute avant tout de mettre en évidence une certaine *ambivalence* du texte de Canetti, lequel semble à la fois renoncer à une analyse précise des conditions socio-économiques et politiques des phénomènes qu'il observe, en même temps qu'il se refuse à la simple reproduction du discours colonial. On pourrait ainsi dire que, *Die Stimmen von Marrakesch*, loin de mettre en scène un conflit de cultures entre Occident et Orient, se situe sur un plan universel et anthropologique plutôt qu'historique et politique. Si le livre n'est pas un plaidoyer explicitement anticolonialiste, il n'affiche nullement quelque solidarité avec les dominants.

[41] Harriet Murphy, « 'Gute Reisende sind herzlos'. Canetti in Marrakesch », in : Lorenz, *A Companion to the Works of Elias Canetti*, *op. cit.*, p. 157-173, ici p. 171.

À y regarder de plus près, on s'aperçoit en outre que les « preuves » du supposé orientalisme de Canetti sont loin d'être aussi accablantes que certains le suggèrent. Outre le fait que l'usage de stéréotypes n'est pas en soi le signe d'une attitude ethno- ou euro-centrique, mais également un procédé heuristique fondamental lors de la découverte de l'autre, le récit sur Marrekech est loin de reproduire simplement les lieux communs de l'orientalisme. S'il y a dans le livre de Canetti une grande fascination de type exotique pour l'univers de la ville marocaine, à l'opposé de celui du monde occidental ultramoderne qu'il habite, cet exotisme ne verse pas pour autant dans les clichés les plus convenus.

Comme le fait notamment remarquer Jean-Marc Moura, « [l]es fameuses palmeraies ou les jardins superbes de Marrakech ne sont même pas mentionnés. Mieux, les références à l'Orient de l'enchantement sont manifestement trompeuses »[42]. En effet, à côté des omissions dont on peut s'apercevoir, certains clichés ne semblent être convoqués par Canetti que pour être *démontés*, à commencer par les chameaux du premier chapitre qui, sous les yeux du lecteur, se transforment en caravane de la mort et souvenir des deux guerres mondiales. On peut à cet égard également évoquer le nom de Shéhérazade, utilisé dans l'un des derniers chapitres (chapitre 13), nom féerique mais renvoyant en l'occurrence aux problèmes du racisme, de la prostitution et de la répression des femmes. En confrontant certains clichés orientalisants à la réalité la plus élémentaire et la plus basse, qui est celle de la misère et de la mort, le texte parvient en réalité à démasquer les forces de domination et de destruction en présence.

Certes, le lecteur peut avoir du mal à comprendre pourquoi l'écrivain ne cherche guère à tenir compte du contexte sociohistorique, en refusant de se documenter sur le pays et sa population afin de mieux comprendre ce qu'il voit et entend. Ainsi, le narrateur des *Stimmen von Marrakesch* n'est pas exempt d'une attitude parfois égocentrique, d'une volonté de comprendre ayant tendance à ramener l'univers de la ville orientale à sa propre grille d'interprétation. Cependant, si Canetti néglige manifestement le niveau sociopolitique et favorise la rencontre directe et non médiatisée avec les habitants de la « ville rouge », c'est qu'il entend avant tout préserver son regard personnel, en plaçant la ville dans la perspective anthropologique qui est la sienne, dans *Masse und Macht* et dans son œuvre en général. En somme, on pourrait dire que le Marrakech de Canetti n'est pas tant une ville historique qu'une ville *mythique*, c'est-à-dire approchée sous l'angle des concepts propres à l'œuvre de Canetti, dans le cadre de sa « mythologie privée ».

[42] Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF, 1998, p. 76.

Une œuvre de la métamorphose

Die Stimmen von Marrakesch entretient incontestablement d'innombrables liens avec les autres textes de Canetti, si bien qu'on pourrait parler à leur égard d'un véritable *microcosme* de l'œuvre canettienne en général. Or, ce constat ne revient pas à affirmer que ce récit ne serait que la variation de thèmes déjà présents dans les autres œuvres, dans le sens d'un « système Canetti »[43] se reproduisant dans chaque livre de l'auteur. Au contraire, grâce notamment à leur logique littéraire et poétique particulière, *Die Stimmen von Marrakesch* est sans doute l'un de textes les plus originaux de Canetti, une œuvre littéraire qui peut même s'écarter des thèmes, positions et postures communes à son œuvre.

Il reste qu'il existe, dans *Die Stimmen von Marrakesch*, de nombreux passages qui nécessitent de se référer aux autres œuvres de l'auteur, afin de préciser et d'approfondir la signification de certains éléments. À cet égard, il faut en premier lieu évoquer la dimension ethnologique et anthropologique du livre inscrivant celui-ci dans le contexte des recherches que Canetti a menées depuis le milieu des années 1920 autour de la question des masses et qui l'ont conduit à s'intéresser de très près à l'histoire des peuples dits primitifs, aux mythologies des civilisations du monde, en Orient notamment. En effet, né à la même époque que *Masse und Macht*, la somme issue de ces recherches publiée en 1960, *Die Stimmen von Marrakesch* porte indéniablement la trace de cet intérêt pour les récits, croyances et rites ancestraux, véhiculant aux yeux de Canetti une vérité essentielle sur le genre humain. Bien plus qu'un reportage touristique sur Marrakech, ces « réflexions » sur un voyage soulèvent alors des questions de la même portée et de la même profondeur que celles abordés par l'ouvrage sur la masse et la puissance.

Certains critiques ont alors essayé, notamment en France, d'utiliser la problématique canettienne de la masse comme grille de lecture (exclusive) pour analyser l'intégralité du livre sur Marrakech. De la même manière, il serait possible de trouver dans le récit des correspondances qui le relient à *tous* ces grands concepts de la pensée canettienne que sont, outre la masse, la puissance, la métamorphose, la mort, la mémoire, etc.

Toutefois, on perçoit immédiatement le problème inhérent à une telle approche : une telle perspective sur *Die Stimmen von Marrakesch* risque en effet de produire une vision qui, au lieu de définir la particularité du livre sur Marrakech, inscrirait celui-ci dans le cadre d'une présentation générale de la pensée de Canetti. Au lieu de percer la logique *littéraire* du récit, on le ramènerait à quelque chose qui s'apparenterait à nouveau à une sorte de système général de l'œuvre canettienne. Une telle lecture risquerait de tomber dans le piège de la circularité enfermant la lecture de Canetti

[43] Heike Knoll, *Das System Canetti. Zur Rekonstruktion eines Wirklichkeitsentwurfs*, Stuttgart, M&P, 1993.

dans ses propres catégories. Sans parler du fait que, si *Die Stimmen von Marrakesch* reflète les préoccupations de la grande somme sur les masses, elles en sont également en quelque sorte l'antidote ou le dérivatif permettant d'opposer au travail érudit et encyclopédique une autre logique : littéraire, narrative, poétique. À la distance produite par la réflexion et la théorie, l'écriture littéraire oppose en l'occurrence la présence proche et concrète des êtres et des choses aperçus et rencontrés dans la ville de Marrakech.

En inscrivant la naissance du récit sur Marrakech dans la généalogie de l'œuvre canettienne, un concept semble néanmoins se détacher, celui de métamorphose (*Verwandlung*). On pourrait en effet considérer *Die Stimmen von Marrakesch* comme la première expression de ce que certains critiques qualifient comme un *tournant* dans l'œuvre de Canetti, tournant qui se traduit précisément par l'apparition au premier plan de l'idée de métamorphose.

Il n'est certes pas possible de revenir ici en détail sur les implications de ce qui peut être désigné comme un véritable concept-clé chez Canetti. On peut néanmoins rappeler que, au-delà des enjeux éthiques et anthropologiques de cette notion, c'est l'écriture littéraire qui apparaît comme l'espace privilégié de la métamorphose selon Canetti, le lieu d'une appropriation vivante et d'une connaissance de la réalité sous tous ses aspects. Au lieu de figer cette réalité comme donnée, l'écriture de la métamorphose met en mouvement et procède par mises en relation dynamiques, par un jeu infini de renvois et de transformations. Si, au niveau individuel, la métamorphose permet au sujet d'explorer toutes les potentialités de la vie humaine, rapportée au niveau collectif, elle offre la possibilité de préserver la mémoire de l'humanité dans toute sa diversité.

Ville pluriethnique et pluriculturelle, croisement d'une multitude de destins et d'histoires, lieu d'un enchevêtrement entre le même et l'autre, entre différentes identités, Marrakech a de toute évidence offert à Canetti un champ privilégié pour la mise en œuvre d'une telle écriture de la métamorphose.

Un réseau mémoriel transculturel

Les arguments développés jusqu'ici montrent que l'une des impasses d'une étude des *Stimmen von Marrakesch* consisterait à y appliquer une logique dichotomique sous forme d'une opposition entre le même et l'autre, entre le propre et l'étranger. Par conséquent, il faut réussir à dépasser cette perspective essentialiste : l'essentialisme de l'approche colonialiste et nationaliste, mais également celui de certaines approches postcoloniales. Si le paradigme postcolonial peut être utile pour aborder le livre de Canetti, c'est à condition de ne pas l'utiliser pour renforcer une nouvelle fois la ligne de démarcation entre Occident et Orient. Au lieu d'une configuration

territoriale, il s'agirait plutôt de penser la postcolonialité comme un *processus*, comme la prise de conscience du fait que les relations, déplacements et interactions créés durant la période coloniale continuent – et continueront – à informer notre monde actuel.

Dans le cadre de mes propres analyses, le concept le plus important emprunté des études culturelles d'inspiration postcoloniale est sans doute celui d'*hybridité*[44]. Les moyens narratifs, rhétoriques et poétiques mis en œuvre dans *Die Stimmen von Marrakesch* contribuent précisément à illustrer, voire à produire, cette hybridité (post)coloniale, que Canetti avait en fait anticipée sur le plan conceptuel moyennant sa notion de métamorphose. Cette hybridité est d'abord celle de l'identité de l'écrivain-narrateur, cet homme entre les mondes, les cultures et les langues (une identité dont le monde habsbourgeois est la matrice). Mais elle est également celle du lieu de l'action, la ville de Marrakech, qui apparaît dans le texte comme un espace d'une grande diversité, comme un véritable carrefour des langues, discours, et cultures.

À cet égard, on pourrait également parler d'une *homologie* entre l'auteur et l'objet de son récit, une homologie entre, d'une part, la biographie de Canetti, et, d'autre part, le réseau littéraire tissé à partir de la ville marocaine. Autrement dit : au lieu d'un face-à-face statique entre un même et son autre, entre un écrivain allemand et une société musulmane, il s'agit d'un lieu ouvert où se projette une identité multiple et en mouvement. Entre le voyageur et la ville se déroule une mise en rapport dynamique, une mise en circulation des références, qui décentrent et déplacent les identités et les significations, et qui rejoignent l'idée canettienne de métamorphose comme pensée ouverte à l'altérité.

La rencontre avec les habitants de Marrakech offre ainsi à Canetti la possibilité de revivre, à travers une série de renaissances symboliques – à l'instar de l'« épiphanie » vécue sur la place centrale du quartier juif (chapitre huit) ou de la rencontre avec le père Dahan (chapitre neuf) – quelques expériences fondamentales de sa vie et de son œuvre antérieures, jusqu'à remonter aux origines lointaines – espagnoles, séfarades – de sa famille. En même temps, l'auteur utilise ces expériences personnelles pour poser, au fond, la question de la destinée de l'humanité dans sa diversité.

On pourrait aussi dire que *Die Stimmen von Marrekech* est un récit viatique qui, au-delà de son caractère documentaire, utilise l'espace subjectif de l'imagination et de la fiction pour mettre en évidence une relationnalité complexe et la nécessité d'inscrire les phénomènes et problèmes locaux dans une vaste géographie multipolaire. De la même manière, l'écriture de Canetti prend parti pour

[44] En suivant Ashcroft, *op. cit.*, p. 108-111, je propose de définir l'*hybridité* comme la création de nouvelles formes culturelles à l'intérieur de la zone de contact produite par la colonisation ou par d'autres contacts (inter)culturels.

une représentation de l'étranger qui ne soit pas idéologique mais utopique, dans le sens où elle déplace l'identité de l'auteur-narrateur – mais aussi celle du lecteur – vers une altérité riche en potentialités nouvelles faisant finalement apparaître l'élément étranger comme le cœur secret du vivant.

Concrètement, la relationnalité des *Stimmen von Marrakesch* s'appuie sur trois réseaux géo-historiques : 1° le réseau de la *diaspora juive* à la croisée des chemins entre Orient et Occident, remontant jusqu'aux origines espagnoles de la famille Canetti ; 2° celui de l'*impérialisme colonial*, notamment français, du Maghreb jusqu'en Indochine ; 3° celui de la *biographie* de l'auteur, de Roustchouk à Londres, en passant notamment par l'Autriche.

Ce faisant, trois plans sont mis en jeu : premièrement, le niveau *temporel*, le passé s'actualisant dans le présent, et le présent se reconnectant au passé ; ensuite, le niveau *spatial,* reliant la ville de Marrakech à l'Europe, mais aussi à l'Asie et aux États-Unis ; et enfin le niveau *linguistique*, avec la présence, dans l'espace social de la ville, d'un plurilinguisme à la fois latent et manifeste, plurilinguisme que Canetti documente dans son écriture, qui est elle-même un acte de traduction en allemand à partir de l'anglais et du français, langues utilisées pendant le séjour dans la ville.

L'axe géographique et temporel entre Marrakech et Londres est constitutif du récit, étant donné que le lieu de son écriture se situe symboliquement dans un espace transitionnel entre ces deux villes. D'autre part, ces villes forment un triangle avec l'aire germanique comme espace de publication et de réception du livre. S'y ajoutent Roustchouk, matrice identitaire de Canetti, et les lieux de son histoire personnelle et familiale, dont Vienne, mais aussi bien d'autres lieux, époques et événements.

Dès le premier chapitre, en effet, le récit nous fait passer, en l'espace de quelques lignes, de Marrakech aux horreurs des deux guerres mondiales, en suivant les souvenirs de deux Marocains enrôlés dans les armées occidentales. De cette évocation des batailles de la Marne et de la Somme, ou de Safi et de Monte Casino, il n'est qu'un pas vers la symbolisation des champs de ruines et de la mort, voire de la Shoah, à travers la description du cimetière juif dans l'un des chapitres centraux du livre (chapitre 8). Bien que Canetti ne commente pas directement les événements historiques, son récit ne cesse d'évoquer en filigrane la dimension tragique et catastrophique de l'histoire, notamment de celle du XX^{e} siècle. De plus, Canetti dépeint les habitants du quartier juif de la ville comme emblème de l'humanité tout entière réunissant des représentants venus de tous les peuples et de tous les âges. Passé et présent, faits réels et fiction, la diversité des religions, cultures et caractères, se fondent en une nouvelle unité, incarnée par Marrakech, ville des destins croisés.

De cette manière, le récit de Canetti s'élève jusqu'à l'échelle mondiale, la ville marocaine renvoyant à des espaces et des temps fort divers, son apparente marginalité et ses particularismes se transformant en véritable *nœud* géographique, historique et culturel. Le narrateur-auteur s'inscrit dans un réseau mémoriel transculturel réunissant des éléments endogènes et exogènes, personnels et universels, actuels et passés. À partir de la ville de Marrakech comme espace « glocal »[45], Canetti met ainsi en œuvre un jeu (inter-)textuel où s'enchevêtrent un très grand nombre de champs référentiels biographiques, historiques ou livresques.

Die Stimmen von Marrakesch (post)coloniales

Die Stimmen von Marrakesch est donc un texte d'une grande complexité soulevant des questions essentielles et ouvrant beaucoup de perspectives au-delà du strict cadre de l'analyse littéraire. Il s'agit d'une œuvre subtile et ouverte, d'une œuvre contrastée voire ambiguë, permettant plusieurs entrées et lectures, y compris des lectures *en contrepoint* avec l'intention de l'auteur, lorsque ce dernier s'inscrit, ne serait-ce qu'implicitement, dans une certaine tradition orientaliste ou colonialiste. Dans ce sens, on pourrait même dire que l'intérêt du livre pour le lecteur actuel – sensible aux problèmes soulevés par l'histoire de la colonisation et du conflit israélo-palestinien – réside précisément en ce qu'il semble se situer dans un *entre-deux*, entre la perspective orientalisante et le « regard postcolonial »[46]. En accord avec la conception canettienne de la littérature comme mémoire vivante et comme réservoir d'expérience, *Die Stimmen von Marrakesch* pourrait alors se lire comme un « *texte-seuil* », c'est-à-dire comme une œuvre témoignant de la *transition* entre l'ère coloniale et postcoloniale, de la décomposition des structures de pouvoir, en questionnant les relations actuelles et à venir entre les différents groupes qui peuplent la ville en 1954.

Sous cet angle, le livre garde une certaine actualité, dans la mesure où cette ville, sur le seuil entre l'ère coloniale et postcoloniale (l'indépendance sera acquise dès 1956), est également une ville prise dans le processus de la *mondialisation*, impliquant une extension, densification et accélération des relations avec le monde entier. Même si le Marrakech de 1954 n'est pas une ville-monde à l'instar des métropoles actuelles, le récit de Canetti nous parle de cette mondialisation (post)coloniale, ou du moins interroge les identités nationales, culturelles et religieuses à l'aune des profondes mutations intervenues durant le XX^{e} siècle, ce siècle fait de migrations, expulsions,

[45] Voir Roland Robertson, *Globalization. Social Theory and Global Culture*, Londres, Sage, 1992.
[46] Paul Michael Lützeler (dir.), *Der postkoloniale Blick. Deutsche Schriftsteller berichten aus der Dritten Welt*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1997.

déportations, délocalisations et mouvements de toute sorte et que Canetti voulait « prendre à la gorge ».

S'y superpose aujourd'hui la nouvelle donne des relations entre l'Occident et le monde arabe depuis le 11 septembre 2001, qui a provoqué une profonde rupture dans la tradition géopolitique à l'échelle mondiale depuis le XVIII[e] siècle, et où prévalent désormais les concepts d'intégrisme, de fanatisme et de terrorisme. Le dialogue interculturel en devient d'autant plus nécessaire et urgent, et des textes littéraires tels que *Die Stimmen von Marrakesch* d'Elias Canetti apparaissent à cet égard comme un support privilégié pour poursuivre ce dialogue en dépassant les essentialismes culturels et religieux.

Dans ce contexte, la littérature peut contribuer à trouver des réponses innovantes et imaginatives aux défis lancés par l'époque actuelle. Sa tâche n'est certes pas de dissiper les ambiguïtés de notre monde contemporain, de proposer des recettes et solutions simples pour des questions aussi complexes et difficiles ; elle peut néanmoins à sa manière contribuer au débat, faisant entrevoir des perspectives utopiques qui, si elles ne peuvent se traduire telles quelles dans la réalité, nourrissent la discussion et l'imagination.

Au-delà de sa dimension de dialogue interculturel, en particulier entre Occident et Orient et entre les trois monothéismes, le livre de Canetti me semble également lancer un défi aux études littéraires et, *a fortiori,* aux études germaniques. Comme l'écrivait Régine Robin en 2003 dans un livre consacré notamment à Canetti :

> Ce sont les écritures migrantes qui façonnent le nouvel imaginaire, qui confèrent une nouvelle dimension aux littératures « nationales » qui s'essoufflent. C'est du moins le pari que je fais dans la pluralisation du monde qui est désormais le nôtre.[47]

Œuvre-carrefour d'un homme-carrefour, *Die Stimmen von Marrakesch* me semble effectivement illustrer la nécessité de penser désormais la littérature de langue allemande en dehors des limites traditionnelles du monde germanique. Sans renier les concepts d'appartenance, d'identité et de langue maternelle, les spécificités de la littérature interculturelle ou migrante nécessitent d'intégrer ce genre de textes dans un paradigme transnational et transculturel qui analyse la littérature en termes de *trajectoires* plus que d'aires culturelles, qui *déplace* les frontières au lieu de les durcir, qui envisage des *relations* et communications davantage que des territoires fixes. À partir de Marrakech, ville des destins croisés, Canetti réussit justement à conjuguer l'inscription dans un territoire urbain avec son dépassement vers la dimension globale d'un réseau mémoriel transculturel.

[47] Robin, *op. cit.*, p. 234.

Somme toute, et pour terminer cette partie, l'approche que j'ai mise en œuvre dans ma monographie sur Canetti entretient un rapport étroit avec ce qu'Ottmar Ette a théorisé, à partir de l'espace francophone et hispanophone, sous le nom de « *littérature en mouvement* », en prolongeant notamment les études sur la littérature de voyage[48]. Voici, en guise de citation finale, un paragraphe issu de l'un de ses derniers ouvrages et qui condense l'essentiel de son approche :

> Literatur ist […] Wissen in Bewegung, dessen viellogischer Aufbau für die Welt des 21. Jahrhunderts, deren größte Herausforderung zweifellos ein globales Zusammenleben in Frieden und Differenz sein dürfte, von überlebenswichtiger Bedeutung ist. Denn Literatur erlaubt es, innerhalb des ernsten Spiels ihrer ästhetisch wie poetologisch jeweils unterschiedlich abgesicherten Experimente ein gleichzeitiges Denken in verschiedenartigen kulturellen, gesellschaftlichen, politischen oder psychologischen Kontexten und Logiken experimentell zu erproben und weiterzuentwickeln. Literatur kreiert des Künftige, modelliert unsere Zukunft – aus den Traditionen eines vieltausendjährigen Weltbewußtsein heraus.[49]

[48] Voir Ottmar Ette, *Literatur in Bewegung. Raum und Dynamik grenzüberschreitenden Schreibens in Europa und Amerika*, Weilerwist, Velbrück, 2001 ; *id.*, *ZwischenWeltenSchreiben. Literaturen ohne festen Wohnsitz*, Berlin, Kulturverlag Kadmos, 2005.

[49] Ottmar Ette, *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte*, Berlin, Boston, Walter de Gruyter, 2012, p. 5.

5. PLURILINGUISME ET AUTO-TRADUCTION DANS LA LITTÉRATURE ALLEMANDE CONTEMPORAINE
UN AUTRE FIL CONDUCTEUR DE MES RECHERCHES

> Literary multilingualism is the most visible mark of an efficient cross-cultural process and of a plural identity, both in the individual and in the collective domain.
>
> A. D. Knauth (2007)[1]

> Hybridsprachliche Texte sind […] für viele Autoren der Gegenwartsliteratur Formen der Suche nach einer Identität, die selbst multipel ist : auf ethnisch-kultureller, sozialer und psychischer Ebene.
>
> M. Schmeling/M. Schmitz-Emans (2000)[2]

> Writing from the midzone, the bilingual self-translator does not just bridge the gaps between cultures but combines them as a single subject living bilinguality, and writes both languages with one hand. Split in two by post-Romantic traditions of reading national cultures and language-specific texts, the self-translators can be approached through such non-binary concepts as interculture and through the attendant correspondences that span their work.
>
> J. W. Hokenson/M. Munson (2007)[3]

Des précurseurs à la littérature contemporaine

Tout comme celle de Paul Celan, l'œuvre d'Elias Canetti fait écho aux discussions récentes autour d'une redéfinition de la littérature allemande actuelle comme littérature interculturelle dans le contexte des changements sociétaux intervenus suite au phénomène de l'immigration de masse[4]. Or, l'histoire littéraire montre – à commencer par les cas de Celan et Canetti justement – que la dimension interculturelle est depuis fort longtemps, probablement depuis ses débuts[5], une partie intégrante de la littérature allemande et, plus généralement, de toute littérature. Aussi une approche historique de l'interculturalité littéraire, sur le long terme, peut-elle contribuer à une meilleure compréhension du fonctionnement et des spécificités de la littérature interculturelle d'aujourd'hui, en Allemagne et au-delà.

---

[1] K. Alfons Knauth, « Literary Multilingualism I : General Outlines and Western World », in : Márcio Seligmann-Silva *et al.*, *Comparative Literature : Sharing Knowledges for Preserving Cultural Diversity*, *Encyclopedia of Life Support Systems (EOLSS), Developed under the Auspices of the UNESCO*, Eolss Publishers, Oxford, 2007 ; URL : http://www.eolss.net.

[2] Manfred Schmeling/Monika Schmitz-Emans (dir.), *Multilinguale Literatur im 20. Jahrhundert*, Wurtzbourg, Königshausen&Neumann, 2000, p. 17.

[3] Jan Walsh Hokenson/Marcella Munson, *The Bilingual Text. History and Theory of Literary Self-Translation*, Manchester, St. Jerome, 2007, p. 165.

[4] Hofmann, *op. cit.,* p. 69.

[5] Chiellino, *op. cit.,* p. 51

Une telle approche historique peut, sinon faire disparaître, au moins aider à abaisser la barrière qui oppose trop souvent une littérature allemande supposée monoculturelle, celle du panthéon littéraire ou du canon classique et moderne, à une littérature germanophone venue d'ailleurs, pluriculturelle, d'origine étrangère, qui caractériserait fortement l'époque actuelle. Au centre des débats actuels, la littérature interculturelle est en réalité loin d'être un phénomène nouveau voire inédit, contrairement à ce que certaines approches semblent suggérer[6]. Si cette littérature a de nos jours incontestablement gagné en visibilité et augmenté en volume, elle possède une longue et vénérable tradition. La sixième partie du présent document de synthèse me donnera l'occasion d'approfondir cet axe diachronique[7] de mes recherches sur l'interculturalité littéraire, en remontant jusqu'au XIX^{e} siècle.

En dépit de cette profondeur historique, il est néanmoins indéniable que certaines évolutions sociétales récentes, à commencer justement par l'intensification des flux migratoires à destination des pays germanophones, ont créé des conditions particulièrement propices à la rencontre et à l'interaction entre plusieurs langues et cultures. Ces interférences, transferts, hybridations peuvent alors se manifester, de manière privilégiée, par le biais de la création littéraire. Il se trouve en effet qu'une part croissante de la littérature contemporaine de langue allemande est écrite par des auteurs issus de ces vagues d'immigrations. Il s'agit d'hommes et de femmes, nés à l'étranger ou de parents étrangers, qui se tournent vers l'écriture littéraire en allemand pour réfléchir, entre autres choses, à leurs appartenances multiples, à leur inscription dans plusieurs cultures et langues à la fois.

Sur le plan collectif, on peut à cet égard citer l'arrivée, depuis la fin des années 1950, des travailleurs immigrés (les fameux *Gastarbeiter*) originaires d'Europe du Sud, de l'ancienne Yougoslavie, de Grèce ou de Turquie. On peut aussi évoquer l'accueil des rapatriés de souche allemande (*Spätaussiedler*) provenant de l'ex-Union soviétique ou d'autres minorités allemandes de l'Europe de l'Est et du Sud-Est. Sans oublier la venue, à différentes époques, d'exilés politiques d'origine diverses (Europe de l'Est, Amérique du Sud, Afrique, Asie). S'y ajoutent encore beaucoup d'autres cas de figure, collectifs mais aussi individuels, d'immigration dans un pays germanophone[8].

---

[6] Voir Jürgen Joachimsthaler, *Text-Ränder. Die kulturelle Vielfalt in Mitteleuropa als Darstellungsproblem deutscher Literatur*, 3 vol., Winter, Heidelberg, 2011.

[7] Sur l'approche *diachronique* de l'interculturalité, voir notamment le projet de recherche « Diachrone Interkulturalität » à l'Université du Luxembourg, URL : http://wwwen.uni.lu/recherche/flshase/identites_politiques_societes_espaces_ipse/research_instituts/institut_fuer_deutsche_sprache_literatur_und_fuer_interkulturalitaet/projekte/diachrone_interkulturalitaet_dia_in.

[8] Pour un aperçu plus complet de cet historique, voir Chiellino, *op. cit.,* p. 54*sq*.

Cette conjoncture historique particulièrement féconde, s'inscrivant dans le contexte global d'une « puissante ascension des écrivains venus d'ailleurs »[9], explique en grande partie pourquoi une bonne partie de mes travaux dans le domaine de l'interculturalité littéraire porte sur l'époque actuelle. Or, cette focalisation sur la période des années 1970 jusqu'à aujourd'hui n'empêche pas que ces travaux possèdent également une évidente dimension historique, liée notamment à la fonction identitaire et mémorielle de la langue allemande[10].

Dans mon article « Une littérature transnationale et transculturelle en langue allemande »[11], qui sert d'introduction à ce qui représente le tout premier volume d'articles en langue française consacrée à cette question[12], j'avais tenté, en 2010-2011, une présentation synthétique de la problématique de ces « écrivains germanophones venus d'ailleurs » ayant évolué des marges jusqu'au centre du système littéraire allemand. Après avoir longtemps été considérés comme des écrivains à part (voire de seconde zone), les auteurs de cette nouvelle littérature allemande se trouvent à présent sur le devant de la scène. Ils sont couronnés par les prix littéraires les plus prestigieux, et leurs livres, séduisant un public de plus en plus large, se trouvent fréquemment parmi les meilleures ventes en littérature.[13] Parallèlement, leurs singularités culturelles et linguistiques, vecteurs de créativité et d'innovation, contribuent à *transformer* la manière même d'écrire en langue allemande.

De l'interculturalité au plurilinguisme

Dans le cadre de cette publication consacrée à la littérature migrante de langue allemande, dans laquelle j'ai réuni des études de cas portant sur des écrivains tels que Emine Sevgi Özdamar, Zafer Şenocak, Marica Bodrožić, Saša Stanišić, Dimitré Dinev, Yoko Tawada, Galsan Tschinag, j'avais déjà pu souligner la dimension éminemment *plurilingue* de cette production littéraire qui s'articule souvent à des situations de bilinguisme constituant l'arrière-plan de l'activité d'écriture.

---

[9] Axel Gasquet/Modesta Suárez (dir.), *Ecrivains multilingues et écritures métisses. L'hospitalité des langues*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, p. 7

[10] Voir Sandra Vlasta, « Über- und Ausblick » in : Michaela Bürger-Koftis/Hannes Schwaiger/Sandra Vlasta (dir.), *Polyphonie – Mehrsprachigkeit und literarische Kreativität*, Vienne, Edition Praesens, 2010, p.435-439, ici. p. 439.

[11] « Une littérature transnationale et transculturelle en langue allemande », *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 197, 3/2011, p. 52-62 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 9-22]. N.B. : Le passage en revue des travaux réunis dans ce dossier, en particulier celui des articles et chapitres d'ouvrages, se fait sous forme de (brefs) résumés, lesquels ne se substituent naturellement pas aux publication originales. Aussi les références bibliographiques ont-elles été réduites au minimum, afin de ne pas alourdir le propos. Pour les références complètes, on se rapportera aux publications réunies dans le deuxième volume du dossier d'HDR.

[12] *Littérature et migration : écrivains germanophones venus d'ailleurs* = Allemagne d'aujourd'hui, n° 197, 3/2011 (juillet-septembre).

[13] Sur la question des prix littéraires voir aussi mon article : « Von Özdamar zu Petrowskaja und weiter : Interkulturelle Literatur und Literaturpreise im deutschsprachigen Raum », *Études Germaniques*, à paraître [hors dossier d'HDR].

Comme le souligne notamment Georg Kremnitz, la littérature germanophone contemporaine issue de l'immigration a grandement contribué à attirer l'attention des chercheurs sur les diverses formes de plurilinguisme qui peuvent exister dans la littérature du présent et du passé[14]. Ce sont des textes d'auteurs contemporains tels que Herta Müller, Emine Sevgi Özdamar, José F. A. Oliver ou Yoko Tawada qui se trouvent à l'origine de la naissance des recherches actuelles dans le domaine du plurilinguisme littéraire telles qu'elles se sont développées depuis le tournant des années 2000[15].

À la suite de cette direction d'ouvrage, plusieurs travaux successifs m'ont permis d'étudier plus en détail cette dimension de la littérature germanophone contemporaine et d'approfondir ainsi mes recherches sur l'interculturalité en me focalisant sur les manifestations du plurilinguisme. D'une certaine manière, le plurilinguisme, dont je définirai plus bas les différentes formes et manifestations, pourrait être conçu, dans un premier temps, comme la face la plus perceptible, la plus *sensible* de l'interculturalité en littérature, une « *Versinnlichung* » de l'interculturalité, d'après l'expression proposée par Andreas Degen[16]. Travailler sur le plurilinguisme serait ainsi un moyen privilégié pour situer l'interculturalité au niveau de l'écriture littéraire elle-même, en évitant la pente du *distant reading* ou du biographisme, qui est un travers fréquent dans l'approche de cette forme de littérature[17]. Dans ce sens, l'étude du plurilinguisme en littérature cible une forme manifeste et concrète d'interculturalité, à contre-courant d'un certain usage inflationnaire du qualificatif d'interculturel que l'on peut observer.

Les écrivains issus de l'immigration, ou, plus généralement, les écrivains interculturels recourent donc fréquemment aux procédés plurilingues, dans le but notamment de faire transparaître, de manifester, au niveau textuel, leur identité plurielle, leurs appartenances multiples. À cet égard, le plurilinguisme pourrait en outre être qualifié de procédé formel possédant *en soi* une signification interculturelle, sur le modèle de la célèbre formule *the medium is the message*. Autrement dit : la différence linguistique implique automatiquement une certaine altérité culturelle, fortement marquée. Qui plus est, dans certains cas de figure, le plurilinguisme permet à ces auteurs pluriculturels d'être présents dans plusieurs systèmes littéraires à la fois, notamment en se traduisant

[14] Georg Kremnitz, *Mehrsprachigkeit in der Literatur. Wie Autoren ihre Sprachen wählen. Aus der Sicht der Soziologie der Kommunikation*, Wien, Edition Praesens, 2004, p. 7.
[15] Esther Kilchmann, « Mehrsprachigkeit und deutsche Literatur », *Zeitschrift für interkulturelle Germanistik*, 3/2012, n° 2, p. 11.
[16] Andreas Degen, « Poetik des Falschen Freundes. Sprachmischung in Uljana Wolfs Gedicht-Zyklus „DICHTionary », in : Eva Binder *et al.* (dir.), *Lyrik transkulturell*, Würzburg, Königshausen&Neumann, 2015. Voir aussi Edzard Obendiek, *Der lange Schatten des babylonischen Turmes. Das Fremde und der Fremde in der Literatur*, Göttingen, Vandenhoeck&Ruprecht, 2000, p. 161.
[17] Voir Chiellino*, op. cit.,* p. 54.

eux-mêmes, c'est-à-dire en *auto*-traduisant leurs textes, ce qui donne lieu à une sorte de dédoublement de leur identité littéraire[18].

Si l'immigration de ces cinquante dernières années constitue sans conteste l'un des leviers essentiels de la montée des « écrivains en contact des langues »[19], il y a également d'autres facteurs, tels que l'« expatriation » (volontaire ou involontaire) d'écrivains originaires des pays germaniques, qui favorisent les écritures plurilingues ou les transferts translingues[20]. Aux écrivains « venus d'ailleurs » devenant des écrivains allemands s'ajoutent ainsi des écrivains allemands qui deviennent des écrivains « venus d'ailleurs ». D'autre part, au-delà de ces trajectoires souvent singulières, il ne faut pas non plus oublier ce « désir impossible de toutes les langues du monde »[21] qui selon Édouard Glissant caractérise la littérature de notre époque dans le cadre d'un accroissement spectaculaire de la mobilité et de la communication à travers le globe. Dans ce sens, la carte linguistique du globe et les relations entre migration, interculturalité et plurilinguisme ne cessent de se complexifier.

Selon les divers cas de figure, qu'il n'est pas toujours aisé de conceptualiser, les stratégies textuelles employées par ces auteurs plurilingues varient fortement : elles vont d'une démarche *explicative*, voire didactique, rapprochant les éléments langagiers étrangers du lecteur (ce que l'on pourrait qualifier de plurilinguisme « domestiquant »), jusqu'à l'affirmation d'une altérité radicale de la langue, voire jusqu'à la construction d'un *hermétisme* linguistique quand les langues étrangères tendent à rendre le texte opaque[22]. S'y ajoute l'option, déjà évoquée, de l'auto-traduction comme expression particulière du plurilinguisme littéraire dans une perspective transnationale. Mais avant de revenir plus en détail à ces différents procédés et à leur définition, je voudrais approfondir le cadre général de mes travaux sur le plurilinguisme littéraire.

Dans un autre article de synthèse, intitulé « La place de la création translingue dans les relations littéraires franco-allemandes aujourd'hui »[23] et remontant à 2013, j'ai essayé, à partir des relations littéraires entre la France et l'Allemagne depuis 1963, d'illustrer toute l'ampleur de la dimension plurilingue dans la production littéraire contemporaine. Les cas de Paul Nizon, Cécile Wajsbrot, Georges-Arthur Goldschmidt, Peter Handke et Anne Weber montrent en effet que, au-delà du phénomène des *Gastarbeiter* ou d'autres immigrés venus de pays lointains, ce phénomène touche jusqu'aux auteurs les plus canoniques. Les identités littéraires et les pratiques plurilingues,

[18] À cet égard, voir aussi *infra* partie 7.
[19] Jean-Marie Prieur, « Des écrivains en contact de langues », *éla*, n° 144, octobre-décembre 2006, p. 485-492.
[20] Voir notamment Doerte Bischoff/Christoph Gabriel/Esther Kilchmann (dir.), *Sprache(n) im Exil = Exilforschung. Ein internationales Jahrbuch*, n° 32, 2014.
[21] Glissant, *op. cit,* p. 122. Voir aussi Schmeling/Schmitz-Emans, *op. cit.,* p. 12-13.
[22] Sturm-Trigonakis, *op. cit.,* p. 162.
[23] « La place de la création translingue dans les relations littéraires franco-allemandes aujourd'hui », in : Olga Anokhina/François Rastier (dir.), *Écrire en langues. Littérature et plurilinguisme*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2015, p. 19-28 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 23-34].

loin d'être marginales, occupent ainsi une place considérable, pour ne pas dire centrale, dans le système littéraire actuel.

Dans le contexte de ces investigations sur le plurilinguisme dans la littérature de langue allemande depuis 1963, il serait même possible, en élargissant légèrement la perspective historiographique, de revenir jusqu'à l'œuvre de Paul Celan pour trouver dans mon travail de thèse le véritable point de départ de mon intérêt pour le plurilinguisme littéraire. En effet, beaucoup plus que Canetti, dont la polyglossie ne s'est jamais manifestée par le biais d'une véritable pratique littéraire plurilingue, Celan peut à son tour être considéré comme un écrivain plurilingue, comme j'ai essayé de le démontrer notamment dans une contribution en langue anglaise intitulée « Paul Celan's (M)Other Tongue(s) : The (Self)Portrayal of the Artist as a Monolingual Poet »[24]. À cet endroit, il s'avère donc nécessaire de faire à nouveau un retour sur Celan, dont l'œuvre aura durablement marqué mes orientations de recherche.

Retour sur Paul Celan, écrivain plurilingue

Concernant le rapport entre Paul Celan et le plurilinguisme, on peut commencer par noter que, sur la base de quelques témoignages, oraux et écrits, provenant en partie du poète lui-même, la dimension éminemment plurilingue de sa vie et de son œuvre a longtemps souffert d'un défaut d'attention. Alors que Celan a toujours été considéré comme un traducteur prolifique et hors pair (on peut rappeler qu'il a traduit en allemand des œuvres écrites en sept langues), son affirmation répétée de l'*unicité* de sa langue maternelle allemande, langue du deuil et de la mémoire, et son rejet ostentatoire du plurilinguisme[25] ont jeté un voile sur l'importance et la multiplicité de ses pratiques (trans)linguistiques.

En effet, il y a un écart considérable entre, d'une part, l'habitus (ou l'ethos) de Celan en tant que poète germanophone *monolingue*, et, d'autre part, l'omniprésence des langues étrangères dans sa vie et dans son œuvre. Ceci étant, cette indéniable importance du plurilinguisme ne saurait étonner chez un écrivain germanophone qui, de Czernowitz à Paris en passant par Bucarest, a passé la quasi-totalité de sa vie en territoire allophone ou polyglotte.

[24] « Paul Celan's (M)Other Tongue(s) : The (Self)Portrayal of the Artist as a Monolingual Poet », in : Juliane Prade (dir.), *(M)Other Tongues : Literary Reflexions on a Difficult Distinction*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2013, p. 142-153 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 35-48].
[25] Voir « Antwort auf eine Umfrage der Librairie Flinker, Paris (1961) », in : Paul Celan, *Gesammelte Werke*, vol. 3, p. 175, Francfort/Main, Suhrkamp, 1983.

À examiner l'ensemble des textes de Celan, force est de constater que l'allemand est loin d'avoir été la langue d'expression exclusive de l'écrivain et que son œuvre recèle une diversité linguistique évidente : il est l'auteur de traductions du russe vers le roumain, ainsi que de proses poétiques écrites directement en roumain ; il existe des textes de sa main écrits en français, des traductions et auto-traductions (parfois déguisées[26]) vers le français, et une correspondance française très fournie ; dans ses cahiers et journaux se mêlent jusqu'à quatre langues sur la même page ; certains de ces textes sont nés directement entre les lignes ou à la marge de textes en d'autres langues, sans oublier le plurilinguisme interne de beaucoup de ses poèmes, notamment dans le recueil *Die Niemandsrose*, où se trouvent réunies pas moins de huit langues. Certains textes comme *Bei Wein und Verlorenheit*[27], recourant notamment à des tropes telles que la paronomase translingue, tissent un véritable réseau plurilingue, où le sens du poème ne se construit que par l'entrelacement des différents niveaux de lecture en fonction des langues en jeu.

Tandis que Paul Celan prenait soin de se présenter comme poète de langue allemande exclusivement, il paraît évident que son œuvre ne peut se concevoir sans le recours passif et actif à une multitude d'autres langues allant du français à l'hébreu, en passant par l'anglais, l'italien, le russe, le latin, le yiddish, ainsi que des variétés et des archaïsmes linguistiques. Ce faisant, le parti pris de Celan en faveur du monolinguisme allemand se conçoit sans doute en premier lieu comme une manière de résister à l'exclusion, réelle ou latente, du système littéraire allemand dont il a pu souffrir, dans la mesure où il était indispensable, vital, pour lui d'écrire des poèmes dans la langue de sa mère (*Muttersprache*).

Mais ce positionnement quelque peu troublant trouve également son explication dans le conflit, évoqué précédemment, qui l'opposait à la veuve du poète Yvan Goll l'accusant de plagiat. L'identification du plurilinguisme à la fourberie et au mensonge qu'on trouve sous sa plume peut précisément se comprendre comme une critique lancée à l'adresse de ses adversaires, étant donné qu'Yvan Goll, dont il essayait par tous les moyens de se démarquer, était connu pour être un poète éminemment plurilingue[28].

Le philosophe Jacques Derrida me semble avoir excellemment résumé la problématique linguistique de Celan, en dressant ce portrait du poète : « Celan, ce poète-traducteur qui, écrivant dans la langue de l'autre et de l'holocauste, inscrivant Babel dans le corps même de chaque poème, revendiqua pourtant expressément, signa et scella le monolinguisme poétique de son œuvre »[29]. En

[26] Voir mon article « From Staged to Disguised Self-Translation : Heine and Celan in France », *Arcadia. International Journal of Literary Culture/Internationale Zeitschrift für literarische Kultur*, n° 2, 2013, p. 436–445 [hors dossier d'HDR].
[27] « Bei Wein und Verlorenheit », Celan, *Gesammelte Werke*, *op. cit.*, vol. 1, p. 213.
[28] Au sujet du plurilinguisme de Goll, voir *infra* partie 8.
[29] Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre, ou la prothèse de l'origine*. Paris 1996, p. 129-130.

suivant Derrida, ce grand lecteur de Celan, babélisation et habitus monolingue cohabiteraient donc de manière paradoxale voire aporétique.

Outre cette apparition de Celan dans le cadre des réflexions derridiennes autour du « monolinguisme de l'autre », l'œuvre du poète a été récemment envisagée sous l'angle de toute une série d'autres concepts issus des études sur le plurilinguisme tels que celui de *polyglossie*[30] ou d'*hétérolinguisme*[31], ainsi que dans la perspective d'une *condition postmonolingue*[32] de la littérature. Après avoir été assimilé (à tort) au paradigme monolingue, Paul Celan est donc actuellement en passe d'être intégré dans les études sur le plurilinguisme littéraire, en relativisant les déclarations du poète à ce sujet.

Au-delà de la langue maternelle

Parmi les recherches récentes sur le plurilinguisme littéraire, y compris sur le cas spécifique de Paul Celan, l'approche proposée, en 2012, par Yasemin Yildiz m'a particulièrement aidé à saisir les enjeux contemporains des pratiques littéraires plurilingues. Dans son ouvrage *Beyond the Mother Tongue : the postmonolingual condition*, Yildiz part en effet du constat d'un décalage entre la démultiplication actuelle des pratiques plurilingues et la vigueur que garde malgré tout le paradigme monolingue. En même temps, elle met en évidence le problème principal de ce paradigme, à savoir sa fonction d'*occultation* des manifestations protéiformes du plurilinguisme dans la culture.

Partant de ce constat, l'approche « post-monolingue » de Yildiz entend conceptualiser la tension qui peut exister entre, d'une part, la conception monolingue, la puissance identitaire de la langue, et, d'autre part, le langage pensé dans sa pluralité, l'affranchissement de l'individu par rapport à sa communauté linguistique d'origine, autrement dit : la mise en cause des assignations nationales, territoriales ou communautaires procédant par le biais de la langue.

À partir d'un corpus d'auteurs issus du domaine allemand, Yildiz parvient ainsi à jeter un regard nouveau sur la question du plurilinguisme en littérature. La focalisation sur l'aire germanique se justifie par le fait que la pensée et la littérature allemandes ont joué un rôle essentiel dans la mise en place du paradigme monolingue depuis la fin du XVIII[e] siècle. L'absence d'unité politique a

[30] Voir Elizabeth Petuchowski, « Bilingual and Multilingual 'Wortspiele' in the Poetry of Paul Celan », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 52 (n° 4), 1978, p. 635-651 ; Hans-Peter Bayerdörfer, « 'Sprachen Rag-time' ? Überlegungen zur Entwicklung des polyglotten Gedichts nach 1945 », in : Dieter Breuer (dir.), *Deutsche Lyrik nach 1945*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1988, p. 43-64.
[31] Myriam Suchet, *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
[32] Yasemin Yildiz, *Beyond the Mother Tongue. The postmonolingual condition*, New York 2012.

alors engendré un surinvestissement identitaire de la langue et de la littérature allemandes, érigées en *matrice* de la nation. Depuis cette époque, le monolinguisme est, selon Yildiz, devenu un principe crucial dans l'organisation de la vie sociale. De la sorte, le paradigme monolingue a institutionnalisé l'unicité et l'exclusivité de la langue maternelle : « *individuals and social formations are imagined to possess one 'true' language only, their 'mother tongue', and through this possession to be organically linked to an exclusive, clearly demarcated ethnicity, culture, and nation* »[33].

Dans le domaine littéraire, une sorte d'hypostase de la langue maternelle a ainsi engendré, à la fin du XVIII[e] siècle, la conception « romantique » de la création littéraire que Yildiz définit comme suit :

> The uniqueness of organic nature of language imagined as « mother tongue » lends its authority to an aesthetic of originality and authenticity. In this view, a writer can become the origin of creative works only with an origin in a mother tongue, itself imagined to originate in a mother. The result is a disavowal of the possibility of writing in nonnative languages or in multiple languages at the same time[34].

Or, on sait que l'histoire littéraire et intellectuelle, notamment allemande, est riche en auteurs qui ont essayé d'écrire et de penser « au-delà de la langue maternelle », pour reprendre le titre de Yildiz. À cet égard, écrire *au-delà* de la langue maternelle ne signifie pas seulement et pas nécessairement écrire dans une langue non native ou étrangère, mais également écrire au-delà du *concept* de langue maternelle tout en écrivant dans sa langue native. On voit ici apparaître l'ampleur et la complexité d'une approche plurilingue (ou post-monolingue) de la littérature, qui revient, en fin de compte, à mettre en cause toute vision essentialiste du langage.

Selon Yildiz, le préfixe *post-* contenu dans le qualificatif post-monolingue n'indique ainsi pas en premier lieu quelque rupture radicale par rapport à une époque monolingue précédente (même si le XIX[e] siècle peut apparaître à cet égard comme un siècle de forte « monolingualisation »[35], alors que la deuxième moitié du XX[e] siècle semble marquée par une forte poussée du plurilinguisme, comme déjà évoqué). Ce préfixe décrit plutôt le *processus*, commencé il y a longtemps, d'une prise de conscience, et d'une prise de distance, promue notamment par l'écriture littéraire, vis-à-vis du monolinguisme entendu comme norme sociale, politique et littéraire, ou comme horizon unique de la pensée et de la perception du monde.

Somme toute, Yildiz plaide dans son ouvrage pour le droit à des appartenances non exclusives s'exprimant par des langues ouvertes, hétérogènes et plurielles, un droit qui lui semble justement mis en cause par la pérennité de la perspective monolingue sanctionnant une conception

---

[33] *Ibid.*
[34] Yildiz, *op. cit.*, p. 9.
[35] Par rapport à cette problématique du XIX[e] siècle, voir aussi *infra* partie 6.

uniforme et close de l'identité[36]. À suivre ses analyses, la langue allemande y apparaît en somme davantage comme un idiome déterritorialisé, comme une sorte de *lingua franca*, que comme une langue nationale. Cette langue allemande moins tournée vers l'idée d'homogénéité, ou vers une supposée essence allemande, est alors d'autant plus susceptible d'accueillir l'identité et la différence de l'autre qui a choisi d'élire domicile en elle.

Envisagée sous cet angle, l'œuvre poétique de Paul Celan, paradoxalement écartelée entre mono- et plurilinguisme, peut également être qualifiée de post-monolingue, comme le note à juste titre Yasmine Yildiz : « *Charting the tension between his monolingual assertion and his multilingual contexts and practices may illuminate his work in new way. In his case, voicing adherence to the monolingual paradigm may even be a case of resistance precisely because he is not supposed to fit into it* »[37]. Ainsi, l'adhésion de Celan au paradigme monolingue allemand ne serait qu'apparente, son objectif comme juif polyglotte venu d'ailleurs étant de travailler, voire de subvertir l'allemand de l'intérieur[38].

La puissance identitaire de la (mono)langue

L'approche de Yildiz, analysant la puissance identitaire de la langue (maternelle) dans le contexte de sociétés marquées par des processus de diversification culturelle et linguistique, permet ainsi de tirer un fil entre, d'une part, mes travaux sur Paul Celan sous l'angle du plurilinguisme et de l'auto-traduction[39], et, d'autre part, un corpus élargi d'auteurs étudiés par la suite, dont notamment Herta Müller, Ilma Rakusa, Yoko Tawada, Anne Weber, Peter Handke. Dans l'ensemble, il s'agit d'auteurs germanophones polyglottes, plurilingues, en partie auto-traducteurs, dont l'allemand n'est pas la langue maternelle ou du moins pas la langue exclusive. À ce titre, ces écrivains contemporains bouleversent les schémas habituels de réception et d'interprétation issus du paradigme des littératures nationales.

L'idée qu'un écrivain ne puisse posséder qu'une seule langue d'expression littéraire fait sans doute partie des présupposés les plus solidement ancrés des philologies modernes. La marginalisation voire l'exclusion du plurilinguisme littéraire caractérise l'histoire des études germaniques dans leur ensemble, mais le phénomène a été particulièrement frappant dans les études sur la littérature de l'exil qui se sont longtemps montrées incapables d'envisager le changement de langue autrement que comme une *perte* menaçant jusqu'à l'intégrité mentale de

[36] *Ibid.*, p. 204.
[37] *Ibid.*, p. 18.
[38] Voir à cet égard également l'approche de Jean Bollack, *Poeésie contre poeésie : Celan et la litteérature*, Paris, PUF, 2001
[39] Sur Celan auto-traducteur, voir également *infra* partie 7.

l'émigrant[40]. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que le phénomène du plurilinguisme littéraire en situation d'exil est étudié en dépassant les présupposés monolingues hérités du passé[41].

Les études littéraires se heurtent ici, d'une part, au lien intrinsèque entre langue et nation[42] et, d'autre part, à une tradition philologique remontant à Herder et reposant sur la conception de l'écrivain comme incarnation d'une culture nationale, défenseur d'une langue nationale, voire héraut d'un peuple. À l'heure actuelle, le fait migratoire semble *a priori* créer des conditions favorables à une mise en cause de la traditionnelle identification de la langue à la nation. En outre, le développement récent d'une « *linguistique de la migration* » a contribué à réhabiliter l'individu plurilingue, en le faisant passer du statut de contre-exemple, voire de repoussoir, à celui de cas de figure tout à fait *normal*[43].

Toutefois, lorsqu'on interroge la population allemande actuelle sur le critère le plus important pour définir un Allemand, près de 97 % des sondés affirment qu'être Allemand c'est avant tout parler allemand[44], renvoyant ainsi aux origines, passablement tautologiques, du mot *deutsch*. Il est vrai que cette affirmation n'entraîne pas en soi une *exclusion* d'autres langues. Cependant, à voir l'éminent rôle joué par la langue allemande dans les débats autour de l'identité nationale, de Fichte[45] jusqu'à la *Leitkultur* des années 2000[46], le paradigme monolingue, dans le sens de la langue (allemande) conçue comme propriété exclusive d'un groupe, semble être une constante historique. Le corollaire de cette approche, c'est-à-dire la conception de l'individu comme appartenant à une seule langue qui le définit dans son essence, sa nature, implique une vision du plurilinguisme en termes d'anomalie, de déloyauté, voire de trahison[47].

---

[40] Dieter Lamping, « Haben Schriftsteller nur eine Sprache ? Über den Sprachwechsel in der Exilliteratur », in : *id.*, *Literatur und Theorie. Poetolgische Probleme der Moderne*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1996, S. 33-48.

[41] Voir notamment Susanne Utsch, *Sprachwechsel im Exil. Die 'linguistische Metamorphose' von Klaus Mann*, Köln-Weimar-Wien, Böhlau, 2007.

[42] Baggioni, *op. cit.* ; Henri Boyer, *Langue et identité. Sur le nationalisme linguistique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008.

[43] Voir Thomas Krefeld, *Einführung in die Migrationslinguistik. Von der* Germania italiana *in die* Romania multiplia*,* Tübingen, Gunter Narr, 2004.

[44] « Umfrage zu Einwanderung : Deutsch ist, wer deutsch spricht », *Der Spiegel*, 30.11.2014 ; URL : http://www.spiegel.de/politik/deutschland/wann-sind-einwanderer-deutsche-laut-umfrage-soll-sprache-entscheiden-a-1005767.html

[45] Sur le rôle joué par la *langue* allemande, autour de 1800, dans le discours autour de l'avenir de la *nation* allemande, voir notamment Hannes Höfer, *Deutscher Universalismus. Zur mythologisierenden Konstruktion des Nationalen in der Literatur um 1800,* Heidelberg, Winter, 2015.

[46] Par rapport à ce terme, voir Engbert Jahn, « 'Multikulturalismus' oder deutsche 'Leitkultur' als Maximen der 'Integration' von Ausländern », in : *id., Politische Streitfragen,* vol. 2, *Deutsche Innen- und Außenpolitik*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2012, p. 58-75.

[47] Voir Kremnitz, *op. cit.,* p. 62.

Dans ce contexte, la littérature peut apparaître comme un laboratoire artistique où se redéfinissent les liens entre langue, nation et identité[48]. Mais le plurilinguisme littéraire continue également d'apparaître à certains comme une perturbation, une provocation, une déviance à l'égard des traditions aussi bien populaires que scientifiques[49]. Sur le plan psycholinguistique, la norme monolingue est souvent perçue comme le garant d'un ancrage identitaire et culturel fort et rassurant. À l'inverse, le plurilinguisme peut apparaître comme un facteur d'*incertitude* psychosociale, comme un vecteur de conflits à la fois internes et externes, ce qui passe sous silence sa capacité d'être en même temps une aide au développement culturel, social et psychologique de l'individu ainsi qu'un *stimulant* artistique.

Alors que la traversée des frontières linguistiques possède une vertu émancipatrice et créatrice pour beaucoup d'écrivains, leur permettant d'exprimer une certaine souveraineté à l'égard de leur matériau linguistique[50], en se libérant d'une langue pour ainsi dire imposée par naissance, délaisser sa langue maternelle au profit d'une autre langue ou bien écrire dans une langue traversée par d'autres langues, est encore trop souvent considéré comme une anomalie dans le monde germanique.

En conséquence, du point de vue du chercheur en littérature, les écritures plurilingues sont un phénomène d'autant plus intéressant à analyser qu'elles semblent condenser quelques-unes des interrogations les plus essentielles et les plus brûlantes des sociétés actuelles, notamment en matière d'identité. Comme l'écrit Steven G. Kellmann dans un stimulant essai intitulé *The Translingual Imagination* : « *Perhaps even more than ethnicity, language is a useful way to approach questions of identity, individual and collective.*[51] » Les enjeux du plurilinguisme d'écriture, qui sont d'ordre aussi bien pragmatique qu'esthétique et éthique, dépassent ainsi de loin le cadre de la stricte analyse littéraire, comme c'est aussi le cas de l'interculturalité en général.

Il reste que la littérature, même après s'être émancipée de son appartenance nationale et culturelle, ne peut que difficilement échapper à son identité linguistique. Car rares sont les textes à ne pas se rattacher à une (mono)langue plus ou moins *nationale*. Il serait donc vain de déclarer caduque toute définition monolingue la littérature. On constate cependant que, telle une subculture, la littérature a toujours autant refusé le rôle d'illustration du « génie national » qu'on a essayé de lui assigner qu'elle l'a endossé. Ainsi, pas plus que de la langue maternelle ou nationale, l'écrivain et

[48] Maria E. Brunner, « Literarische Mehrsprachigkeit und Transkulturalität. Der Dialog zwischen den Kulturen und das Echo von Mimikry und sprachlicher Hybridität im Werk deutsch-türkischer Autoren », in : *Linguistica Antverpiensia*, 2003, n° 2, p. 115-128, p. 126.
[49] Kilchmann, « Mehrsprachigkeit und deutsche Literatur », *op. cit.,* p. 14 ; Schmeling/Schmitz-Emans, *op. cit.*, p. 7.
[50] Lamping, « Haben Schriftsteller nur eine Sprache », *op. cit.,* p. 48 ; Schmeling/Schmitz-Emans*, op. cit.,* p. 13.
[51] Kellman, *The Translingual Imagination*, Lincoln/Londres, University of Nebraska Press, 2000, p. viii.

son œuvre ne sont prisonniers des discours politiques et des idéologies dominantes de leur époque, notamment par rapport à la définition des identités culturelles et linguistiques. En recourant aux procédés plurilingues notamment, la littérature peut au contraire constituer un *contre-discours* ou bien servir de laboratoire où se refaçonnent les conceptions de la langue, de la culture et de l'identité.

Une terminologie en gestation

De même que les pays germanophones, en particulier l'Allemagne, se sont longtemps refusés à admettre le fait migratoire, les études littéraires, notamment dans le domaine germanophone, ont mis du temps à se saisir des écritures plurilingues comme sujet de recherches. Malgré quelques études pionnières remontant aux années 1960 et 1970[52], l'étude du plurilinguisme en littérature est une spécialité qui n'a fait sa véritable percée qu'au tournant des années 2000[53]. Il en découle un certain nombre de « maladies d'enfance » parmi lesquelles il faut surtout citer un problème terminologique.

On dénombre en effet dans ce nouveau domaine de recherche en émergence une multitude de concepts parallèles ou concurrents, une certaine *inflation* des termes proposés qui peut déconcerter le néophyte : *plurilinguisme*, *multilinguisme*, *polyglossie*, *polyphonie*, *exophonie*, *hétérolinguisme*, *postmonolinguisme*, *translinguisme,* etc. Cette terminologie foisonnante, protéiforme, illustre la vitalité des débats mais pose aussi un problème méthodologique, heuristique. En conséquence, je voudrais, dans ce qui suit, établir une grille conceptuelle de base, sans pour autant prétendre établir une terminologie exhaustive, définitive.

Le premier problème qui se pose dès lors qu'on parle de plurilinguisme, en littérature comme en général, est la définition même d'une *langue* par rapport aux différentes variétés linguistiques, par rapport aux *dialectes* notamment (sans oublier les sociolectes)[54]. Le dialecte est-il une langue ? Peut-on parler de plurilinguisme quand un auteur introduit du dialecte dans son texte ? La réponse ne fait pas unanimité et dépend du statut sociopolitique accordé à la variété en question, par rapport à la langue première, nationale. Qu'on se rappelle ici la célèbre boutade affirmant qu'une langue est un dialecte doté d'une armée (et d'une flotte). La comparaison entre le castillan, le catalan et le portugais, pris dans des enjeux identitaires et politiques complexes, ou bien l'analyse des différences entre l'allemand d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, mettant en cause l'unité

52 Voir notamment Forster, *op. cit.*
53 Kilchmann, « Mehrsprachigkeit und deutsche Literatur », *op. cit.*
54 Voir Schmeling/Schmitz-Emans*, op. cit.,* p. 14 ; voir aussi Thomas Stehl/Claudia Schlaak/Lena Busse (dir.)*, Sprachkontakt, Sprachvariation, Migration : Methodenfragen und Prozessanalysen*, Francfort/Main, Peter Lang, 2013.

supposée de la langue allemande, démontrent aisément les limites des classifications linguistiques simples.

À cette interrogation qualitative s'ajoutent des considérations d'ordre *quantitatif*. Il est en effet frappant de remarquer que la présence effective du plurilinguisme dans les textes et œuvres que j'ai pu étudier varie de manière considérable, ce qui soulève la question du seuil à partir duquel on peut effectivement parler de plurilinguisme littéraire. Au-delà du rapport entre langue nationale et dialectes régionaux se pose la question de savoir si l'introduction de variétés diastratiques, telles que le *slang*, les sociolectes, ou la fameuse *Kanaksprach*[55], ainsi qu'un usage appuyé de mots d'emprunt (*Fremdwörter*)[56] sont à considérer comme relevant du plurilinguisme.

En allant plus loin encore dans la mise en cause du concept unitaire de langue, on peut également se référer à l'idée selon laquelle il y a un plurilinguisme *interne* à toute langue vivante, en évolution constante au contact des autres langues du globe. Quelle serait alors la différence entre les procédés cités, relevant en grande partie de contacts interlinguistiques fréquents voire banals, et l'écriture plurilingue au sens propre, étant donné la facilité avec laquelle la langue allemande intègre ce genre d'éléments « étrangers » (latins, français, anglais, etc.) ? Ce sont là des questions auxquelles les recherches en cours tentent d'apporter des réponses.

La distinction entre *pluri*linguisme et *multi*linguisme, quant à elle, semble poser moins de problèmes, dans la mesure où le terme de multilinguisme apparaît dans la plupart des cas comme calqué sur l'anglais, où la forme « *multilingualism* » semble dominer. À cet égard, il m'est par ailleurs arrivé dans le passé d'utiliser les deux termes comme des synonymes. Suite aux recommandations du Conseil de l'Europe, certains chercheurs établissent cependant une différence entre le terme de multilinguisme, utilisé à l'échelle du *territoire* (politique), et celui de plurilinguisme, utilisé à l'échelle des *locuteurs*[57]. Cette distinction recouperait ainsi la distinction entre diglossie comme phénomène social et bilinguisme comme compétence individuelle. Dans le cadre des études littéraires, on pourrait donc distinguer les systèmes littéraires *multi*lingues, tels que la Suisse, la Belgique, le Canada ou la *chicano literature* des États-Unis, de la littérature *pluri*lingue écrite par des écrivains au profil et au parcours souvent singuliers. Ce sont là des distinctions, sinon indispensables, du moins tout à fait utiles, notamment dans la perspective d'un discours transdisciplinaire réunissant littérature et linguistique.

---

[55] Feridun Zaimoğlu, *Kanak Sprak : 24 Mißtöne vom Rande der Gesellschaft*, Rotbuch, Hamburg, 1996.
[56] Theodor W. Adorno, « Wörter aus der Fremde. », in : *id.*, *Noten zur Literatur*, vol. 2, Francfort/Main, Suhrkamp, 1965, p. 216-232, ici p. 218.
[57] Voir notamment la terminologie utilisée par le conseil de l'Europe : http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/LE_texts_Source/EducPlurInter-Projet_fr.pdf

Par rapport à ces premières distinctions de base, les termes de *translinguisme*[58] et d'*exophonie*[59] apparaissent plutôt comme des variantes que comme des concepts cruciaux. Malgré leur signification assez large, floue même, ils possèdent la particularité d'accentuer la vertu *transgressive* ou émancipatrice du plurilinguisme conçu comme l'expression d'une liberté du choix. Dans un contexte européen notamment, les préfixes *trans-* et *ex-* pourraient en effet se concevoir comme réaction à une norme monolingue plus au moins explicite, comme le refus somme toute de l'assignation à une « nature » linguistique dont les écritures en question cherchent à s'affranchir. Plus que les préfixes *pluri-* et *multi-*, ces termes rappellent également la *hiérarchie* entre langue première, « maternelle », et les langues secondes. En outre, le terme de *translinguisme*, forgé sur le modèle des concepts de transnationalisme et de transculturalité, semble intéressant en ce qu'il souligne les *dynamiques* créées par le changement de langue et par les nombreuses interactions se produisant entre langues.

Au-delà de ces nuances et variantes conceptuelles, l'une des distinctions de base qu'il convient de faire dès lors qu'on parle de littérature plurilingue est sans doute celle entre un plurilinguisme *externe*, lorsqu'un écrivain produit des œuvres successivement dans différentes langues (on pourrait aussi parler de changement de langue d'écriture), et un plurilinguisme *interne*, quand un écrivain mélange plusieurs langues au sein d'un même texte (on pourrait alors également parler d'hybridité linguistique)[60]. Même si la recherche s'est d'abord intéressée au plurilinguisme intratextuel, les deux formes possèdent une longue tradition remontant loin avant l'époque moderne. L'auto-traduction appartiendrait à cet égard à la première catégorie, *inter*textuelle, alors que la poésie macaronique[61] ferait partie de la dernière, *intra*textuelle.

Dans les deux cas, on peut également distinguer entre un plurilinguisme *occasionnel* ou sporadique, se limitant à une petite partie seulement de l'activité littéraire, et un plurilinguisme durable voire *systématique*, comme on l'observe chez quelques grands modèles du genre tels que Vladimir Nabokov, Samuel Beckett, Nancy Huston, ou Anne Weber, pour citer un écrivain de langue allemande[62]. Il reste que le critère quantitatif est difficile à manier, comme je viens de l'évoquer à partir de la question des sociolectes notamment.

---

[58] Voir notamment Kellman, *op. cit.*

[59] Voir notamment Susan Arndt/Dirk Naguschewski/Robert Stockhammer (dir.), *Exophonie. Anders-Sprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin, Kulturverlag Kadmos, 2007.

[60] Kremnitz, *op. cit.,* p. 14.

[61] Terme d'origine italienne utilisé pour qualifier une langue littéraire composée de mots de la langue maternelle de l'auteur auxquels on ajoute une syntaxe et des terminaisons latines. Par extension, on qualifie de macaronique toute poésie ayant massivement recours à des procédés plurilingues.

[62] Sur Anne Weber, voir *infra.*

Dans le cas de l'*auto-traduction*, qui pose des problèmes spécifiques, analysés ultérieurement, on peut en outre distinguer entre un processus de traduction *endogène*, à l'intérieur d'une société elle-même multilingue, ou un processus *exogène*, qui n'est donc pas déterminé par une diglossie environnante mais s'adresse à une communauté linguistique autre[63].

D'autre part, ces liens entre littérature plurilingue et environnement linguistique soulèvent la question complexe du lien entre la dimension *esthétique* du plurilinguisme littéraire et l'expérience vécue du plurilinguisme dans le monde *réel*, du présent ou du passé[64]. Entre la volonté de refléter le plurilinguisme effectif d'une société ou d'un groupe social (ce qu'on pourrait qualifier de *mimétisme* sociolinguistique) et la libre *invention* d'idiomes hybrides, voire de langues artificielles, l'éventail est très large et chaque écrivain, voire chaque œuvre, redéfinit en quelque sorte ce lien entre les langues de l'univers textuel et la réalité sociale de l'usage des langues. Dans ce contexte, le statut sociétal et politique des langues en jeu (langues dominantes, secondaires, minoritaires, issues de l'immigration, etc.) a évidemment d'importantes répercussions sur la réception des textes plurilingues.

À l'intérieur de la catégorie du plurilinguisme *interne*, on a également pu proposer d'autres concepts tels qu'*hétérolinguisme*[65] ou écriture *traductionnelle* (*translational writing*)[66]. Contrairement au macaronisme, qui peut aller jusqu'à l'absence totale de langue dominante servant de base au texte, jusqu'à une « babélisation » du texte, ces concepts désignent des écritures faisant un emploi *limité* d'éléments allophones, en n'introduisant que quelques mots et expressions étrangers dans un texte majoritairement monolingue. Dans le cas d'écrivains migrants, il s'agit souvent de marques laissées dans leurs textes par leur langue première, généralement sous forme de mots d'emprunts, de calques ou de traductions littérales.

Dans ce dernier cas, se pose une nouvelle fois la question de la relation entre le qualitatif et le quantitatif. On peut toutefois noter que, quand bien même les traces plurilingues se feraient rares ou bien resteraient à l'état de latence, elles sont toujours *révélatrices* grâce leur manière de questionner les idéologies linguistiques de la société en question. Comme le dit justement Myriam Suchet dans sa remarquable étude sur « l'imaginaire hétérolingue » : « les textes hétérolingues rappellent la

63 Rainier Grutman, « L'écrivain bilingue et ses publics », in : Gasquet/Suárez, *op. cit.,* p. 31-50.
64 Voir à cet égard Till Dembeck/Anne Uhrmacher (dir.), *Das literarische Leben der Mehrsprachigkeit. Methodische Erkundungen*, Heidelberg, Winter, 2016 ; voir aussi *infra* la présentation de ma contribution à cet ouvrage, présentation consacrée à la pièce *Till* de Yoko Tawada.
65 Voir Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX*e *siècle québécois,* Montream, Fides-CÉTUQ, 1997 ; Suchet, *op. cit.*
66 Voir notamment Marjorie Perloff, *Unoriginal genius : Poetry by other means in the new century*, Chicago, University of Chicago Press, 2010, p. 16*sq*.

dimension fondamentalement politique de la lecture littéraire, qui forge des imaginaires alternatifs aux logiciels de pensée et aux paradigmes conceptuels en vigueur à une période donnée. »[67]

La langue sous la langue : le rôle du roumain chez Herta Müller

Après cette introduction conceptuelle posant le cadre général de mes travaux sur le plurilinguisme dans la littérature contemporaine de langue allemande, il s'agit à présent d'évoquer mes autres travaux dans ce domaine, travaux qui ont pris la forme d'études de cas que je présenterai en suivant un fil qui va des anciens territoires austro-hongrois jusqu'en Asie, et du plurilinguisme littéraire interne jusqu'à une forme de plurilinguisme imaginaire.

Parmi les auteurs que j'ai pu aborder sous l'angle du plurilinguisme littéraire, j'évoquerai d'abord Herta Müller, l'autre Prix Nobel de littérature sur lequel j'ai pu travailler[68]. Originaire de l'une des minorités germanophones de Roumanie, les Allemands du Banat, Herta Müller peut en outre être rapprochée de Paul Celan, originaire de Bucovine. Ces deux écrivains d'origine roumaine s'inscrivent, à l'instar de Canetti, dans le sillage de la culture habsbourgeoise, austro-hongroise, propice au développement d'écritures plurilingues comme il a souvent été souligné[69]. Comme Celan une génération avant elle, Herta Müller (née en 1953) a en effet vécu dans un environnement roumanophone avant d'émigrer, en 1987, dans un pays germanophone, en Allemagne de l'Ouest, si bien que la langue roumaine joue un rôle crucial dans son parcours socioprofessionnel et dans sa création littéraire.

De langue maternelle allemande, écrivant ses romans exclusivement en allemand, Herta Müller ne saurait être classée sans réserve dans la catégorie des grands écrivains plurilingues, à l'instar d'un Samuel Beckett ou d'un Vladimir Nabokov. Pourtant, sa provenance d'une minorité linguistique dominée et la position *exterritoriale* qu'elle a longtemps occupée par rapport à la littérature allemande, permettent d'établir de nombreux liens avec ce groupe d'auteurs. La proximité immédiate du roumain, langue officielle et langue environnante, ainsi que la diglossie entre le dialecte du village et l'allemand standard, l'ont très tôt amenée à relativiser l'absolu de la langue maternelle, en faisant l'expérience d'une saisie du réel par le prisme de plus d'une langue. À ce titre, le qualificatif de *postmonolingue* pourrait également s'appliquer à son cas.

---

[67] Suchet, *op. cit.,* p. 277-278.
[68] « Die verschiedenen Augen der Sprache(n). Zur Rolle von Muttersprache und Mehrsprachigkeit bei Herta Müller », in : Jens Christian Deeg/Martina Wernli (dir.), *Herta Müller und das Glitzern im Satz. Eine Annäherung an Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2016, p. 177-192 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 49-68].
[69] Voir Heinrich Stiehler, *Interkulturalität und literarische Mehrsprachigkeit in Südosteuropa. Das Beispiel Rumäniens im 20. Jahrhundert*, Vienne, Edition Praesens, 2000.

Dans le cadre de mon travail sur le rôle joué par le plurilinguisme dans la vie et l'œuvre de Herta Müller, j'ai en premier lieu analysé les réflexions que l'écrivaine a pu mener au sujet de la langue maternelle et de l'altérité linguistique, en m'appuyant en particulier sur sa leçon de littérature intitulée *In jeder Sprache sitzen andere Augen*[70]. D'autre part, j'ai examiné les différentes manières dont ce plurilinguisme se manifeste dans sa biographie et dans son œuvre. À cet égard, on peut d'abord parler d'un plurilinguisme ancré dans son parcours personnel, formant l'arrière-fond *biographique* de son écriture ; puis, on peut évoquer une poétique traductionnelle, donnant lieu à un plurilinguisme *interne* de ses textes allemands travaillés par l'altérité linguistique ; enfin, on peut ajouter la pratique d'un plurilinguisme littéraire *externe* sous forme d'une production à la fois en allemand et en roumain[71].

Parmi les différents aspects du plurilinguisme chez Herta Müller, c'est l'écriture traductionnelle, c'est-à-dire la transposition ponctuelle d'éléments d'une langue à l'autre par le moyen principalement du calque, qui a le plus attiré mon attention. À partir de l'affirmation de l'écrivaine selon laquelle la langue roumaine participerait activement à son écriture en allemand (« *das Rumänische schreibt immer mit* »), il est possible de parler de la présence d'une (autre) langue *sous* la langue (maternelle)[72]. Le roumain apparaît ainsi comme une sorte de matrice de son écriture en langue allemande.

À l'intérieur de la confrontation des langues qui a lieu dans l'œuvre de Müller, il peut même arriver que la langue roumaine prenne pour ainsi dire le dessus face à la langue maternelle allemande, dans la mesure où, aux yeux de l'auteur, son expression semble souvent plus adéquate à une vision juste du réel. Son appartenance à la famille des langues romanes lui conférerait une plus grande musicalité, associée à une grande inventivité en termes d'images, ce qui semble séduire l'écrivaine.

Chez Müller, l'altérité linguistique potentialise somme toute les possibilités d'expression littéraire. La tentation de garder le meilleur de chaque langue débouche sur une poétique traductionnelle qu'on peut aussi directement observer dans son écriture romanesque. À côté de la présence récurrente de citations (cachées ou explicites) de textes roumains, un grand nombre de titres, de mots et d'expressions, ainsi que des réflexions métalinguistiques qui les accompagnent,

[70] Herta Müller, « In jeder Sprachen sitzen andere Augen », in : *id.*, *Der König verneigt sich und tötet*, Munich/Vienne, Hanser, 2003, p. 7-39.
[71] Herta Müller, *Este sau nu este Ion*, Iaşi 2005.
[72] Par rapport à cette idée d'une langue « sous » la langue, voir aussi mon concept de *palimpseste exophone* présenté *infra* partie 6.

prennent chez Müller leur origine dans la langue roumaine, envisagée dans son altérité par rapport à l'allemand.

Les particularités de la langue roumaine se trouvent ainsi transférées sur la langue d'expression de ces récits littéraires. Cette poétique traductionnelle peut également se situer chez Müller sur le plan *phonétique*, comme en témoigne notamment son discours de remerciement du Prix Nobel, où l'écrivaine rapproche les deux mots *tren* (train) et *Trän* (larme)[73]. Somme toute, la présence et la latence du roumain, conjointement à la diglossie entre l'allemand standard et le dialecte, produit chez elle une écriture romanesque marquée par le sceau de la pluralité des langues.

La pratique du plurilinguisme, ouvrant la possibilité de se soustraire à l'emprise d'une langue maternelle pour ainsi dire octroyée par naissance, confère à Herta Müller une liberté nouvelle dans un contexte d'enfermement favorisé par la dictature communiste, mais aussi par l'idéologie communautaire de la minorité allemande du village d'origine de l'auteur. Cette liberté de ne pas subir passivement sa langue maternelle, liberté offerte notamment par le changement de langue d'écriture, est une idée qui la rapproche d'autres écrivains (plurilingues) tels que Jorge Semprun. Mais on la retrouve également chez d'autres auteurs de ce dossier, notamment chez Anne Weber, qui s'exprime parfois dans des termes très proches des propos de Herta Müller[74].

Un autre exemple d'Europe du Sud-Est : Ilma Rakusa

Depuis le XIX[e] siècle jusqu'à aujourd'hui, les anciens territoires de l'Empire austro-hongrois se sont révélés particulièrement féconds en termes de plurilinguisme littéraire[75]. À cet égard, l'écrivaine suisse Ilma Rakusa constitue un autre exemple illustrant une certaine *survivance* de l'esprit habsbourgeois un siècle après la disparition de l'Empire[76].

Née en 1946 en Tchécoslovaquie (dans l'actuelle Slovaquie), d'un père slovène et d'une mère hongroise, Ilma Rakusa vit en Suisse alémanique depuis l'âge de 5 ans, après avoir passé les premières années de son enfance à Budapest, Ljubljana et Trieste. Écrivaine germanophone, elle

[73] Herta Müller, « Jedes Wort weiß etwas vom Teufelskreis », in : *id.*, *Immer derselbe Schnee und immer derselbe Onkel,* Munich, Hanser, 2011, p. 7-21, ici p. 13.
[74] Voir mon article « 'Trouver sa langue, trouver sa place' : Anne Weber et l'idéal d'une littérature de l'entre-deux », in : Fabrice Malkani et Ralf Zschachlitz (dir.), *Pour une réelle culture européenne ? – Au-delà des canons culturels et littéraires nationaux*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 143-159 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 109-128], p. 106.
[75] Renata Cornejo *et al.* (dir.), *Wie viele Sprachen spricht die Literatur ? Deutschsprachige Gegenwartsliteratur aus Mittel- und Osteuropa*, Vienne, Edition Praesens, 2014.
[76] Kremnitz, *op. cit.,* p. 64.

est une traductrice de grand renom, ayant traduit en allemand de grands auteurs français, russes, serbo-croates et hongrois (Duras, Kiš, Tsvétaïéva, Tchekhov, Kertesz, etc.).

Ilma Rakusa se décrit elle-même comme « rien d'autre qu'une écrivaine de langue allemande vivant à Zurich »[77]. Pourtant, rares sont les auteurs germanophones à posséder un arrière-fond linguistique et culturel aussi riche. Du fait de son histoire familiale et personnelle, Ilma Rakusa a en effet depuis toujours évolué dans un univers polyglotte. Après le hongrois, le slovène et le russe, l'allemand n'est que sa quatrième langue, ce qui fait écho à cet autre écrivain d'origine sud-est-européenne qu'est Elias Canetti[78]. Cet horizon plurilingue joue un rôle tout à fait important dans son œuvre. Non seulement Ilma Rakusa a mené une réflexion approfondie sur le plurilinguisme, ses enjeux et ses effets, mais elle a également adopté, dans certains de ses œuvres, des procédés d'écriture plurilingue.

Sur la base de son plurilinguisme de naissance, Ilma Rakusa a ainsi progressivement construit un plurilinguisme littéraire, présent surtout dans son œuvre de la maturité, en passant par une période de monolinguisme d'écriture, correspondant *grosso modo* aux débuts de sa carrière littéraire. L'article que j'ai consacré à Ilma Rakusa[79] commence par retracer les réflexions de l'écrivaine au sujet du plurilinguisme avant d'analyser la fonction des langues étrangères dans son écriture. Ce faisant, je me suis principalement appuyé sur son autobiographie *Mehr Meer* (2009) et sur son recueil de poèmes plurilingues *Love after love* (2001).

Dans sa forme la plus extrême, l'usage des langues étrangères dans les textes d'Ilma Rakusa peut par moments s'approcher d'une sorte de « confusion » babélienne, explicitement recherchée par l'écrivaine. La pluralité des langues, telle qu'elle apparaît notamment dans *Love after love,* la réconcilie avec ses origines multiples et reflète, plus généralement, la multiplicité du moi, selon son affirmation quasi-rimbaldienne que « Je est multiple ». Ces différentes composantes identitaires linguistiquement marquées entrent dans un rapport allant de l'opposition jusqu'à l'union, en passant par différents états tels que le rapprochement, le dialogue, la tension, le différend, etc.

Ceci étant, l'entre-deux (culturel) revendiqué par Ilma Rakusa n'est pas toujours un véritable entre-deux linguistique. Son affirmation d'être avant tout une écrivaine germanophone n'est pas réellement démentie par ses textes littéraires. Aucune de ses œuvres n'ose en effet véritablement condenser toutes les langues dont elle dispose, la dizaine de langues contenues dans *Mehr Meer* étant

[77] « *[dass] ich nichts anderes bin als eine deutschsprachige Schriftstellerin, die in Zürich lebt* », Ilma Rakusa, *Zur Sprache gehen. Dresdner Chamisso-Poetikvorlesungen*, Dresde, Thelem, 2006, p. 7.
[78] Voir *supra*, partie 4.
[79] « L'horizon utopique d'une totalité des langues et cultures : plurilinguisme et écriture plurilingue chez Ilma Rakusa », *Germanica,* n° 51*,* 2012, p. 151-164 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 67-80].

disséminées sous forme de quelques *bribes* sur un texte de plusieurs centaines de pages. Certes, sa construction d'une identité littéraire et linguistique propre, tendant vers un plurilinguisme de plus en plus affirmé, s'appuie par moments sur une ouverture radicale à l'altérité des autres langues et cultures, mais sur fond d'une écriture majoritairement *monolingue*. En parlant de sa poésie hétérolingue, Ilma Rakusa admet elle-même que sa réalisation concrète du plurilinguisme ne s'approche que très partiellement de son idée d'un texte babélien.

C'est à ce niveau que l'écriture plurilingue d'Ilma Rakusa est relayée par une utopie babélienne. En effet, la totalité des langues et des cultures à laquelle elle aspire est avant tout une totalité *idéelle,* ce qu'elle appelle elle-même son « horizon utopique ». Cet espace utopique peut être considéré comme relevant d'une utopie rétrospective, en particulier comme l'un des avatars du mythe habsbourgeois, dans la mesure où la plupart des langues et cultures convoquées dans l'écriture rakusienne appartiennent à l'espace de l'Empire habsbourgeois. À cet égard, on pourrait dire que son investigation du plurilinguisme correspond en quelque sorte à la recherche d'une *unité originelle* qui sous-tendrait l'identité polyphone (centre)européenne dont elle est l'incarnation.

Un rapprochement non territorialisé : Yoko Tawada entre l'allemand et le japonais

Alors que le plurilinguisme de Paul Celan, Herta Müller et Ilma Rakusa pouvait s'inscrire, au moins en partie, dans une logique *collective* de minorité linguistique correspondant à la géographie culturelle et aux frontières fantômes, héritées du passé, de l'Europe de l'Est et du Sud-Est, il existe dans la littérature contemporaine bien d'autres formes de rencontres des langues, comme le montre notamment le cas singulier de Yoko Tawada.

Née en 1960 à Tokyo, Tawada est une écrivaine plurilingue d'origine japonaise qui écrit et publie tant en japonais, sa langue maternelle, qu'en allemand, sa seconde langue d'écriture, adoptée sur le tard. Ayant commencé des études de littérature russe au Japon, elle s'embarque en 1979, à bord du Transsibérien en direction de Moscou. Cependant, elle ne s'attardera pas longtemps dans la capitale russe, en poursuivant son voyage jusqu'en Allemagne où elle s'installe à Hambourg, puis à Berlin.

Tawada se singularise dans le champ de la littérature allemande issue de l'immigration par le fait notamment que sa migration, de l'Est vers l'Ouest, apparaît comme *fortuite*, comme un voyage entrepris pour des motifs personnels, sans qu'on y décèle une détermination collective, ni aucune préparation préalable ou projet précis. Tout au plus peut-on y voir l'expression d'un certain désir d'Europe, désir qui se manifeste également à travers ses textes littéraires.

Dès le milieu des années 1980, Tawada commence à publier en Allemagne, d'abord des textes traduits du japonais (par des tiers, des allotraducteurs), puis des œuvres écrites directement en allemand ou auto-traduits du japonais. Depuis les années 1990, elle mène ainsi de front deux carrières littéraires, publiant aussi bien au Japon qu'en Allemagne, en empruntant à des genres très variés : roman, proses brèves, théâtre, poésie, essais théoriques…

Depuis 2006, Yoko Tawada vit dans la capitale allemande, même si elle passe une bonne partie de l'année au Japon ou en voyage à travers le globe. Il faut noter que la notoriété de Yoko Tawada est considérable au Japon comme en Allemagne, où elle vient d'obtenir le prestigieux prix Kleist. Dans les deux pays, elle a été récompensée par d'importants prix littéraires, sans que les deux publics, japonais et allemand, soient toujours au courant de l'autre versant linguistique de l'œuvre de l'auteur. C'est un fait d'autant plus notable qu'il n'est somme toute pas si fréquent chez les écrivains plurilingues ou auto-traducteurs dont la réception souffre souvent d'un certain *déséquilibre*, comme on le verra à partir du cas d'Anne Weber notamment[80].

Contrairement à Celan, Müller et Rakusa, Yoko Tawada est donc l'auteur d'une œuvre véritablement bilingue où cohabitent deux langues que tout semble d'abord séparer. Ce faisant, les dispositifs linguistiques utilisés par l'auteur vont de la séparation stricte des textes écrits dans chaque langue, sans auto-traduction, jusqu'à des formes radicales de mélange des langues, y compris le mélange de différents systèmes d'écriture, au sein d'un même texte[81]. D'autre part, il existe chez Tawada toute une série de formes intermédiaires : auto-traduction de textes littéraires ; essais où se croisent le japonais et l'allemand, mais aussi d'autres langues[82] ; une série d'autres formes d'écriture basées sur la confrontation, la rencontre, voire l'enchevêtrement d'une pluralité de langues.

Dans le cadre de mes recherches sur l'œuvre de Yoko Tawada, j'ai pu notamment m'intéresser à l'un des dispositifs plurilingues les plus radicaux jamais réalisés par l'écrivaine[83]. Il s'agit de sa pièce de théâtre intitulée *Till* (1998), laquelle réalise une juxtaposition de deux univers linguistiques et culturels qui paraissent d'abord hermétiquement séparés l'un de l'autre. En effet, les personnages japonais et allemands de la pièce évoluent ensemble sur scène sans partager de langue commune. Ils jouent à la fois ensemble, dans un espace scénique commun, et de manière séparée, chacun habitant son propre univers linguistique. Sur le plan pratique, cette « grotesque

[80] Voir *infra*.
[81] Voir par exemple son poème « Mischschrift des Mondes », in : Yoko Tawada, *Abenteuer der deutschen Grammatik. Gedichte*, Tübingen, Konkursbuchverlag 2010, S. 41.
[82] Voir notamment Yoko Tawada, *Talisman*, Tübingen, Konkursbuchverlag 1996 ; *id., Überseezungen*, Tübingen: Konkursbuchverlag 2002; *id*., *Sprachpolizei und Spielpolyglotte*, Tübingen, Konkursbuchverlag 2007.
[83] « Vom Sprechen mit zwei Mündern. Inszenierte Sprachverwirrung und präbabylonisches Fremdverstehen in Yoko Tawadas zweisprachigem Theaterstück 'Till' », in : Till Dembeck/Anne Uhrmacher (dir.), *Das literarische Leben der Mehrsprachigkeit. Methodische Erkundungen,* Heidelberg, Winter, 2016, p. 165-194 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 81-108].

surréaliste », comme l'indique le sous-titre, repose sur la collaboration entre deux troupes de théâtre, une allemande et une japonaise, mais qui, d'après les didascalies, ne sont pas censées échanger par le biais de traductions, en ignorant jusqu'au contenu de la partie jouée par l'autre troupe.

La pièce intitulée *Till* représente donc le cas, probablement unique, d'une œuvre de théâtre dont le principe dramaturgique fondamental repose sur la communication *impossible* entre deux groupes d'acteurs correspondant à deux communautés linguistiques. Cette impossibilité concerne naturellement aussi le public dans la mesure où les spectateurs pouvant comprendre les deux langues à la fois sont d'un nombre extrêmement limité. Cependant, tout en tendant à exclure la médiation linguistique sous forme de traduction et d'interprétation, la pièce comporte plusieurs *zones de contact* où les deux langues, les deux intrigues, et les deux groupes de personnages communiquent sur plusieurs plans, principalement par des gestes, mais aussi par des correspondances entre les langues, par une poétique traductionnelle complexe.

Dans mes analyses de la pièce, j'ai notamment insisté sur sa double dimension à la fois comme dispositif hautement artificiel et expérimental et comme œuvre qui n'est pas dépourvue d'un versant mimétique, en mimant une rencontre interculturelle devenue assez banale à l'heure du tourisme de masse et de la mondialisation. En outre, j'ai souligné le fait que la pièce faisait écho aux réflexions sur le langage, sur la traduction et sur la communication que Tawada a menées dans ses nombreux essais et textes critiques. Dans le cadre d'une esthétique proche du carnavalesque, la compréhension et la non-compréhension, la communication normée et la productivité du non-sens entrent chez elle dans un rapport dialectique dans le but d'abaisser la barrière entre l'identité et l'altérité, d'augmenter la conscience métalinguistique du spectateur et du lecteur, en l'incitant à accepter l'étranger et l'étrangeté comme faisant tout simplement partie de la condition humaine.

Anne Weber et l'idéal d'une littérature de l'entre-deux

Parmi les pratiques scripturaires regroupées ici sous le terme général de plurilinguisme littéraire, le processus d'*auto-traduction*, lorsqu'un écrivain s'applique à transposer lui-même l'un de ses textes dans une autre langue, occupe une place tout à fait particulière. Or, dans la mesure où « elle est éminemment *à la fois* traduction et écriture »[84], l'auto-traduction ne peut être séparée des autres procédés plurilingues en littérature décrits dans cette partie. Tandis que la septième partie de ce document apportera d'importantes précisions, notamment par rapport aux relations entre traduction et auto-traduction, en complétant cette première présentation dans une perspective

[84] Michaël Oustinoff, *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction. Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 57.

tournée davantage vers la théorie et vers la traductologie, il s'agit à présent d'évoquer brièvement deux cas de figure d'écrivains auto-traducteurs de l'époque contemporaine auxquels j'ai consacré des travaux de recherche : Anne Weber et Peter Handke.

Sur le plan chronologique, l'œuvre d'Anne Weber (née en 1964) se situe au tout début de mes recherches sur l'auto-traduction[85], dans la mesure où j'ai pu m'intéresser à son œuvre dès le milieu des années 2000. En disant cela, je mets pour l'instant entre parenthèses le cas particulier de Paul Celan correcteur de ses traductions françaises, problème étudié dès ma thèse de doctorat, mais auquel je ne reviendrai qu'ultérieurement[86]. Au-delà du cas de Celan, mon intérêt pour l'œuvre d'Anne Weber se trouve être une étape importante dans le cadre de mes réflexions sur la problématique des écritures translingues dans l'espace franco-allemand contemporain. Par ailleurs, j'ai été parmi les premiers universitaires à m'intéresser à son œuvre bilingue, en lui consacrant des travaux de recherche.

La particularité d'Anne Weber dans le paysage de la littérature germanophone actuelle tient au fait qu'elle pratique une écriture bilingue en miroir faisant de l'auto-traduction un procédé général et *systématique* à l'instar d'un Samuel Beckett, grand modèle du genre. Installée à Paris depuis l'âge de 19 ans, Weber est l'auteur d'une dizaine de livres publiés, depuis 1998, en France et en Allemagne. En outre, elle est une traductrice littéraire de renom traduisant aussi bien du français vers l'allemand que dans l'autre sens, ce qui est un cas de figure tout à fait exceptionnel.

Comme écrivaine, Weber a rédigé ses premiers trois livres directement en français, lesquels ont été publiés en France avant de paraître outre-Rhin. Les versions allemandes de ces trois ouvrages sont donc des auto-traductions à partir d'un original français. Pour les livres suivants, c'est la version allemande qui précède la française, en inversant le sens de la traduction. De manière générale, tous ses livres, auto-traduits de façon quasi simultanée, sortent systématiquement dans les deux versions linguistiques, à une exception près[87].

Les paratextes de ses publications en Allemagne ont longtemps eu tendance à passer sous silence le fait remarquable qu'elle publie dans les deux langues à la fois. On l'a en effet d'abord présentée comme une écrivaine *allemande* installée à Paris, cas classique voire banal. Depuis quelques années, les paratextes se sont enrichis et l'on peut à présent y apprendre qu'elle est une écrivaine et traductrice travaillant dans les deux langues.

---

[85] « 'Trouver sa langue, trouver sa place' : Anne Weber et l'idéal d'une littérature de l'entre-deux », *op. cit.*
[86] Voir *infra* partie 7.
[87] Le deuxième livre d'Anne Weber, *Im Anfang war* (Francfort/Main, Suhrkamp, 2000), n'est jamais sorti dans sa version française, à cause d'un désaccord avec son éditeur français.

Aujourd'hui, la première version de ses livres naît généralement en allemand, mais il y a un véritable va-et-vient entre les langues, la langue première devenant seconde dans un mouvement d'ordre *circulaire*. L'auto-traduction en français est en fait suivie par un remaniement en profondeur de ce qui fut l'original allemand, mais qui s'avère donc être un original révocable soumis à un travail de révision translingue. Ce va-et-vient entre les deux langues peut se répéter plusieurs fois jusqu'à ce que la version *double* de l'œuvre soit considérée comme achevée, mais sans que les deux livres soient pour autant la stricte copie l'une de l'autre.

Produisant une œuvre double comportant systématiquement deux versants linguistiques et deux versions originales, Anne Weber se rattache à *deux* systèmes littéraires distincts, tout en étant séparée de chacun des deux par sa position excentrée. Allemande écrivant en français, elle est un membre singulier de cette francophonie qui comporte une hiérarchie bien établie entre écrivains français et francophones. Habitant en France, Anne Weber est éloignée des réseaux de consécration et des lieux de sociabilité littéraire en Allemagne.

Somme toute, on peut se demander si, confrontée à la logique nationale des marchés littéraires, l'écrivaine est réellement en mesure de mettre en œuvre l'idéal de l'*entre-deux* qu'elle revendique dans certains textes. Sur ce plan, sa réception fait en tout cas apparaître les mêmes difficultés que celles qu'on a pu observer pendant longtemps dans le cas de Beckett, de Nabokov, et d'autres, où la critique a opéré un « *splitting* » binaire entre les deux langues, cultures et identités de l'œuvre[88].

L'adoption tardive d'une deuxième langue : le cas de Peter Handke écrivain français

Alors que les écrivains plurilingues et les auto-traducteurs littéraires ont longtemps été assimilés à la catégorie des écrivains *mineurs*, voire de « seconde zone », l'adoption du français comme langue d'écriture par Peter Handke, évoquée dès le prologue de ce document de synthèse, apporte un démenti sévère à ce préjugé tenace. L'exophonie tardive de Handke, d'un auteur qui est considéré par beaucoup comme le plus grand écrivain vivant de langue allemande, illustre à quel point le plurilinguisme, loin d'être marginal ou réservé aux auteurs de faible intérêt, a désormais investi le cœur même du canon littéraire. De la sorte, les œuvres en français de Handke lancent un défi considérable à une philologie allemande peu habituée à traiter ce genre d'écritures dépassant le cadre monolingue traditionnel.

[88] Hokenson/Munson, *op. cit.,* p. 206.

Les recherches que j'ai consacrées au cas de Peter Handke portent sur les textes bilingues que l'écrivain autrichien a écrits depuis le début des années 2000 : *Pourquoi la cuisine ? / Warum eine Küche* ? (2001-2003), *Jusqu'à ce que le jour nous sépare ou Une question de lumière / Bis dass der Tag uns scheidet oder Eine Frage des Lichts* (2008-2009), *Les Beaux jours d'Aranjuez / Die schönen Tage von Aranjuez* (2012/2012). En analysant ces trois pièces, rédigées initialement en français, je me suis d'abord intéressé à la question de savoir dans quelle mesure (et sous quels critères) il est possible de parler d'(auto)traductions ou s'il faut privilégier d'autres termes tels qu'*adaptation*. Parallèlement, il s'agissait de questionner le statut spécifique des textes français de Handke : faut-il parler d'originaux ? de versions françaises ? d'« *Erstschrift* », version initiale ? comme le suggère Handke sur la page de titre de *Bis dass der Tag uns scheidet*…

Dans l'article que j'ai publié à ce sujet[89], je me suis plus particulièrement intéressé à *Jusqu'à ce que le jour nous sépare ou Une question de lumière / Bis dass der Tag uns scheidet oder Eine Frage des Lichts* qui apparaît comme un texte tout à fait passionnant et d'une complexité particulière. Initialement écrit en français et auto-traduit en allemand par la suite, ce texte dramatique est d'abord fondé sur un dialogue intime avec Samuel Beckett, sans doute le plus célèbre auto-traducteur de la littérature mondiale. Aussi Handke qualifie-t-il explicitement son monologue d'« *écho* » à Beckett, en particulier à son monodrame *La Dernière Bande* (1958/1959). Sur la base d'une analyse de ce drame franco-allemand, mon article porte spécifiquement sur la relation que l'auto-traducteur autrichien entretient avec son modèle Beckett et l'esthétique de celui-ci, y compris avec son procédé autotraductif.

Le monologue de Handke tisse en fait des liens étroits, intimes, avec le monodrame de Beckett, si bien qu'il est prévu par l'auteur que les deux pièces, d'environ une heure chacune, soient jouées l'une après l'autre, le même soir, sur scène. On pourrait ainsi dire qu'un auteur (nouvellement) bilingue y « répond », cinquante ans après, à l'une des grandes figures du bilinguisme littéraire. La réponse littéraire que Handke adresse à Beckett aboutit à un drame où la problématique du bilinguisme croise certains aspects de la *biographique* de l'écrivain.

Plus précisément, il s'agit d'une pièce dédiée par Handke à son épouse française, et dont le sujet (autobiographique) est, en partie, l'harmonie (impossible) entre création et passion amoureuse, entre l'écriture et la vie de couple. Dans son texte, l'écrivain autrichien donne en effet la parole à la femme, restée muette dans la pièce de Beckett, du protagoniste nommé Krapp, une

[89] « Vom Weiterhallen eines Echos über sprachliche Grenzen hinweg : Peter Handkes selbstübersetzerische Begegnung mit Samuel Beckett in *Jusqu'à ce que le jour vous sépare / Bis daß der Tag euch scheidet* » [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 129-154]. La parution du volume comportant cette contribution, initialement prévue à l'été 2016, a été reporté suite au décès de l'un des co-éditeurs.

femme qui a ainsi l'occasion de régler ses comptes avec ce vieil écrivain ayant sacrifié leur amour sur l'autel de son art.

En dehors de la dimension autobiographique du monologue de Handke et de ses relations intertextuelles avec le modèle dramaturgique beckettien, je me suis penché sur le rôle que Beckett a pu jouer dans l'adoption (temporaire) par Handke de la langue française. Malgré le rapport critique que Handke entretient avec la dramaturgie beckettienne, l'écrivain irlandais a en effet été l'une de ses premières influences décisives. Qui plus est, c'est également par la confrontation avec Beckett que sont arrivées chez Handke les premières réflexions sur le bilinguisme littéraire. Selon les mots de Handke, le bilinguisme et les auto-traductions de Beckett ont constitué une « *énigme fructueuse* »[90], ce qui l'a incité à s'intéresser de près à ces pratiques scripturaires jusqu'à changer lui-même de langue.

Toutefois, à y regarder de plus près, il apparaît que, malgré toute une série de correspondances, la méthode de Handke auto-traducteur est bien distincte de celle de son prédécesseur irlandais. Si, dans le cas de Beckett, on peut parler d'une véritable « *cross-linguistic creation* »[91], les auto-traductions de Handke ne sont pas circulaires mais peuvent davantage être désignées comme une réécriture allemande *en sens unique*, à partir d'un original français déjà achevé, clos.

Somme toute, l'approche auto-traductive de Handke fait apparaître des stratégies *variées* comportant une multitude de procédés entre calque et réécriture, entre traduction littérale et libre adaptation. En effet, Handke peut être un (auto)traducteur précis et scrupuleux, mais parfois il opère également des coupes franches, rajoute des passages entiers, si bien que dans *Jusqu'à ce que le jour nous sépare* certains passages divergent au point qu'on pourrait parler de variations sur un thème commun au lieu d'une traduction, fût-elle établie par l'auteur lui-même. En fin de compte, malgré d'importantes interférences linguistiques, chaque version possède une certaine autonomie, en dépassant le rapport classique entre l'original et sa traduction.

Un cas annexe mais révélateur : l'écriture franco-allemande de Cécile Wajsbrot

Mon intérêt pour les écritures translingues dans l'espace franco-allemand m'a aussi amené à quitter passagèrement le périmètre strict des études germaniques pour m'intéresser au cas

[90] Peter Handke/Georges-Arthur Goldschmidt, « Discussion entre Peter Handke, Georges-Arthur Goldschmidt et le public », in : *Études de lettres*, 4/1989, p. 36-52.
[91] Rainier Grutman, « Self-Translation », in : Mona Baker et Gabriela Saldanha (dir.), *Routlegde Encyclopaedia of Translation Studies*, Londres/New York, Routledge, ²2009, S. 257–260.

particulier de Cécile Wajsbrot, écrivaine *française* évoluant actuellement vers des formes d'écriture bilingue. En effet, cette écrivaine née en 1954 et vivant entre Paris et Berlin, s'est progressivement rapprochée, durant ces dernières années, de la langue allemande pour finir par l'adopter, partiellement, comme langue d'écriture.

Cette évolution situe l'auteure à proximité d'autres écrivains plurilingues, de langue maternelle allemande, abordés dans mes travaux, en permettant des rapprochements riches en enseignements, notamment sur le plan des liens entre langue et mémoire. Il se trouve par exemple que Cécile Wajsbrot a pu collaborer à de nombreuses reprises avec Anne Weber, évoquée précédemment, dont les derniers livres font également apparaître une problématique mémorielle de plus en plus prononcée, ce qui contribue à renforcer les liens entre leurs deux œuvres[92].

En 2013, à l'occasion du 50e anniversaire du Traité d'amitié franco-allemand, Cécile Wajsbrot a créé une pièce radiophonique bilingue dont il existe deux versions : *Avec un W* et *W wie ihr Name*, versions diffusées respectivement à la radio française et allemande. Chacune des deux pièces jumelles réunit en elle les deux langues, allemande et française, associées au sein d'une démarche mémorielle sous forme d'un parcours à travers l'histoire allemande du XXe siècle. Ce parcours est en outre éminemment autobiographique dans la mesure où cette histoire touche au plus près celle de la famille juive d'origine polonaise dont est issue l'écrivaine.

Le travail que j'ai consacré à Cécile Wajsbrot[93] avait pour but de placer cette double pièce radiophonique plurilingue dans le contexte de son œuvre littéraire en général, principalement tournée vers la question de la mémoire, et de définir les principes de son esthétique plurilingue. De plus, je me suis interrogé sur le lien entre la démarche plurilingue et la perspective mémorielle de l'auteur, autrement dit : sur la relation entre langue et mémoire qui est si centrale dans *Avec un W / W wie ihr Name*.

Cette (double) pièce radiophonique bilingue, à laquelle s'est entre-temps ajoutée une deuxième œuvre bilingue[94], marque incontestablement un nouveau cap dans le rapport qu'entretient l'écrivaine avec la langue allemande. Tout le parcours intellectuel de Cécile Wajsbrot, toute la carrière littéraire de l'écrivaine, pourrait en effet se concevoir comme un rapprochement

---

92 Voir notamment son dernier livre *Vaterland* (Paris, Le Seuil, 2015). Voir aussi à cet égard mon entretien avec l'auteur : « Ce qui peut-être me caractérise, c'est le mauvais sens... », un entretien avec Anne Weber, *Bulletin de l'ADEAF*, n° 127 mars 2015, p. 13-17 ; republié dans *Quaderna*, n° 3, 2016, URL : http://quaderna.org/ce-qui-peut-etre-me-caracterise-cest-le-mauvais-sens/ [hors dossier d'HDR].

93 « W oder die translinguale Erinnerung : Cécile Wajsbrot und die deutsche Sprache », *TRANSIT – A Journal of Travel, Migration, and Multiculturalism in the German-speaking World, n° 10.1, 2015 (http://transit.berkeley.edu/2015/weissmann/)* [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 155-172].

94 Cécile Wajsbrot, *Sirenengesang,* SR2 Kulturradio, première diffusion le 04.10.2015, URL : http://www.sr.de/sr/sr2/sendungen_a-z/uebersicht/hoerspielzeit/20151004_hoerspielzeit_sirenengesang_sendung100.html

progressif avec l'Allemagne et la langue allemande. Il s'agit d'un mouvement qui tente de s'affranchir du poids du passé pour ouvrir un espace partagé du souvenir permettant de concevoir un avenir (franco-allemand) commun.

La pièce de Wajsbrot, à dimension quasi autobiographique, peut ainsi être qualifiée d'œuvre de la réconciliation, dont l'un des vecteurs est précisément le bilinguisme. En suivant la dramaturgie d'*Avec un W / W wie ihr Name*, on pourrait également parler d'un translinguisme inscrit, de manière symbolique, à même le *patronyme* de l'écrivaine française, dans la mesure où il s'agit d'un nom d'origine polonaise « naturalisé » français dont la racine linguistique renvoie aux langues germaniques, donc à l'allemand, en passant par l'intermédiaire du yiddish.

Ce qui singularise justement le cas de Cécile Wajsbrot, c'est le fait que son bilinguisme passe par l'intermédiaire d'une troisième langue, d'une *langue-fantôme*, pour ainsi dire. C'est le yiddish, langue perdue des ancêtres, qui forme ainsi le point de départ de son écriture bilingue, instaurant un lien immédiat, quasi existentiel, avec l'allemand.

Dans l'ensemble, il s'agit d'un rapport complexe, presque aporétique à la langue allemande, rapport que l'on peut mettre en regard de celui des écrivains judéo-allemands de la génération du début du XX^{e} siècle (dont fait partie Paul Celan, qui est d'ailleurs mentionné dans la pièce). Dans ce sens, la langue allemande de Cécile Wajsbrot est une langue marquée par l'histoire et le deuil, en même temps qu'une langue qui semble justement permettre de se tourner vers le passé pour, à nouveau, pouvoir regarder vers le futur.

Ceci étant, la pièce de Wajsbrot pose une nouvelle fois la (difficile) question de la *réception* d'une œuvre littéraire plurilingue : suppose-t-elle un public bilingue ? Ce public existe-t-il de nos jours en Allemagne et en France, étant donné le déclin de l'apprentissage respectif de la langue du voisin durant les dernières décennies ? La thèse que j'ai formulée à cet égard est que la structure double de la pièce transgresse les limites des deux langues et instaure un espace franco-allemand commun, pariant sur la possibilité fondamentale d'une intercompréhension.

Il s'agit là d'un pari sur l'avenir qui fait de Cécile Wajsbrot une médiatrice entre des histoires et des cultures remontant en fin de compte à des sources communes. Ainsi, cette contribution à la réconciliation se situe au-delà de la dimension proprement judaïque pour prendre une dimension universelle. En effet, comme il est suggéré à la fin du texte, la pièce se conçoit comme une certaine victoire sur l'histoire, sur la langue et le temps. Texte écrit par une écrivaine germanophone d'adoption dont les ancêtres ont été assassinés par les nazis, sa pièce franco-allemande symbolise en dernier lieu un geste de pardon porté par une confiance renouvelée.

L'imaginaire plurilingue : la polyglossie rêvée de Felicitas Hoppe

Les pièces radiophoniques bilingues de Cécile Wajsbrot démontrent une nouvelle fois que la dimension translingue dans les relations littéraires franco-allemandes est un phénomène d'une grande actualité dont les manifestations sont nombreuses et touchent le cœur du système littéraire. Chez d'autres auteurs, cette dimension plurilingue de la littérature contemporaine de langue allemande peut se situer sur un terrain *imaginaire*, auto-fictionnel, comme le montre le cas de Felicitas Hoppe (née en 1960).

Sans être une auteure plurilingue au sens propre du terme, cette écrivaine, lauréate du prix Büchner de l'année 2012, a en effet profité de son autobiographie fictive intitulée *Hoppe* (2012) pour se mettre en scène comme écrivaine plurilingue issue de l'immigration. Dans la recherche que j'ai consacrée à cette œuvre[95], j'ai montré dans quelle mesure « la vie rêvée » de Hoppe traduit un désir d'altérité linguistique tout en critiquant certains modes de réception de la littérature migrante en Allemagne.

L'article en question est un travail pionnier dans la mesure où ce dernier livre que Felicitas Hoppe a publié à ce jour n'a pas encore fait l'objet d'analyses approfondies. Cette autobiographie fictive peut être considérée comme son livre le plus complexe à ce jour à l'intérieur d'une œuvre qui, malgré sa proximité avec des formes littéraires très anciennes comme les mythes et les contes, peut se concevoir comme un véritable *défi* lancé à la critique, notamment en termes narratologiques. Avec une virtuosité confinant à l'acrobatie, Hoppe mélange faits, fiction et imagination onirique, déroutant totalement son lecteur qui n'a d'autre choix que de concevoir la vie de l'écrivaine comme un roman.

Outre ce jeu avec la réalité et la fiction, *Hoppe* peut aussi se concevoir comme une forme de réponse apportée par l'écrivaine à sa réception critique, voire comme un certain « règlement de compte » avec le marché littéraire allemand. Car, en dévoilant des aspects soi-disant inconnus de sa vie et de sa carrière littéraire, elle contredit, de manière humoristique et satirique, tout ce qu'on a cru savoir jusque-là sur elle et sur son œuvre.

Ainsi, elle prétend notamment avoir grandi non pas dans une petite ville de l'Allemagne du Nord, mais au Canada et en Australie, en ayant commencé à écrire ses premiers textes non pas en allemand mais en *anglais*. De la sorte, l'anglais aurait été la langue dominante de son enfance, alors que l'allemand ne serait qu'une langue littéraire découverte sur le tard, à quoi s'ajouterait le polonais,

[95] « 'Vor dem Hintergrund von Hoppes Mehrsprachigkeit zeigt sich die Diskussion um ihr Werk heute unvermutet in einem neuen Licht.' Zur Inszenierung von Mehrsprachigkeit in Felicitas Hoppes *Hoppe* », in : Julia Ilgner/Svenja Frank (dir.), *Ehrliche Erfindungen. Felicitas Hoppe als Erzählerin zwischen Tradition und Transmoderne,* Bielefeld, Transkript, 2016 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 173-197].

langue de sa mère et langue de ses rêves. À l'aide de force détails biographiques inventés, y compris les titres de ses œuvres en langue anglaise et de vraies-fausses citations de la critique, Felicitas Hoppe se met en scène comme *écrivain migrante plurilingue*.

En m'interrogeant sur le rôle que revêt le plurilinguisme dans le cadre de cette « vie rêvée », j'ai donc proposé de lire cette mise en scène non seulement comme l'expression d'un *désir* plurilingue, bien réel, de la part de l'écrivaine, mais également comme une réponse à un certain engouement de la critique allemande pour la littérature migrante. Celle-ci a en effet pu pécher par un excès de biographisme en privilégiant l'arrière-fond biographique à la qualité esthétique des œuvres en question. Dans ce contexte, Felicitas Hoppe a pu être qualifiée d'écrivaine « trop allemande » face à d'autres écrivains issus de l'immigration.

Loin de lancer un plaidoyer pour un retour au modèle de l'écrivain monolingue et monoculturel, Felicitas Hoppe questionne ainsi de manière virtuose nos modes de lecture en dénonçant certaines impasses de la critique littéraire. À ce titre, l'analyse de cette œuvre singulière complète utilement mes recherches sur le plurilinguisme dans la littérature allemande contemporaine.

L'exemple de Felicitas Hoppe incite en outre à une certaine prudence, voire à une certaine *réserve* vis-à-vis de l'engouement prononcé des critiques et universitaires pour les « écritures migrantes » dans la littérature de langue allemande d'aujourd'hui. Aussi passionnante et importante que soit l'évolution récente du système littéraire allemand, il semble pour le moins problématique d'hypostasier ces nouvelles identités interculturelles et plurilingues pour les ériger en nouvelle norme.

Aussi convient-il notamment de veiller à ne pas remplacer l'analyse littéraire, le jugement esthétique, par une valorisation *ad hoc* de l'origine étrangère des auteurs. Certes, cette valorisation peut être aisément compréhensible comme réaction à certaines attitudes xénophobes du passé. Cependant, elle risque en fin de compte de reproduire en miroir ces mécanismes d'exclusion. Plus que de remplacer l'identité par la différence, il s'agit de penser ensemble l'unité et la diversité de la littérature sans apporter de jugement *a priori* fondé sur des critères extra-littéraires.

6. LE RÔLE DU PLURILINGUISME DANS LA NAISSANCE DE LA MODERNITÉ LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE
UN APPROFONDISSEMENT HISTORIOGRAPHIQUE

> Le poète est pris dans le dilemme du propre qui peut très vite se transformer en glu, en enfermement, et celui de l'étranger qui peut déboucher sur l'aliénation, l'exil, le malheur. Double piège de l'enracinement et de l'éclatement.
>
> Régine Robin (1993)[1]

> Wo Dichtung gegen Grenzen anrennt, scheinen die Sprachgrenzen ein naheliegendes wie signifikantes Angriffsziel zu sein.
>
> M. Schmeling/M. Schmitz-Emans (2000)[2]

> Translinguals are the shock troops of modern literature.
>
> Steven G. Kelman (2000)[3]

> La modernité commence avec la recherche d'une Littérature impossible.
>
> Roland Barthes (1953)[4]

> Tours de Babel changées en ponts
>
> Guillaume Apollinaire (1918)[5]

L'épaisseur historique d'une problématique

Depuis le XVII[e] siècle au plus tard, avant même la construction des États-nations modernes, le monolinguisme est la catégorie dominante pour saisir textes et discours en Europe, en particulier dans l'espace germanique[6]. Au fil des siècles, les processus d'unification et de normalisation linguistiques, dans le cadre des nationalismes culturels et politiques, ont engendré une attitude qui conjugue généralement le langage au *singulier* au lieu d'envisager les langues dans leur pluralité.

Ce constat se vérifie encore aujourd'hui où, à l'instar du traité de Maastricht, l'on met en avant la diversité des langues de l'Europe, tout en concevant cette diversité comme une juxtaposition étanche de cultures à chaque fois monolingues[7]. Dans le domaine de la littérature, les concepts de langue maternelle et de langue nationale ont depuis longtemps influencé à la fois la production et la réception des œuvres. Encore de nos jours, une série de concepts issus du

---

[1] Robin, *op. cit.,* p. 10.
[2] Schmeling/Schmitz-Emans*, op. cit.*, p. 17.
[3] Kellman, *op. cit.*, p. 31.
[4] Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Le Seuil, 1972 (1953).
[5] Guillaume Apollinaire, « Liens », in : *Calligrammes,* Paris, Gallimard, 1966, p. 23-24.
[6] Pour le domaine germanique voire Anja Stukenbrock, *Sprachnationalismus. Sprachreflexion als Medium kollektiver Identitätsstiftung in Deutschland (1617-1945).* Berlin *et al.,* De Gruyter, 2005.
[7] Voir Baggioni, *op. cit.,* p. 20*sq.*

paradigme monolingue continuent de déterminer les méthodes des disciplines philologiques ayant en charge le patrimoine littéraire.

Or, dans son ouvrage classique *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*[8], Ernst Robert Curtius avait démontré, dès 1948, que le découpage plus ou moins arbitraire de l'Europe en aires littéraires nationales empêchait de percevoir tout ce qui reliait fondamentalement ces littératures entre elles. À la même époque, Erich Auerbach, dans son célèbre article « Philologie der Weltliteratur »[9], partageait des convictions similaires, en les appliquant à l'époque moderne et contemporaine.

On sait que, par-delà les frontières territoriales et linguistiques, les littératures européennes ont de tout temps été intrinsèquement liées par leur partage de thèmes, formes et genres, par un riche réseau intertextuel et par l'activité de la traduction. Or, en dehors de l'étude des processus traductifs, la critique a longtemps quelque peu négligé d'étudier la manière dont ces littératures dites nationales ont été le théâtre de migrations, contacts, hybridations linguistiques mettant en branle la (mono)langue. À la recherche d'altérité linguistique et de polyphonie, de nombreux écrivains n'ont cessé d'interroger et de mettre en cause les concepts monolingues. Ainsi, ils ont fait éclater le cadre ethnocentrique d'une langue maternelle conçue comme unique et unitaire.

La traduction interlinguistique, vecteur central des transferts culturels transnationaux, représente certes une part essentielle de ces processus d'échange et de déplacement, mais elle est loin d'être leur unique moyen. Comme montré précédemment, il faut tenir compte du plurilinguisme littéraire sous *tous* ses aspects, y compris les multiples esthétiques et écritures basées sur la rencontre et l'hybridation des langues pouvant aller jusqu'à leur « babélisation ».

Marginalisées par les idéologies linguistiques puristes et la territorialisation nationale des littératures, ces manifestations d'une dynamique translingue fondamentale propre à la littérature attendent leur réévaluation critique, ce à quoi les travaux réunis dans ce dossier d'HDR entendent contribuer. Sous cette perspective, la littérature allemande des époques moderne et contemporaine apparaît comme un espace profondément marqué par l'« exogamie de la langue » (Th. W. Adorno[10]), par un désir exophone et par des relations translingues en tout genre.

À nouveau, il faut ici souligner le fait que le plurilinguisme littéraire n'est pas une invention de la littérature interculturelle d'aujourd'hui, pas plus qu'il n'est né de la décolonisation ou de la dernière phase de la mondialisation accélérée. Loin de se limiter à l'époque contemporaine, le

[8] Curtius, *op. cit.*
[9] Auerbach, *op. cit.*
[10] Adorno, *op. cit.,* p. 218.

plurilinguisme littéraire possède une longue et riche *tradition*, que l'on peut faire remonter, pour ce qui concerne l'aire germanique, jusqu'à Oskar von Wolkenstein[11] et au-delà.

Afin de donner une meilleure visibilité à cette tradition, il s'agit donc de dépasser le « *contemporaneo-centrisme* » qui domine encore les études littéraires interculturelles pour, sinon écrire une contre-histoire littéraire, contribuer à libérer l'historiographie littéraire de ses présupposés monolingues, en faisant entrevoir « une histoire cachée du plurilinguisme littéraire dans la littérature allemande »[12]. Cette approche correspond également à la nécessité de mettre en relief les écritures contemporaines, trop souvent coupées par la critique de leurs précurseurs historiques.

Sur la base de cet état des lieux, j'ai essayé, à travers une série de travaux, de remonter le cours de l'histoire littéraire jusqu'au XIX^e^ siècle, époque où les conflits entre pratiques littéraires plurilingues et idéologies linguistiques nationalistes s'illustrent de manière exemplaire, percutante. Dans ce contexte, je me suis en particulier intéressé au moment historique de la naissance de la modernité littéraire allemande, vers 1880/90, tout en remontant plus loin encore, jusqu'à l'époque du *Vormärz*, en attendant de poursuivre ces études jusqu'au moment du « *divorce* » entre le cosmopolitisme issu des Lumières et le nouveau nationalisme politique qui caractérise le début du XIX^e^ siècle. Somme toute, cette progression vers le passé correspond à un désir plus général d'un élargissement historique de mon champ de recherches[13].

Pour une prise en compte du plurilinguisme dans l'historiographie littéraire

Deux hypothèses guident, sommairement, mes recherches sur le plurilinguisme littéraire dans une perspective diachronique : l'hypothèse d'abord de l'existence d'un lien intrinsèque entre l'évolution littéraire et les contacts linguistiques, d'une relation, en particulier, entre le plurilinguisme et l'innovation esthétique ou la créativité littéraire ; puis l'hypothèse selon laquelle le phénomène du plurilinguisme littéraire ne se limite pas aux marges et aux marginaux du système littéraire mais concerne également le centre du système littéraire, le « panthéon » des grands écrivains à travers l'histoire.

Parmi les phénomènes et procédés analysés dans mes différents articles et contributions à ce sujet, on peut distinguer trois catégories correspondant en même temps à trois échelles quantitatives : 1° le changement de langue d'écriture et l'auto-traduction ; 2° les écritures faisant

[11] David Murray, « Oswald Von Wolkenstein's Multilingual Songs In European Context : Theory And Practice », *German Life and Letters* 66, n° 4, 2013, p. 350-367.
[12] « *eine verdeckte Geschichte mehrsprachigen Schreibens in der deutschen Literatur* », Kilchmann, « Mehrsprachigkeit und deutsche Literatur », *op. cit.,* p. 11 ; voir aussi Schmeling/Schmitz-Emans, *op. cit.*, p. 17.
[13] Voir aussi *infra* partie 8.

apparaître un plurilinguisme interne ou intratextuel appuyé ; 3° le recours des textes à l'hétérolinguisme et les processus d'interférence linguistique, souvent plus ponctuels.

Ce faisant, il s'agit non seulement d'analyser les occurrences textuelles de ces phénomènes, mais aussi d'étudier les tensions, négociations et conflits entre, d'une part, les manifestations du plurilinguisme littéraire, et, d'autre part, l'inscription des œuvres dans un système littéraire déterminé. Autrement dit : il s'agit d'analyser les rapports entre les pratiques plurilingues et une identité littéraire soumise à une pression nationaliste plus ou moins explicite. À travers une approche transdisciplinaire associant notamment études littéraires, histoire et sociolinguistique, l'objectif est donc d'analyser à la fois les *pratiques* scripturaires, l'esthétique de production des écritures plurilingues, et la *réception* du plurilinguisme littéraire, à l'intérieur du contexte littéraire, culturel et sociopolitique des différentes périodes étudiées.

À côté d'une finalité « *archéologique* », dans le sens foucaldien, qui consiste à faire apparaître toute la richesse des phénomènes plurilingues au sein de l'histoire littéraire allemande, mes recherches possèdent un objectif historiographique qui vise à dégager des lignes de continuité et de rupture historiques, à esquisser, en somme, une *périodisation*. En effet, l'historiographie littéraire, dans son état actuel, est encore loin de pouvoir rendre justice à l'importance des procédés d'écriture plurilingues dans l'évolution des genres, formes et thèmes. En dehors du fait que la dénomination « littérature allemande plurilingue » peut sembler quelque peu paradoxale, on sait que la conception traditionnelle de l'historiographie littéraire avait laissé largement de côté cette dimension de la littérature allemande, produisant ainsi de nombreux points aveugles.

En outre, malgré la croissance rapide, depuis une dizaine d'années, du nombre de publications universitaires consacrées au plurilinguisme en littérature – d'aucuns parleraient d'engouement, voire d'effet de mode –, force est de constater que, au-delà de l'époque actuelle, il manque toujours toute une série d'études de cas consacrées à la littérature allemande (œuvres, auteurs, etc.). Ces desiderata concernent également des monographies synthétiques consacrées à différentes époques ou périodes (expressionnisme, naturalisme, etc.). Bien qu'on puisse parler d'un « changement de paradigme » dans les sciences humaines à l'égard du plurilinguisme, jugé beaucoup moins anormal qu'auparavant, la recherche littéraire semble, à l'heure actuelle, loin de pouvoir aboutir à quelque chose comme une histoire du plurilinguisme dans la littérature des pays allemands, du Moyen-Âge à nos jours.

D'autre part, malgré l'existence de projets collectifs[14] et de réseaux transdisciplinaires de chercheurs[15], toute recherche entreprise dans le domaine émergent d'une histoire du plurilinguisme en littérature reste pour l'instant un travail non seulement pionnier et préparatoire, mais également *individuel*, la plupart du temps. En même temps, la diversité des auteurs, des époques, des langues concernées limite considérablement le champ d'action de chaque chercheur et impose un certain temps de latence avant qu'une véritable synthèse historiographique soit envisageable.

Pour ce qui concerne le domaine allemand, la lacune sans doute la plus handicapante pour le moment consiste en la rareté voire l'absence d'études monographiques sur le plurilinguisme littéraire dans les pays de langue allemande entre 1800 et 1933 environ. En effet, en dehors d'une certaine tradition de recherche qui s'est établie pour la période d'avant 1800[16], les nouvelles recherches dans ce domaine se sont essentiellement focalisées sur la littérature la plus récente (années 1980 à aujourd'hui), en intégrant parfois la littérature d'exil durant la période nationale-socialiste. Entre ces deux périodes traitées par la recherche, il existe donc des lacunes de taille.

Ce panorama sommaire fait également apparaître un certain hiatus entre la volonté de développer une vision historiographique plus *globale* et la nécessité de disposer à cette fin d'une série d'études de cas précis. À cet égard, la priorité me semble être de remplir progressivement le « vide » existant, afin de pouvoir ensuite dégager des lignes d'évolution historique. Par le biais de la multiplication d'études de cas, complétant le cas échéant d'autres études plus anciennes sur des auteurs ou des œuvres de la même période, il s'agit de créer un maillage aussi dense et large que possible.

Compte tenu des ressources et de l'horizon limités du chercheur individuel, il faut pratiquer une approche ciblée et pragmatique, qui permette de passer progressivement de l'étude de cas à la perspective historiographique plus large. Dans ce sens, il s'avère utile de rechercher d'abord des périodes de « forte intensité » plurilingue qui constituent des *foyers* à partir desquels se créent des traditions et des généalogies. Plusieurs points de départ possible semblent ainsi se dessiner sur le plan historiographique, c'est-à-dire des moments historiques où le plurilinguisme a eu une forte présence en littérature : 1° la tradition du cosmopolitisme littéraire issue des Lumières ; 2° l'exil des

[14] Voir par exemple Till Dembeck/Rolf Parr (dir.), *Literatur und Mehrsprachigkeit : Ein Handbuch*, Tübingen, Narr Francke Attempto, 2017 (sous presse).
[15] Voir par exemple le groupe *Multilinguisme, traduction, création* dirigé par Olga Anokhina à l'ITEM/CNRS ; ou les listes de diffusion telles que multilingual_literature@hf.ntnu.no ou https://groups.google.com/forum/#!forum/translingual-writing.
[16] Voir notamment Dieter Kimpel (dir.), *Mehrsprachigkeit in der deutschen Aufklärung*, Hambourg, Meiner, 1985 ; Christiane Maas/Annett Volmer (dir.), *Mehrsprachigkeit in der Renaissance,* Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2005 ; Kurt Braunmüller/Gisella Ferraresi (dir.*), Aspects of Multilingualism in European Language History*. Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins, 2003.

écrivains durant l'époque du *Vormärz* ; 3° la naissance des avant-gardes vers 1900. C'est sur ce dernier foyer du plurilinguisme que mes études historiques se sont d'abord concentrées.

Le cas du plurilinguisme 1900

En suivant l'approche que je viens d'esquisser, la première époque à avoir attiré mon attention est donc celle de la Fin de siècle, qui semble être l'un des foyers les plus importants pour l'étude du plurilinguisme littéraire[17], en particulier dans le domaine germanique. J'avais en effet observé une remarquable présence d'écrivains plurilingues durant cette période de ressourcement du langage littéraire, d'innovation formelle et d'expérimentations[18]. Qui plus est, s'agissant de Frank Wedekind (1864-1918), de Stefan George (1868-1933) et de Rainer Maria Rilke (1875-1926), on a affaire non seulement à une génération d'écrivains ayant laissé leur empreinte dans l'histoire littéraire mais à de véritables *piliers* de la modernité littéraire de langue allemande.

Tous les trois écrivains ont joué un rôle essentiel comme novateurs de la poésie, du théâtre et de la prose de langue allemande entre la fin du XIX^{e} et le début du XX^{e} siècle. Tous trois ont expérimenté avec d'autres langues d'expression littéraire, au-delà de leur œuvre, parfois considérable, de traducteur : Wedekind en donnant à sa pièce la plus importante une forme plurilingue ; George en menant de pair, pendant sa jeunesse, une œuvre poétique en plusieurs langues ; Rilke en composant une œuvre tardive en français, après avoir tenté de multiples expériences exophones dès la fin des années 1890.

Dans le cadre d'un article de synthèse[19], j'ai donné un premier aperçu des liens unissant ces trois écrivains, de leur parenté typologique et générationnelle, en insistant sur la relation entre, d'une part, « l'épreuve des langues étrangères » chez Wedekind, George et Rilke et, d'autre part, leur contribution à l'évolution de la littérature allemande. En effet, ces trois cas semblent fortement suggérer, au-delà de tout déterminisme, l'existence d'une relation entre pratique plurilingue et créativité littéraire, moyennant des effets de synergie culturelle et linguistique.

Wedekind et George ont fait l'objet de deux articles de fond de ma part, des contributions que je présenterai dans ce qui suit. Rilke, en revanche, ayant déjà fait l'objet de travaux menés par d'autres chercheurs, n'a pas encore fait l'objet d'une recherche approfondie, novatrice de ma part.

---

[17] Britta Benert (dir.), *Paradoxes du plurilinguisme littéraire 1900. Réflexions théoriques et études de cas*, Bruxelles *et al.*, Peter Lang, 2015.

[18] Voir notamment Rolf Grimminger/Jurij Murasov/Jörn Stückrath (dir.), *Literarische Moderne. Europäische Literatur im 19. und 20. Jahrhundert*, Reinbek, Rowohlt 1995, introduction p. 9.

[19] « Die Erneuerung der deutschen Literatur von ihren sprachlichen Rändern her : Translinguales Schreiben um 1900 », *Germanistik in der Schweiz. Zeitschrift der Schweizerischen Akademischen Gesellschaft für Germanistik*, n° 10 (2013), p. 319-328 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 201-212].

Je voudrais néanmoins présenter ici brièvement son cas, afin de mettre en évidence la cohérence de mon approche du phénomène du plurilinguisme littéraire durant la Fin de siècle.

Si la poésie tardive de Rilke en langue française – comportant plus de 400 poèmes, réunis dans les recueils *Vergers* (1926), *Les Quatrains Valaisans* (1926), *Les Roses* (1927), *Les Fenêtres* (1927) – commence à être mieux connue[20], ses auto-traductions poétiques, ses expériences d'écriture bilingue en parallèle (*Doppelgedichte*/poèmes doubles), ainsi que ses tentatives littéraires précoces en langue française, russe et italien le sont beaucoup moins. Certes, la production exophone de Rilke entre 1897 et 1923, réunissant seulement quelques dizaines de textes, est sans commune mesure avec son abondante production française durant les dernières années de sa vie. Cependant, force est de constater que les expériences d'écriture en d'autres langues, dont l'italien et le russe, le désir d'élargissement de son horizon linguistique au-delà de la traduction d'auteurs étrangers, ont accompagné Rilke durant *toute* son œuvre, en l'aidant à trouver sa propre voie en tant qu'écrivain et poète.

L'un des versants les plus intéressants de l'écriture plurilingue de Rilke semble se manifester dans les *Doppeldichtungen* des années 1924 à 1926. Il s'agit en effet d'un projet d'écriture bilingue *en parallèle*, où chaque poème devait naître dans les deux langues, allemande et françaises, de manière quasi simultanée. Cette expérience a été conçue pour permettre au poète de vérifier jusqu'à quel point la langue d'écriture elle-même influait sur la forme et le fond du texte, la direction prise, en matière stylistique, esthétique, lexicale, par le poème en train de s'écrire[21]. Dans le cas de ces poèmes doubles, on aurait donc affaire, au sens strict, à deux originaux, et non plus à un original et une (auto)traduction. Une investigation plus approfondie sur cette expérience singulière serait sans doute du plus grand intérêt. Dans ce sens, il est probable que je me penche un jour à nouveau sur le cas de Rilke.

[20] Eugenia Kelbert, « Reborn as René : The Interplay of Self and Language in a Selection of Rilke's Late French and German Poems », *The Yearbook of Comparative Literature*, 56 (2010), p. 201-224.
[21] Jessica Wilker, « Rilke, le même et l'autre : à propos de plusieurs versions d'un 'même' poème », in : Axel Gasquet/Modesta Suárez (dir.), *Écrivains multilingues et écritures métisses. L'hospitalité des langues*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, p. 53-68.

Le plurilinguisme d'une pièce fondatrice : la *Lulu* de Wedekind

Le premier écrivain appartenant à la période de la Fin de siècle auquel j'ai consacré une recherche approfondie (représentant de fait la toute première recherche en son genre[22]) est Frank Wedekind, en m'intéressant en particulier à la version originale *trilingue* de son drame *Lulu*.

À ce sujet, il faut d'abord noter que la nature plurilingue de la version originale de *Lulu*, l'une des pièces les plus importantes du répertoire moderne, fait justement partie des points aveugles de la philologie allemande. Avant 1988, date de sa création par Peter Zadek à Hambourg, la première version de la pièce était complètement inconnue, du grand public aussi bien que des spécialistes de la littérature allemande. Dans les publications sur l'auteur (biographies, monographies, études critiques, etc.), on cherchait en vain des informations par rapport à ce sujet.

Pendant plusieurs décennies, tout se passait donc comme si cette version du drame de Wedekind n'avait jamais existé. Or, grâce aux travaux menés depuis par une équipe de l'Université de Darmstadt, on dispose à présent d'une excellente édition scientifique de cette version originale trilingue.[23] Il reste que, encore aujourd'hui, la plupart des spectateurs, critiques et chercheurs pensent que *Lulu* a toujours été une pièce allemande monolingue.

Rédigée entre 1892 et 1894 à Paris et Londres, la version originale de *Lulu* s'intitule *Die Büchse der Pandora – Eine Monstretragödie.* Elle se compose de cinq actes qui forment le noyau de ce qui allait devenir par la suite deux pièces séparées (*Erdgeist* et *Die Büchse der Pandorra*), réunies finalement comme diptyque sous le simple titre de *Lulu*. Dans la première version de la pièce, en une seule partie, les actes IV et V, se déroulant à Paris, puis à Londres, comportent une grande quantité de dialogues en français et anglais. Dans ces deux actes, la part totale du texte en langue étrangère ne dépasse pas les 50 %, mais on y trouve néanmoins de nombreuses scènes dans lesquelles les personnages ne s'expriment pratiquement pas en allemand. Le quatrième acte est bilingue et se déroule en allemand et français ; le cinquième et dernier acte comporte en plus l'anglais et le dialecte suisse, pour réunir quatre langues au total.

Comme le montre l'édition de référence publiée en 1996, la pièce a fait l'objet d'un très grand nombre de remaniements qui s'étalent de 1894 jusqu'en 1913, date de la première édition complète des œuvres de Wedekind. C'est la version de 1913, monolingue, qui a ensuite été jouée pendant

[22] « Mehrsprachigkeit in Frank Wedekinds Büchse der Pandora : ein (fast) vergessenes Charakteristikum der *Lulu*-Urfassung », *Germanisch-Romanische Monatsschrift,* 3/2011, p. 283-299 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 213-222].

[23] Frank Wedekind, *Werke. Kritische Studienausgabe*. vol. 3.1+3.2. Édition établie et annotée par Hartmut Vinçon. Darmstadt, Verlag Jürgen Häusser 1996.

des décennies au point de faire oublier l'existence même de la version originale. Ce qui ressort principalement des nouvelles recherches entreprises ces dernières années, c'est que le texte que l'on croyait être la véritable *Lulu* est en fait le fruit d'un long travail de « *domestication* »[24], d'un travail d'adaptation aux exigences des autorités et du public, à travers un processus de censure et d'autocensure.

Ces modifications affectent au premier chef les passages trop explicitement sexuels ou contrevenant à l'ordre moral ; mais le processus d'épuration du texte touche également aux langues étrangères qui vont finir par *disparaître*, tout comme un grand nombre de patronymes étrangers. Il faut savoir que, pour Wedekind, il s'agissait avant tout de se faire un nom en tant que dramaturge et de réussir à faire jouer ses pièces, si bien qu'il était prêt à s'adapter aux exigences des différents acteurs du marché littéraire, jusqu'à renoncer à certains principes esthétiques adoptés au départ.

Il reste que, loin d'être fortuit, le plurilinguisme intratextuel pratiqué par Wedekind peut être qualifié comme l'un des principes esthétiques fondamentaux de la première version de *Lulu*, instaurant un véritable *jeu de masques* linguistiques, un processus permanent de traduction, dans le cadre d'une mobilité accrue des langues et des idiomes, reflet de la société bourgeoise de la fin du XIX^{e} siècle. Il apparaît ainsi que le projet artistique original de Wedekind est en grande partie indissociable de l'approche plurilingue qui a présidé à sa naissance. L'emploi des langues étrangères lui a permis de *potentialiser* l'effet des procédés littéraires qu'il utilise, notamment au niveau de la construction de ses personnages dramatiques.

Pour ce qui concerne le personnage de Lulu, les fréquents changements de langue soulignent chez elle l'un de ses traits les plus importants : son identité incertaine, sa féminité floue et insituable. Car qui est, au juste, Lulu, ce personnage devenu mythique ? Hormis quelques clichés éculés (femme fatale, femme-enfant, « bête de sexe », éternel féminin, éros mortifère, victime de l'oppression masculine, etc.) répétés à l'envi depuis plus d'un siècle, force est de constater que la pièce originale ne nous livre guère d'informations fiables sur son origine, son éducation, ses appartenances, sa langue maternelle… L'identité de Lulu semble surtout découler des projections de son entourage (masculin), lequel s'adresse à elle en plusieurs langues, lui attribue, à tour de rôle, une demi-douzaine de surnoms différents, comme si son identité était instable.

La comparaison avec les versions ultérieures met en évidence tout ce que la multiplicité des idiomes apporte au drame en termes esthétiques, si bien que l'effacement de cette diversité linguistique peut apparaître comme un pas en arrière. On sait par ailleurs que le plurilinguisme

[24] « *Domestizierung* », Ruth Florack, *Wedekinds 'Lulu'. Zerrbild der Sinnlichkeit*, Tübingen, Niemeyer 1995, p. 6.

pouvait représenter à l'époque une force de *subversion* face à l'idéologie germanique, une dimension qui disparaîtra complètement dans la réception de la pièce.

En rendant sa pièce monolingue, l'écrivain s'est sans doute privé de l'un de ses leviers esthétiques les plus puissants et de l'une de ses innovations formelles les plus prometteuses. Même si l'écriture plurilingue ne peut être qualifiée en soi comme le signe d'une modernité radicale, force est de constater que dans le cas du premier Wedekind, elle est sans aucun doute le moyen *privilégié* pour construire cette modernité, qui, somme toute, jette un pont entre le naturalisme du XIX^{e} siècle et les avant-gardes du siècle suivant.

Entre cosmopolitisme et nationalisme : l'exophonie chez Stefan George

Appartenant à la même génération que Wedekind et Rilke, Stefan George est sans doute celui qui est allé le plus loin, esthétiquement, dans ses expériences et essais plurilingues, même si son parcours est marqué par des ruptures profondes et de forts contrastes. En effet, le jeune George est sans conteste l'un des plus grands artisans polyglottes du langage. Sa première production poétique fait apparaître un esprit résolument cosmopolite, fondé sur une maîtrise exceptionnelle des langues étrangères qui se traduit notamment par l'écriture de poèmes en plusieurs langues.

Cependant, après avoir accompli, à partir du milieu des années 1900, son « tournant patriotique », George finira par rejoindre le nouvel élan nationaliste inauguré par la politique impérialiste de Guillaume II, jusqu'à cultiver une relation plus qu'ambiguë avec l'idéologie nazie montante. Dans la contribution que j'ai consacrée au cas de George[25], je me suis surtout efforcé de mettre en évidence cette dimension plurilingue de l'œuvre de jeunesse du poète, afin de corriger notamment certains jugements rétrospectifs provenant de la critique et de l'entourage du poète.

Loin de l'image répandue, promue par son « cercle », d'un poète on ne peut plus germanique, d'un poète-prophète annonçant et œuvrant pour la renaissance du peuple allemand, *Étienne* George (c'est ainsi qu'il se faisait appeler dans sa jeunesse) est d'abord un écrivain profondément *exophone*. En citant une nouvelle fois la célèbre formule d'Adorno, on pourrait dire qu'il s'est adonné, durant sa jeunesse, à une véritable « exogamie de la langue ». À la recherche d'un nouveau langage poétique, il a en effet travaillé et expérimenté avec une multitude d'idiomes, y compris des langues inventées.

[25] « Le paradoxe Stefan George, poète cosmopolite plurilingue et prophète de la renaissance nationale allemande », in : Britta Benert (dir.), *Paradoxes du plurilinguisme littéraire 1900. Réflexions théoriques et études de cas*, Bruxelles, Lang, 2015, p. 79-94 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 223-250].

Durant les années 1890 naissent ainsi toute une série de poèmes écrits en français, anglais, italien et dans la *lingua romana* qu'il a créée. C'est à partir de ces expériences exophones que George a développé son propre idiome poétique allemand, qui allait révolutionner la poésie allemande. Tout se passe comme si son ressourcement de la langue littéraire allemande ne pouvait se réaliser que moyennant le détour par l'écriture en langue étrangère, en recourant à un univers linguistique résolument pluriel, inventif, créateur.

Ma contribution à la recherche sur George s'est donc employée à retracer la genèse du plurilinguisme chez ce poète, les tenants et les aboutissants de cette pratique, en relation avec son travail de traducteur polyglotte, jusqu'à la disparition des langues étrangères dans l'œuvre de la maturité (à l'inverse du cas d'Ilma Rakusa évoquée précédemment). J'ai pu ainsi démontrer que, marginale mais loin d'être anecdotique, l'exophonie de George est *inséparable* de la création de son style poétique en langue allemande. À l'instar de son intense activité de traducteur, elle lui a fourni un formidable moyen pour sortir du carcan de la tradition allemande, en ressourçant son langage poétique directement auprès d'autres idiomes, y compris des idiomes créés spécialement pour l'occasion.

Bien que George ait envisagé un moment d'abandonner définitivement l'allemand comme langue d'écriture, l'activité exophone prend chez lui le plus souvent la forme d'expériences visant un *transfert* des propriétés des autres langues sur l'allemand, en transformant en profondeur le langage poétique de son époque. En effet, parmi ses poèmes des années 1890, les cas de transfert interlinguistique – moyennant notamment des procédés d'auto-traduction et d'adaptation – des autres langues vers l'allemand sont nombreux. La genèse de certains poèmes tels que *Sprüche*[26] (1893) fait précisément apparaître la manière dont George s'est servi de la trame poétique exophone, en l'occurrence de la structure vocalique de la version française, pour créer des poèmes allemands d'un nouveau genre.

Somme toute, l'exophonie est chez George une stratégie littéraire privilégiée pour atteindre cette « *intensité formelle* » dont parle Armin Schäfer dans sa remarquable étude sur le poète[27]. À cet égard, les études déjà réalisées (au demeurant fort intéressantes) qui mettent en évidence l'importance de la traduction dans la genèse de l'écriture poétique de George seraient à élargir et à compléter par cette perspective exophone. On pourrait dire que l'exophonie renforce et radicalise tous les phénomènes translingues observables dans le travail de traducteur de George.

[26] Stefan George, *Sämtliche Werke in 18 Bänden. Das Jahr der Seele* (vol. 4), Stuttgart, Klett-Cotta, 1982, p. 53/p. 137-138.
[27] Armin Schäfer, *Die Intensität der Form. Stefan Georges Lyrik*, Cologne *et al.*, Böhlau, 2005.

Le dénominateur commun entre George traducteur et George poète polyglotte réside en fin de compte dans sa manière d'aborder la langue étrangère comme une langue première et de transformer, pour ainsi dire, sa langue maternelle en une langue étrangère. Une approche qui n'est sans doute pas étrangère à la forte originalité de son œuvre de jeunesse. À partir des années 1900 néanmoins, George et son cercle désormais constitué vont essayer de minorer l'importance de cette période hautement polyglotte. On a ainsi essayé de faire apparaître le plurilinguisme, soit comme une attitude pragmatique dans le cadre de la communication avec ses amis étrangers, soit comme un *fourvoiement*, avant que le « maître » ne trouve sa véritable voie.

Cependant, jusqu'en 1898 au moins, George aura écrit des poèmes dans d'autres langues, poèmes qui serviront de source ou de trame pour des textes allemands publiés dans ses recueils. Au moins jusqu'à son recueil *Der Teppich des Lebens,* paru en 1900, on peut parler de la présence de nombreux « palimpsestes » exophones dans son œuvre[28]. En grattant un peu à la surface des textes, si j'ose dire, on découvre une première production poétique de George qui est tout à fait passionnante, et très éloignée de l'image d'écrivain proto-nationalsocialiste qui domine encore aujourd'hui.

Une continuité des débuts de la modernité littéraire jusqu'à la fin des avant-gardes

En partant du « trio » fondateur de Rilke, Wedekind, George, j'ai pu progressivement élargir mes recherches autour des phénomènes plurilingues dans la littérature allemande autour de 1900, ce qui m'a permis, entre autres, de découvrir une certaine continuité historique des écritures plurilingues dans le domaine allemand, une certaine ligne *généalogique*, pourrait-on même dire, allant des années 1880 jusqu'à la fin des années 1920. La forte cohérence que fait apparaître cette séquence permettrait d'envisager un premier chapitre dans le cadre d'une future histoire du plurilinguisme dans la littérature allemande.

Correspondant à une certaine « mondialisation de l'Europe »[29], cette période historique est certes marquée par un scepticisme linguistique généralisé, par une crise du langage poétique, mais elle se caractérise également par un esprit d'*innovation* esthétique sans précédent qui passe notamment par un recours constant aux langues étrangères. Sur le plan de la périodisation historique, la période s'étend de la réception du symbolisme dans la littérature germanophone jusqu'aux poètes du cabaret allemand des années 1920, en passant par les avant-gardes,

[28] Voir aussi *infra*.
[29] Voir Jean-Claude Polet (éd.), *Patrimoine littéraire européen, vol. 12. Mondialisation de l'Europe (1885-1922)*, Bruxelles, De Boeck, 2000.

l'expressionnisme, le dadaïsme, en réalisant en outre une synthèse entre recherche poétique et art populaire.

Au début de cette séquence historique se trouve sans doute la philosophie de Friedrich Nietzsche, sa « déconstruction » du langage en tant que vecteur de vérité, moyen de communication et principe fondateur de l'identité à la fois individuelle et collective[30]. Si la crise du langage de la Fin de siècle est couramment associée aux noms de Fritz Mauthner et de Hugo von Hofmannsthal, c'est bien Nietzsche qui en jette les fondements philosophiques, fondement dont on connaît l'énorme influence sur la production littéraire des décennies à venir.

Sur le plan littéraire, le roman social de Theodor Fontane incarne, quant à lui, l'apparition contemporaine d'une certaine *polyphonie* dans l'écriture littéraire, une écriture qui se conçoit comme la transcription réaliste du langage parlé par les contemporains, en particulier comme le reflet des nouveaux codes de communication de la bourgeoisie marqués notamment par l'emploi de mots et d'expressions étrangères[31]. Dans un registre différent, celui du monde ouvrier et des classes défavorisées, le théâtre naturaliste, recourant notamment aux dialectes, aux jargons, aux parlers populaires, poursuivra à sa manière cette tendance polyglotte durant les années 1880 et 1890.

Les procédés d'écriture plurilingue de Wedekind, George et Rilke, que je viens de présenter, préparent ensuite le terrain aux avant-gardes littéraires où le plurilinguisme se mue en véritable stratégie textuelle généralisée[32]. Ces écrivains illustrent en outre le fait que, loin de paralyser les forces créatrices, la crise du langage a pu agir comme un *catalyseur* de l'innovation esthétique.[33] On pourrait en effet dire que la sortie du classicisme épigonal dans laquelle une bonne partie de la littérature allemande s'était embourbée a été rendue possible grâce notamment à un recours à la diversité des langues du monde.

D'autre part, cette pluralité des idiomes a pu à cette époque jouer le rôle d'*antidote* face au nationalisme agressif, au chauvinisme xénophobe qui caractérise par ailleurs cette époque. La vision punitive de la confusion des langues se voit partiellement remplacée par l'idée d'une « *Babel*

---

[30] Dirk Göttsche, *Die Produktivität der Sprachkrise in der modernen Prosa*, Francfort/Main, Athenäum, 1987, p. 47.

[31] Katharina Grätz, « „Four o clock tea" – „pour la canaille" – „error in calculo". Polyphonie und Polyglossie in Theodor Fontanes Gesellschaftsromanen », *Komparatistik Online,* 2 : 2014, URL : http://www.komparatistik-online.de/2014-2-9.

[32] Tania Collani, « Le plurilinguisme comme paradigme de la modernité dans la littérature des avant-gardes », in : Franca Bruera/Barbara Meazzi (dir.), *Plurilinguisme et Avant-gardes*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 65-77, ici p. 65.

[33] Voir Thorsten Roelcke, « Sprachgeschichtliche Tendenzen des literarischen Experiments im 19. und 20. Jahrhundert », in : Werner Besch *et al.* (dir), *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, vol. 4, Berlin/New York, De Gruyter, 2004, p. 3091-3110, ici 3102.

heureuse »[34], la diversité des langues prenant une dimension éminemment positive dans le cadre d'une vision pluraliste du monde[35]. Fondé durant la Première Guerre mondiale, le dadaïsme, ce mouvement viscéralement internationaliste et plurilingue, représente une sorte d'apogée de cette évolution, irriguant ensuite le champ artistique jusqu'à la culture populaire.

La séquence historique, que je viens d'esquisser, d'un déploiement du plurilinguisme littéraire autour de 1900, se clôt par la vie culturelle sous la République de Weimar, incarnée de manière emblématique par le Berlin des années 1920, métropole internationale ouverte sur le monde, avant que l'arrivée du national-socialisme et la mise au pas de la culture allemande ne marquent un arrêt brutal.

Le cabaret comme fil conducteur de l'esthétique plurilingue : le cas de Walter Mehring

C'est à partir du cas de Walter Mehring (1896-1981) que j'ai pu concrètement illustrer cette généalogie plurilingue allant des débuts de la modernité littéraire en Allemagne jusqu'à la fin de la culture de Weimar, en mettant en évidence le rôle moteur joué par le cabaret. Poète, écrivain et journaliste, Walter Mehring, héritier à la fois du cabaret parisien et de l'expressionnisme poétique, est l'un des artistes emblématiques du cabaret berlinois des années 1920. Sa contribution à l'art du cabaret, recourant notamment au plurilinguisme, illustre de manière exemplaire le caractère hybride de la culture weimarienne.

Situés entre la culture populaire et la culture savante, les chansons et poèmes de Mehring, dont certains font un usage appuyé de procédés plurilingues, s'inscrivent dans le projet contemporain d'une communication internationale entre les arts, en conjuguant de multiples influences européennes et américaines : du mouvement Dada jusqu'au jazz, des chansons du cabaret français de la fin du XIX^{e} siècle jusqu'à l'esthétique du montage et au simultanéisme du début du XX^{e} siècle.

Dans l'article que j'ai consacré à l'œuvre de cet artiste et au contexte de sa genèse[36], je me suis ainsi proposé de mettre en rapport trois phénomènes culturels et littéraires emblématiques des années 1920 : 1° l'*art du cabaret* en Allemagne, notamment à Munich et à Berlin ; 2° le développement des *écritures plurilingues*, en particulier au sein des avant-gardes ; 3° le projet européen d'une *communication transnationale* entre les arts et les artistes. En s'appuyant en particulier sur le

[34] Voir Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 10. ; voir aussi Arno Renken, *Babel heureuse - Pour lire la traduction,* Paris, Van Dieren Éditeur, 2012.
[35] Voir Schmeling/Schmitz-Emans, *op. cit.,* p. 19.
[36] « Dada – Rag-time – Cabaret : internationalisme artistique et écriture plurilingue chez Walter Mehring », *Recherches germaniques*, n° 45/2015, p. 49-71 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 251-276].

corpus des poèmes plurilingues de Mehring nés entre 1919 et 1924, mes analyses se sont attachées à illustrer deux concepts centraux défendus par cet artiste : celui d'« œuvre littéraire internationale » (*internationales Sprachkunstwerk*), reposant notamment sur une écriture plurilingue, et celui de « rag-time poétique » (*Sprachen-Rag-Time*) né sous l'influence de la première vague de jazz en Europe.

Comme il a été démontré par la critique[37], le plurilinguisme caractérise fortement les formes d'expression des avant-gardes des années 1910 à 1930 en Allemagne, en Europe et au-delà. « Libertaires par vocation, en tirant à boulets rouges sur les piliers du pouvoir »[38], les avant-gardes secouent ainsi le joug des conceptions idéalistes et ethnocentriques du langage. Sur fond de vagues nationalistes, elles contribuent de manière déterminante au développement d'une communication transnationale, d'un langage à la fois universel et pluriel.

Dans le cadre de cette évolution des formes d'expression artistique, deux tendances apparaissent au sein de la production littéraire : d'une part, l'instauration d'un espace de *médiation* généralisée, à travers d'innombrables échanges entre artistes venant d'horizons culturels et linguistiques très divers ; et, d'autre part, une tendance à la *babélisation* des langues abolissant les frontières les séparant jusqu'à créer des idiomes sans identité culturelle ou nationale déterminée, comme c'est le cas notamment dans le dadaïsme.

Quelque peu marginalisés à cause de leur appartenance au genre « mineur » de l'art du cabaret, les textes de cabaret de Mehring me semblent être un document central pour l'étude du plurilinguisme littéraire comme vecteur transculturel durant la première moitié du XX^{e} siècle. Intimement liées à la nouvelle urbanité cosmopolite du Berlin des années 1920, ses chansons d'un nouveau genre réalisent la synthèse entre l'esthétique expressionniste, les procédés du simultanéisme et du montage issus de la tradition futuriste et dadaïste, en y intégrant la nouvelle musicalité du jazz.

Chez Mehring, la polyphonie des langues et les références au jazz comme nouvel art cosmopolite contribuent donc à créer un espace littéraire transnational. Il faut toutefois souligner que cet espace n'est pas homogène et harmonieux ; c'est un espace marqué par les divergences et conflits politiques nationaux et internationaux de cette époque. Par conséquent, les références transnationales, si elles comportent une ouverture sur le monde, ne sont nullement le garant d'une entente harmonieuse entre les hommes.

---

[37] Bruera/Meazzi, *op. cit.* ; Jean Weisgerber (dir.), *Les avant-gardes et la Tour de Babel. Interactions des arts et des langues*, Lausanne, L'âge d'homme, 2000.
[38] Weisgerber, *op. cit.*, p. 8.

Malgré son affirmation péremptoire d'un « avenir glorieux » qui serait réservé à la chanson de cabaret plurilingue, l'écrivain berlinois abandonne ce genre vers le milieu des années 1920 pour adopter une écriture essentiellement monolingue dans le cadre d'une radicalisation politique incompatible avec l'esprit du cabaret. Cependant, l'intense mais brève contribution de Mehring à l'art du cabaret n'est pas le chant du cygne de la tradition plurilingue que je viens d'esquisser. D'autres artistes continueront sur la même voie d'une alliance entre jazz et poésie plurilingue. En effet, avant la mise au pas national-socialiste, ce seront notamment certains compositeurs et librettistes d'art lyrique qui utiliseront la polyphonie des langues, sans toutefois atteindre la même virtuosité formelle que le poète.

À cet égard, il faut notamment citer le compositeur autrichien Ernst Křenek avec son opéra *Jonny spielt auf*, créé en 1927, dont le protagoniste, un musicien de jazz noir, se caractérise notamment par sa manière de mélanger, de façon grotesque, l'allemand et l'anglais. Plus généralement, la critique a montré que l'introduction de l'anglais dans les paroles des chansons est un procédé récurrent de toute la musique allemande des années 1920 fortement influencée par le jazz.

Après la période nazie, la poésie concrète essaiera à sa manière de renouer avec la tradition avant-gardiste de l'entre-deux-guerres. Chez le poète autrichien Ernst Jandl notamment on retrouvera le même rapport étroit entre écriture et musique de jazz[39]. Mais il faudra attendre les années 1960 pour que cette nouvelle poésie musicale et polyglotte entre véritablement en scène. Quant à Mehring, homme brisé par l'exil et incapable de composer avec la scène littéraire de la République fédérale allemande, il ne retrouvera plus jamais l'inspiration de sa poésie du début des années 1920.

Nationalisme et plurilinguisme : une perspective sur le XIX^e^ siècle

Dans l'optique du développement d'une perspective historiographique plus large sur le plurilinguisme en littérature, l'une des questions les plus intéressantes et importantes qui se posent – dans le cadre allemand, mais aussi dans un cadre européen[40] – est celle de l'*articulation* entre les grandes époques historiques, notamment entre les Lumières, le romantisme et la (post)modernité. Quelle est notamment la relation entre, d'une part, le plurilinguisme de l'époque *pré*-national (ou

[39] Voir Bernhard Fetz/Hannes Schweiger (dir.), *Ernst Jandl. Musik Rhythmus Radikale Dichtung,* Vienne, Zsolnay, 2005.
[40] Voir par exemple *Mapping Multilingualism in 19th Century European Literature : Closing the Gap between Past and Present,* atelier co-organisé par Olga Anokhina, Till Dembeck et Dirk Weissmann dans le cadre du XXI^e^ congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, Université de Vienne, Autriche, 21-27 juillet 2016.

pré-nationaliste), et, d'autre part, celui de la période *post*-nationale (ou *post*-monolingue pour reprendre le terme de Yasemin Yildiz) ? Autrement dit : quel lien existe-t-il entre le plurilinguisme littéraire de l'époque actuelle, postcoloniale, mondialisée, et celui des époques antérieures telles que le Moyen-Âge, la Renaissance ou les Lumières, sans oublier l'Antiquité[41] ? Y a-t-il une parenté entre ces formes anciennes de plurilinguisme et le plurilinguisme contemporain ? Et comment faut-il évaluer le rôle joué à cet égard par le XIX[e] siècle, rupture historique apparente ?

Sous cet angle, le XIX[e] siècle apparaît bien comme une *période-clé*, dans la mesure où, à un moment donné de ce siècle, le paradigme monolingue est devenu dominant, en marginalisant, voire en interdisant tout écart par rapport à une langue (maternelle) allemande conçue comme essence de l'identité à la fois individuelle et collective, ethnique. À cette époque, le paradigme monolingue s'inscrit en effet dans le cadre général d'un *différentialisme* culturel selon lequel

> tout homme est par nature inscrit en une humanité particulière, selon un mode d'existence déterminé par des manières de penser, de juger, de sentir, d'agir, propres à la communauté culturelle et linguistique à laquelle il est attaché, et irréductibles à celle des autres communautés.[42]

Dans une telle perspective, tout processus ou procédé qui vient arracher l'humain à ses appartenances et détruire son inscription dans une nature particulière, y compris sa langue maternelle, est vu comme un grave facteur de déshumanisation et d'aliénation.

Alors que changer de langue ou mélanger les langues était un procédé tout à fait commun et habituel au cours des siècles précédents, la radicalisation du patriotisme linguistique dans le sillage de la Révolution française semble donc inaugurer une ère nouvelle[43]. Quelque part entre la fin des Lumières et le renouveau littéraire vers 1890, le plurilinguisme sera ainsi devenu synonyme non seulement d'anomalie mais de déloyauté, d'aliénation, de déchéance.

Friedrich Ludwig Jahn est l'un des premiers témoins de cette rupture quand il qualifie, dès 1816, le plurilinguisme comme attitude antiallemande pour y ajouter une dimension théologique en parlant d'agent de perdition, de nid du péché, *Sündenpfuhl,* mettant en danger le « salut » de la nation[44]. Par conséquent, le moment des guerres antinapoléoniennes semble marquer un tournant idéologique majeur dans les conceptions linguistiques[45]. La langue maternelle se voit ainsi investir

---

41 Voir par exemple Alex Mullen/Patrick James (dir.), *Multilingualism in the Graeco-Roman Worlds*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012. Voir aussi le cours que consacre actuellement Jean-Luc Fournet du Collège de France à « Babel sur le Nil : multilinguisme et multiculturalisme dans l'Égypte de l'Antiquité tardive » ; URL : http://www.college-de-france.fr/site/jean-luc-fournet/_course.htm.

42 Renaut, *op. cit.*, p. 277.

43 Voir Hokenson/Munson, *op. cit.*, p. 160.

44 Friedrich Ludwig Jahn/Ernst Eiselen, *Die Deutsche Turnkunst zur Einrichtung der Turnplätze*, Berlin 1816, p. 21.

45 Claus Ahlzweig, *Muttersprache – Vaterland. Die deutsche Nation und ihre Sprache*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1994, p. 158.

d'enjeux ethnico-nationaux, en devenant le lien organique entre l'individu et le collectif, le pivot voire le fondement ontologique de toute définition de l'identité (nationale)[46].

Le XIX[e] siècle serait-il donc, au moins dans l'aire germanique, le *siècle du monolinguisme* institutionnalisé et de la disparition plus ou moins rapide des pratiques plurilingues en littérature ? D'une certaine manière, le constat semble juste, et cette évolution correspond en outre à la nécessité sociopolitique d'une homogénéisation de l'espace de communication national et à l'impératif de la démocratisation des pratiques culturelles et politiques[47].

Or, cette idée d'un « siècle du monolinguisme » fait en même temps apparaître un paradoxe, ou, du moins, une tension, celle entre, d'une part, la montée du nationalisme, les mouvements de territorialisation de la culture et de la langue qui caractérise cette époque, et, d'autre part, les phénomènes transnationaux tels que le développement à grande vitesse des moyens de communication et de transports, ou les mouvements migratoires qui ont lieu à cette même époque.

Comme l'écrivent Axel Gasquet et Modesta Suárez dans une perspective européenne sur la littérature :

> Malgré le fait que le XIX[e] siècle soit le siècle des premiers mouvements migratoires massifs en Occident, les nationalismes viennent étouffer et marginaliser des écrivains peu conventionnels qui ont choisi d'écrire – sporadiquement ou de façon permanente – dans une langue autre que leur langue maternelle.[48]

Or, s'il y a bien une marginalisation, voire une exclusion progressive de plurilinguisme, comme le constatent ces deux chercheurs, l'évolution ne semble pas être celle d'un simple effacement ; il y a de toute évidence également des effets de *continuité*[49].

On pourrait même dire qu'il existe, à travers le XIX[e] siècle, une relation dialectique entre la perspective monolingue et plurilingue, à l'instar de celle qui existe entre les dimensions nationale et transnationale. Tout au long du siècle, le nationalisme ethnocentrique et le transnationalisme cosmopolite semblent en effet constamment cohabiter dans le champ culturel et littéraire.

Ce phénomène s'observe notamment durant les années 1820-1850 au niveau des discussions autour des concepts de littérature mondiale et de littérature nationale[50], où l'on peut constater une certaine pérennité des idées cosmopolites antérieures. Il se vérifie également dans le

---

[46] Stukenbrock, *op. cit.,* p. 67.
[47] Kremnitz, *op. cit,* p. 57.
[48] Gasquet/Suárez, *op. cit.,* introduction, p . 7-8
[49] À cet égard, je dois revenir sur l'un des points de vue exprimés dans mon article « Une littérature transnationale et transculturelle en langue allemande », *op. cit.*, p. 54, suggérant que le terme de littérature interculturelle serait inapproprié pour parler du XIX[e] siècle. D'une manière générale, certains de mes travaux antérieurs soulignent surtout la rupture que représente cette époque, alors que mes recherches actuelles ont tendance à argumenter dans le sens d'une certaine *continuité* en matière interculturelle et plurilingue, entre la période pré-nationale et le XX[e] siècle jusqu'à l'époque actuelle.
[50] Voir Goßens, *Weltliteratur, op. cit.*

champ de la philosophie du langage et de l'esthétique littéraire, en particulier après 1860, lorsque certains concepts unitaires, à peine forgés, commencent déjà à se *défaire*.

En effet, lorsqu'à la suite de la fondation de l'État-nation wilhelminien, en 1871, on assiste à une nouvelle radicalisation des idéologies monolingues, on observe inversement, dans le champ culturel et littéraire, une profonde *mise en cause* de ce paradigme qui semblait pourtant en train de triompher. Au moment même donc où la langue maternelle est « embrigadée » à des fins de légitimation nationaliste, voire impérialiste[51], dans le cadre d'une véritable militarisation de la langue allemande[52], la littérature allemande, à travers des auteurs tels que Wedekind, George et Rilke, redécouvre l'expression plurilingue comme moyen de ressourcement d'une langue littéraire jugée épuisée, voire morte.

Comme évoqué précédemment, ce renouveau des pratiques plurilingues durant le dernier tiers du siècle coïncide avec le mouvement d'un scepticisme linguistique profond, d'une crise du langage qui n'est pas seulement littéraire. Or, jusqu'à un certain point, cette crise semble justement avoir joué le rôle d'un *catalyseur* pour faire éclater le nationalisme linguistique. Tout se passe comme si l'ethnocentrisme excessif du milieu du siècle avait engendré, en guise d'antithèse, pour ainsi dire, une nouvelle ouverture, afin d'échapper à une logique d'enfermement mortifère, de compenser les limitations imposées par la logique de la langue maternelle unique.

Si le lien entre crise du langage et innovation littéraire a été maintes fois souligné[53], le rôle spécifique joué par le plurilinguisme dans cette évolution doit à mon sens être réévalué. Car le fameux scepticisme linguistique de cette époque ne mène pas fatalement au silence, il aboutit également à l'« explosion » créatrice des avant-gardes et à leur nouvelle conception du langage littéraire qui se reflète dans leurs procédés plurilingues.

Une extension historique : le plurilinguisme littéraire durant le *Vormärz*

D'un autre point de vue, il ne faut jamais perdre de vue que la philosophie du langage, les idéologies linguistiques, ainsi que le nationalisme méthodologique de la philologie et de l'historiographie, ne reflètent que très imparfaitement les *pratiques* scriptuaires en cours à une époque donnée. Ainsi, malgré une marginalisation indéniable des expressions plurilingues, sous

[51] Stukenbrok, *op. cit.,* p. 321 ; Ahlzeig, *op. cit.,* p. 171.
[52] Stukenbrok, *op. cit.,* p. 323-324.
[53] Roelcke, *op. cit.*, p. 3102.

forme notamment d'un recul vérifiable du bilinguisme d'écriture[54], le XIX[e] siècle est loin d'être un siècle purement monolingue[55].

Certains travaux ont déjà démontré que l'homogénéité culturelle, linguistique et ethnique revendiquée par les nationalistes reposait en grande partie sur une *fiction*, écartant de la vue et passant sous silence la diversité qui caractérise les territoires allemands à cette époque[56]. Sans même parler des territoires situés en dehors du futur État-nation allemand, ceux de l'Empire habsbourgeois notamment, où la tension entre nationalismes (allemand, slave, magyar, etc.) et diversité (ethnique, culturelle, linguistique) prenait des proportions autrement plus importantes[57]. On sait par ailleurs que les effets de l'« âme plurilingue de l'Empire autro-hongrois »[58] sur la littérature germanophone se feront sentir au-delà de la fin de l'Empire, en partie jusqu'à l'époque actuelle, comme le montrent notamment les cas, déjà abordés, d'Elias Canetti, Paul Celan, Herta Müller et Ilma Rakusa[59].

Somme toute, le XIX[e] siècle, loin d'être une époque sans littérature plurilingue, fait apparaître une grande diversité de pratiques d'écriture, y compris des pratiques plurilingues, qui attend sa (re)découverte par la recherche. Une période particulièrement intéressante à cet égard sont les années 1830-1850, celle de l'exil politique des écrivains allemands entrés en opposition par rapport à la politique restauratrice et répressive de la Confédération germanique sous l'égide de Metternich.

Pratiquement tous les écrivains de ce qu'on désigne communément comme la Jeune Allemagne, notamment Heinrich Heine, Ludwig Börne, Georg Büchner[60], ont en effet pratiqué, à des degrés divers, le bilinguisme franco-allemand[61]. À cet égard, le cas de l'œuvre française de Heine est particulièrement intéressant. Après avoir été l'objet de toute une série d'études dans les années 1970, la question du bilinguisme de Heine avait entre-temps quelque peu disparu de la recherche.

---

54 Eva Gentes, *Toujours infidèle – writing from the midzone. Die literarische Selbstübersetzung im 20. Jahrhundert*, GRIN, 2008 ; Hokenson/Munson, *op. cit.,* p. 160.

55 À cet égard, mes travaux antérieurs ont également eu tendance à trop accentuer la coupure opérée par le XIX[e] siècle (voir notamment « Mehrsprachigkeit in Frank Wedekinds Büchse der Pandora », *op. cit*, p. 298), un point de vue que je suis en train d'interroger actuellement.

56 Voir Joachimsthaler, *op. cit.* ; Sebastian Conrad, *Globalisierung und Nation im Deutschen Kaiserreich*, Munich, Beck, 2006.

57 Voir Hanna Burger, « Die Vertreibung der Mehrsprachigkeit am Beispiel Österreichs 1867-1918. », in : Gerd Hentschel (dir..), *Über Muttersprachen und Vaterländer. Zur Entwicklung von Standardsprachen und Nationen in Europa*, Francfort/Main, Peter Lang, 1997, p. 35-49.

58 Michaela Wolf, *Die vielsprachige Seele Kakaniens. Übersetzen und Dolmetschen in der Habsburgermonarchie 1848 bis 1918*, Vienne *et al.*, Böhlau, 2012.

59 Voir *supra* parties 5 et 6.

60 Sur Büchner, voir aussi ma contribution « L'écriture en acte : ponctuation, iconicité et violence du langage chez Büchner », Gilles Darras/Camille Jenn (dir.), '*Unsere Zeit ist rein materiell'. Georg Büchner ou le drame de la modernité*, Presses Universitaires de Reims, 2014, p. 171-190 [hors dossier d'HDR].

61 Voir aussi *infra* partie 8.

Dans le cadre de mes travaux sur l'histoire du plurilinguisme en littérature, notamment autour de la notion d'auto-traduction, j'ai essayé de rouvrir ce dossier pour intégrer Heine dans une perspective historique plus large, sur la base de nouvelles approches théoriques notamment.

À contre-courant d'un certain désintérêt de la recherche heinéenne récente pour ce sujet, l'article que j'ai consacré au bilinguisme de Heine reprend donc à nouveaux frais, en s'appuyant sur une nouvelle base théorique, la question de savoir à quel point Heine peut être considéré comme un écrivain *auto-traducteur*[62].

On sait qu'après son départ d'Allemagne, en 1831, Heine a commencé à mener une *double* carrière littéraire tournée à la fois du côté allemand, son public traditionnel, et du côté français, marché littéraire à conquérir. En effet, l'écrivain avait pris la décision de s'adresser directement au public français moyennant une version française de tous ses écrits. On peut dire qu'à partir de 1832, Heine participe activement à la vie littéraire et culturelle parisienne. Grâce au succès de ses *Tableaux de voyage* (1834), il réussit à s'établir définitivement sur le marché parisien. La même année, il a commencé à établir la première édition de ses œuvres complètes en langue française chez Eugène Renduel.

Il faut souligner que, sauf quelques rares exceptions, Heine a publié tous ses écrits français sous son propre nom sans mention de traducteur. Au lieu d'être perçu comme écrivain allemand *traduit* en français par l'intermédiaire d'un tiers, il voulait apparaître comme auteur *original* et authentique de ses textes français. Or, il s'agissait généralement non pas d'(auto)traductions au sens restreint (moderne) du terme, mais d'adaptations et de réécritures de ses textes revus pour le public français.

D'autre part, certains documents d'archives prouvent que Heine n'est pas seul à avoir produit ses textes français, de nombreux traducteurs et rédacteurs l'ayant aidé dans ce travail. La question majeure reste ici celle de l'identité et de l'autorité de l'énonciateur du texte traduit. Quelle a été la participation *effective* de ces collaborateurs, quel a été leur rôle par rapport à l'auctorialité de Heine lui-même ? Heine peut-il être considéré comme l'auteur de ses textes français ou bien s'agit-il de l'appropriation d'un travail fait en grande sinon majeure partie par quelqu'un d'autre ? On sait en effet que Heine s'était arrangé pour taire la collaboration de certaines personnes à la rédaction de ses textes publiés en français.

---

[62] « 'Auch meine Gedanken sind exilirt, exilirt in eine fremde Sprache.' Heinrich Heines 'Werke in französischer Sprache' zwischen Selbstübersetzung, Fremdübersetzung und interlingualem *rewriting* », in : Andreas Keller/Stefan Willer, *Selbstübersetzung als Wissenstransfer*, Berlin, Kadmos, 2017 (sous presse) [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 277-203].

S'agissant de la question de la littérature auto-traduite, il faut noter que cette problématique concerne chez Heine en premier lieu ses textes en *prose* consacrés aux questions historiques, littéraires et philosophiques, le statut de son œuvre poétique traduite en français étant sensiblement différent. La genèse des versions françaises de ces œuvres en prose montre que le rôle de médiateur franco-allemand joué par Heine est intimement lié à des questions de transfert linguistique. Il y a chez Heine toute une série de textes qui, sans être des auto-traductions au sens restreint du terme, naissent à travers un *va-et-vient* entre l'allemand et le français, comportant des procédés traductifs d'une grande complexité.

Quelle que soit la manière dont on évalue le statut de ses textes français, Heine a investi une énergie considérable dans l'établissement de ces versions françaises, ce qui a poussé certains éditeurs (comme ceux de la *Weimarer Säkularausgabe*) à considérer les *Œuvres complètes* établies par l'auteur lui-même avant sa mort comme partie intégrante de son œuvre sans hiérarchisation explicite.

En somme, le bilinguisme d'écriture de Heine est sans conteste l'un des aspects les plus essentiels de l'interculturalité qui a si profondément marquée son œuvre. À cet égard, ma propre position critique, sur la base d'une *historisation* des catégories de propriété intellectuelle et d'(auto)traduction notamment, revient à plaider pour une revalorisation de l'*auctorialité* des versions françaises établies par Heine. Trop souvent, en effet, ces textes sont aujourd'hui assimilés à des allotraductions vieillies et dépassées sans prendre en compte le rapport d'auctorialité que l'auteur entretenait avec eux.

Ainsi, on s'autorise notamment à retraduire les œuvres de Heine sans prendre en compte les versions historiques autorisées par l'auteur. Promue par certains théoriciens des transferts culturels, une telle politique de la (re)traduction, par sa manière de séparer, plus au moins explicitement, le Heine allemand de sa part française, jugée secondaire, me semble en fin de compte aller à l'encontre de l'approche initialement anti-essentialistes de ces théories.

Une perspective alternative sous l'angle du terme de palimpseste

Avant de terminer cette partie consacrée au plurilinguisme littéraire considéré dans sa dimension diachronique, je voudrais évoquer une autre approche que j'ai pu mettre en œuvre afin de conceptualiser le rôle joué par la diversité linguistique tout au long de l'histoire littéraire

allemande. Sous forme d'un article de synthèse, j'ai en effet essayé d'aborder cette dimension sous le terme de *palimpseste exophone*[63].

Si le terme de palimpseste a été introduit depuis longtemps dans les études francophones[64], il reste peu usité dans le domaine de la littérature de langue allemande. Cependant ce terme me semble particulièrement propice à rendre compte de la « *face cachée* » que constitue le plurilinguisme dans l'histoire littéraire allemande. Envisager le canon littéraire allemand dans la perspective du palimpseste exophone incite en effet à partir à la recherche de la pluralité des langues cachées sous la surface d'une présentation historiographique littéraire dont le présupposé a généralement été l'*unicité* de la langue d'écriture.

On sait que le mot palimpseste (dont l'étymologie signifie « gratté pour réécrire »), désigne à l'origine un parchemin qu'on avait gratté dans l'intention d'en effacer l'écriture pour la remplacer par un nouveau texte. Les techniques archéologiques modernes permettent néanmoins de rendre à nouveau lisible ce texte sous le texte. Ainsi, le terme de palimpseste implique que le premier texte reste visible, par transparence, sous le second. Le phénomène du palimpseste semble fasciner la modernité, car ses usages figurés sont légion. Par extension métaphorique, on parle ainsi notamment de palimpseste pour un objet qui se construit par destruction et reconstruction successives, tout en gardant l'historique des traces anciennes.

Pour Gérard Genette, à qui je me suis référé, le terme de palimpseste sert de métaphore pour désigner ce qu'il qualifie de relation *hypertextuelle*. Cette relation hypertextuelle – proche du concept d'intertextualité – postule que l'on peut trouver dans tout texte littéraire la trace, en filigrane pour ainsi dire, d'un autre texte littéraire plus ancien, que Genette définit comme *hypotexte*. À partir de cette définition, j'ai proposé d'entendre, sous le terme de palimpseste exophone, une *relation hypertextuelle translingue*, c'est-à-dire : la trace, dans un texte d'apparence monolingue, d'un hypotexte écrit dans une autre langue. Autrement dit : la présence d'autres langues *sous* la langue apparemment unique du texte.

Il s'agit d'une figure de pensée permettant notamment de rendre compte de la genèse plurilingue, par le biais de l'(auto)traduction, d'un certain nombre de textes de la littérature allemande. D'après la terminologie établie par Kremnitz[65], le plurilinguisme du palimpseste exophone est ainsi un plurilinguisme *externe* (ou intertextuel), un changement de langue entre deux

[63] « Les langues sous la langue : pour une poétique des palimpsestes exophones dans la littérature allemande », in : Patrizia Noel/Levente Seláf (dir.), *The Poetics of Multilingualism – La Poétique du plurilinguisme*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2016 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 307-316].
[64] Gérard Genette, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982 ; Rainier Grutman (2009), « Déjouer la diglossie : Maeterlinck et le 'palympseste 'flamand' », *Cahiers de linguistique* 35, 2010, p. 35–53.
[65] Kremnitz*, op. cit.,* p. 14.

états du texte, et non pas un plurilinguisme interne à l'une des couches du palimpseste (plurilinguisme intratextuel).

La métaphore de palimpseste, même si elle est d'un usage quelque peu inflationniste, se prête particulièrement bien au corpus littéraire auquel je m'intéresse, dans la mesure où il faut souvent regarder *derrière* les apparences textuelles monolingues pour trouver les traces que les autres langues ont laissées, et que le premier texte – exophone ou étranger – n'est pas toujours censé rester visible selon la volonté de l'auteur ou de ses éditeurs et commentateurs.

Dans l'article en question, j'ai présenté, de manière succincte, quelques exemples emblématiques pour illustrer une certaine logique palimpsestique plurilingue qui me semble traverser l'histoire de la littérature allemande. Ce faisant, je me suis limité à l'époque contemporaine (au sens historiographique), en excluant le plurilinguisme littéraire du Moyen Âge et de la Renaissance. Tout en privilégiant le cas franco-allemand, particulièrement riche, j'ai également inclus des exemples incluant d'autres langues comme l'anglais.

Outre une grande partie des auteurs évoqués précédemment dans ce dossier, auxquels je ne reviendrai pas en cet endroit, l'article aborde le cas des œuvres en langue anglaise de Klaus Mann (1906-1949), à partir notamment de son autobiographie *The Turning Point* (1942), écrite en anglais avant d'être adaptée en allemand (1952, posthume).

Somme toute, la dimension palimpsestique de la langue étrangère correspond chez Klaus Mann à la manière dont la genèse, en langue anglaise, de son autobiographie reste inscrite dans sa version allemande ultérieure. Malgré l'autonomie de la version allemande publiée ultérieurement, cette trame anglophone aura en effet marqué de son empreinte certains chapitres de l'œuvre, notamment ceux qui intègrent le journal intime que Mann a tenu durant l'exil, journal rédigé en grande partie en anglais.

Dans la mesure où la langue anglaise est intimement liée à la genèse de ce texte, on peut considérer que le caractère exophone reste en quelque sorte *inscrit* dans l'œuvre même dans sa version allemande, d'autant plus que les événements relatés sont de nature traumatique. À la différence d'un texte écrit directement en allemand, la réception de cette autobiographie adaptée et autotraduite de l'anglais devrait, à mon avis, rendre compte de cette origine allophone, au lieu de le considérer comme un simple texte allemand. De la sorte, le terme de palimpseste exophone permet également de penser le statut paradoxal de toute auto-traduction qui consiste à être *à la fois* un original et une traduction.

7. LA TRADUCTION ENTRE PRATIQUE, THÉORIE ET DIDACTIQUE
DES ÉLARGISSEMENTS À PARTIR ET AU-DELÀ DE LA LITTÉRATURE

> At the heart of multilingualism, we find translation.
> Reine Meylaerts (2016)[1]

> Tout en étant un cas particulier de communication interlinguistique, interculturelle et interlittéraire, la traduction est aussi le modèle de tout processus de ce genre. […] Cela signifie que tous les problèmes que cette communication peut poser apparaissent en clair, et comme en concentré, dans l'opération de la traduction.
> A. Berman (1984)[2]

> - On ne parle jamais qu'une seule langue.
> - On ne parle jamais une seule langue.
> Ce n'est pas seulement la loi même de ce qu'on appelle traduction. Ce serait la loi elle-même comme traduction.
> J. Derrida (1996)[3]

> Jusqu'ici on a trop laissé les traductions aux seuls traducteurs, il faut y conduire les poètes. Les traductions deviendront une part importante des poétiques, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui.
> Édouard Glissant (1996)[4]

> Current concepts of bilingualism and translation are still largely the legacies of German Romantic philosophy of language.
> J. W. Hokenson/M. Munson (2007)[5]

Un domaine moins structuré mais ancien et constant

La dernière partie thématique de ce document de synthèse rendra compte de mes diverses réalisations (scientifiques et autres) dans le domaine de la traduction, réalisations qui se situent sur plusieurs niveaux : pratique, théorique, didactique. À la différence des parties précédentes (parties quatre, cinq et six notamment), organisées autour de champs de recherche et de corpus clairement définis et identifiés selon des problématiques et des méthodologies précises, il s'agit d'un ensemble de réalisations qui peuvent paraître de nature plus *hétéroclite* que les travaux qui ont été présentés jusqu'ici.

Si la traduction, dans ses différents aspects, est un objet qui accompagne mon parcours depuis fort longtemps, elle n'est pas devenue, jusqu'ici, un domaine véritablement *autonome*. Autrement dit : ce dossier de synthèse n'est pas celui d'un spécialiste des *Übersetzungswissenschaften*

[1] Meylaerts, « Multilingualism as a challenge for translation studies », *op. cit.*, p. 519.
[2] Berman, *op. cit.*, p. 291.
[3] Derrida, *Le monolinguisme de l'autre, op. cit.,* p. 25.
[4] Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 122.
[5] Hokenson/Munson, *op. cit.,* p. 3.

ou des *Translation Studies*, mais celui d'un spécialiste de *littérature* s'intéressant de près aux contacts et transferts linguistiques y compris la traduction. Dans ce sens, la traduction, conçue comme un *plurilinguisme en effet*, serait moins un objet à part qu'une partie intégrant du thème de recherche plus large qu'est le plurilinguisme, ce qui nécessite néanmoins de s'intéresser aux différentes théories et approches traductologiques, à leur histoire et à leurs enjeux scientifiques.

Ce rapport quelque peu distancié à la traduction et à la traductologie tient d'une part à ce qu'on pourrait appeler le statut disciplinaire et institutionnel *incertain* des études sur la traduction, en France et ailleurs. Sur le plan international, la traduction est d'abord un champ d'études fortement divisé, non seulement entre les deux courants que sont l'empirisme et la théorisation, mais entre toute une série de modèles difficilement conciliables. D'autre part, on sait qu'en France, à la différence d'autres pays comme l'Allemagne, la Belgique, la Suisse ou les États-Unis, la traductologie n'est pas une discipline universitaire reconnue au même titre que d'autres disciplines, disposant par exemple d'une section au Conseil National des Universités. Qui plus est, là où elle existe effectivement, sous forme de formation de Masters notamment, la traductologie est généralement axée sur la formation *professionnelle* des traducteurs et interprètes, les études littéraires n'étant présentes qu'à la marge.

Par conséquent, la traductologie littéraire doit en France se concevoir davantage comme un objet d'études *transdisciplinaire* rattaché à une série d'autres (sous-)disciplines telles que la linguistique, les philologies ou la littérature comparée. Ainsi, à l'intérieur des études germaniques françaises, pour citer ce cas précis, les études sur la traduction ne sont pas considérées comme une spécialisation autonome, mais doivent se rattacher à l'une des sous-disciplines traditionnelles : littérature, histoire des idées, civilisation, linguistique.

De plus, mises à part peut-être mes recherches sur le genre de l'auto-traduction déjà citées et décrites, mon intérêt pour la traduction et ses enjeux ne s'est jamais réellement émancipé des études littéraires qui forment le véritable cœur, si j'ose dire, de mon identité d'enseignant-chercheur germaniste. Aussi la dimension protéiforme de mes recherches sur la littérature et sa réception l'a-t-elle toujours emporté dans mes travaux sur l'étude des traductions en tant que telles, si bien que la traduction (ou la traductologie) n'est jamais devenue un champ autonome, en gardant un caractère plus ou moins annexe.

Il n'en reste pas moins que, à commencer par les ouvrages que j'ai pu signer comme traducteur professionnel[6] jusqu'à mes réflexions sur le fonctionnement des systèmes littéraires, en passant par les cours de traduction que j'ai pu assurer, y compris des cours d'histoire et de théorie de la traduction, la traduction est un domaine ancien et constant au sein de mes intérêts et activités depuis une bonne vingtaine d'années. Les multiples facettes de la traduction constituent ainsi un fil conducteur sans lequel la présentation de mon parcours d'enseignant-chercheur risquerait de rester incomplète, incompréhensible même.

À considérer mon parcours depuis le début de mes études supérieures, mon tout premier travail universitaire dans le domaine de la traduction remonte de fait assez loin, à l'année universitaire 1995/96, lorsque, sous la direction de Michel Collot (qui était alors professeur invité à l'Université de Lausanne), j'ai travaillé sur les traductions de Friedrich Hölderlin par André du Bouchet. Ce travail s'est alors concrétisé sous forme d'un mini-mémoire de fin de cours[7], sur lequel je reviendrai ultérieurement dans un contexte plus précis.

Or, ce n'est que dans le cadre de mes recherches doctorales – en même temps que j'accomplissais mes premiers pas comme traducteur professionnel, et avant de faire du « thème » une matière enseignée en continu –, que j'ai mené une réflexion d'ampleur, dans un contexte plus large, sur la pratique et la théorie de la traduction. D'où la nécessité de remonter ici une nouvelle fois jusqu'à mon travail de thèse afin de reconstruire mon parcours dans le champ des études sur la traduction.

Dans ce qui suit, je me propose donc, en laissant toutefois de côté mes activités de traducteur professionnel, de décrire le rôle que la traduction a joué comme objet d'investigation scientifique depuis mes recherches doctorales jusqu'à mes activités les plus récentes, sans oublier ses enjeux pédagogiques. Du rôle joué par la traduction à l'intérieur des transferts culturels jusqu'aux réflexions en matière de didactique de la traduction, en passant par la relation entre théorie de la traduction et théorie de la culture, il s'agit de décrire un champ de recherches qui, quoique le plus souvent sous-jacent ou annexe, *relie* en fin de compte la plupart de mes activités et l'ensemble des thèmes de recherches présentés dans ce document de synthèse.

---

[6] Jacques Derrida, *Auslassungspunkte. Gespräche*, Vienne, 1998, 435 p. (avec K. Schreiner) ; partiellement repris dans : Jacques Derrida, *Die différance. Ausgewählte Texte*, mit einer Einleitung herausgegeben von Peter Engelmann, Stuttgart : Reclam, 2004, p. 262-278 ; Jacques Le Rider, *Farben und Wörter. Geschichte der Farbe von Lessing bis Wittgenstein*, Vienne, 2000, 375 p. ; François Jullien, *Schattenseiten. Vom Bösen und Negativen*, Berlin-Zurich, Diaphanes, 2006, 220 p. [hors dossier d'HDR].

[7] « 'J'entends une parole ... libre de ce que je comprends', *op. cit.*

Dans ce cadre, j'aurai également l'occasion de revenir sur le phénomène de l'auto-traduction et ses enjeux théoriques, déjà abordé dans les parties précédentes, ainsi que sur mes réflexions sur la territorialité littéraire dans ses rapports avec la traduction notamment.

Réception et traduction : retour sur la thèse

Il n'est pas surprenant de noter que, dans le cadre d'une étude consacrée à la réception française d'un poète de langue allemande, la traduction ait occupé une place centrale, voire cruciale. Même si je n'ai pas consacré mes recherches doctorales au thème spécifique des traductions françaises de Paul Celan, comme le fera quelques années plus tard Evelyn Dueck (en s'appuyant sur mes travaux)[8], l'analyse du transfert traductif traverse ma thèse du début jusqu'à la fin, en se situant sur plusieurs niveaux, touchant à plusieurs problèmes : traduction et transferts culturels ; traduction et politiques de la publication de l'auteur et de ses ayants-droit ; traduction et politiques éditoriales ; traduction et auto-traduction ; traduction et interprétation des textes ; traduction, re-traduction, contre-traduction[9].

La réception française de Paul Celan se singularise notamment par la part (très) active que l'auteur ainsi que ses ayants-droit y ont prise, en particulier sur le plan des traductions, leur autorisation, leur contrôle, leur amendement. On sait que, dès son arrivée en France, en 1948, Celan a noué des contacts étroits avec le monde littéraire et intellectuel de Paris ; le réseau qu'il réussit à créer ainsi est un important vecteur de l'introduction de son œuvre en France ; il est en outre à l'origine des premières traductions de ses poèmes qui paraissent en France.

Cependant, dès la deuxième moitié des années 1950, la stratégie littéraire de Paul Celan en France subit des transformations profondes : sous l'influence de l'affaire Goll[10], le poète adopte ce qu'on peut appeler un *ethos du refus*. Le souci de Paul Celan de protéger ses œuvres de la diffamation et d'influer sur son image en France s'exprime notamment à travers ses interventions sur les traductions françaises de ses œuvres. Celles-ci ont en partie été massivement corrigées par lui-même, si bien qu'on peut parler dans certains cas d'une forme d'auto-traduction déguisée.

Le long et épineux chemin vers la publication d'un premier recueil de traductions de Celan illustre de manière exemplaire toutes les difficultés de l'édition française de son œuvre à cette époque. Lancé aux débuts des années 1960, ce projet aura mis près de dix ans à être réalisé, en

[8] Dueck, *op. cit.*
[9] *Poésie, judaïsme, philosophie, op. cit.* ; voici les chapitres où sont abordées successivement les questions relatives à la traduction : II, III, V, VI, VII, IX, X, XI, XIII, XV, XVI, XXI, XXII.
[10] Voir *supra,* partie 2.

passant par trois éditeurs différents : les Éditions du Seuil, les éditions Gallimard et le Mercure de France. L'intransigeance littéraire et éthique du poète, accentuée par l'affaire Goll, rencontre les vicissitudes du marché de l'édition et la difficulté à trouver un traducteur compétent et disponible.

Finalement, la première anthologie française des œuvres de Paul Celan ne paraîtra qu'après sa mort. L'essentiel des traductions publiées dans ce recueil aura été élaboré, entre 1967 et 1970, au sein des cahiers de *L'Éphémère*. L'appartenance de Celan au comité de rédaction de cette importante revue témoigne de sa participation active à la vie littéraire de la France de l'époque. Dans ce cadre, il a également contribué aux choix des textes à publier, collaborant même parfois à leur traduction en français.

La première anthologie de textes de Celan en traduction française, publiée en 1971 sous le titre *Strette*, est le résultat tardif d'une collaboration étroite entre Paul Celan et André du Bouchet notamment, commencée au milieu des années 1960. Même si elle a fait l'objet de vives polémiques après sa publication, le rôle de cette anthologie de poèmes ne doit pas être sous-estimé.

La principale critique à l'égard de ce premier recueil de traductions françaises concerne la *judéité* de Paul Celan, devenue entre-temps un lieu commun du discours critique. La naissance d'une lecture judaïsante, sous l'impulsion d'Henri Meschonnic notamment, se fait en effet dans le contexte d'un rejet de la première réception et d'une victimisation de l'écrivain. Plus généralement, la rupture provoquée par ce nouveau paradigme d'interprétation inaugure une période de luttes pour la légitimité, menées dorénavant par les commentateurs et les traducteurs de Celan.

À cet égard, le rôle de Gisèle Celan-Lestrange, la veuve du poète, est important, voire décisif durant une bonne vingtaine d'années. Après la disparition de son mari en 1970, elle a assumé la gestion de son œuvre. Elle a notamment sélectionné, contrôlé et amendé les traductions françaises de Celan, en décidant de leur aptitude à la publication. En assumant cette lourde tâche, son attitude a oscillé entre un dévouement sans égal et une action *inhibitrice* comportant de nombreux refus. Parmi les refus les plus importants qu'elle ait prononcés figure celui d'un projet d'œuvres complètes de Paul Celan aux éditions Gallimard, à la fin des années 1970. Son action aura ainsi retardé la diffusion de l'œuvre en France, tout en améliorant sans doute la qualité de sa médiation.

La traduction du recueil *Die Niemandsrose* en 1979, premier recueil à avoir été intégralement traduit en français, pérennise les approches judaïsantes de l'œuvre, en mettant à la disposition du lecteur un ensemble cohérent de poèmes, très visiblement marqués par le judaïsme. Dans un contexte intellectuel et littéraire favorable, ce deuxième livre de Celan en France amplifie considérablement les échos de son œuvre. Si, à la différence de *Strette*, aucune polémique publique

n'a éclaté au sujet de *La Rose de personne*, la traduction du recueil a néanmoins provoqué un conflit entre les traducteurs impliqués dans ce projet.

Parallèlement, la publication de *La Rose de personne* a entraîné un nouvel élan dans la réception française de Celan. Le tournant des années 1980 se caractérise en effet par une activité soutenue en matière de traduction. En l'espace de quelques années, la production de nouvelles traductions *augmente* de manière très significative. Or, une grande partie de ces traductions possède un caractère qu'on peut qualifier d'expérimental. N'ayant pas toujours été autorisées par les ayants droit, ces versions de poèmes particulièrement difficiles ont un rayonnement limité.

L'approche judaïsante aura profondément modifié la place de Paul Celan en France. Forte de sa légitimité historique et éthique et soutenue par le nouveau corpus de textes en traduction, cette lecture se radicalise au début des années 1980. On assiste ainsi à la marge à l'apparition de réflexes communautaristes dans la réception de la poésie de Celan. Ces approches, comme notamment celle d'Alain Suied, recherchent avant tout dans son œuvre un moyen de défendre la cause d'un peuple persécuté et assassiné. Ce parti pris se caractérise notamment par un traitement partisan, voire abusif des textes dans la mesure notamment où certaines traductions essaient, grâce à des procédés d'adaptation, d'étayer artificiellement la judéité des textes.

Après avoir été confinée dans l'espace des petits éditeurs proches des revues de poésie, l'œuvre de Paul Celan connaît à partir de 1987 une plus large diffusion dans le cadre de son édition chez Christian Bourgois éditeur. Jusqu'à 1991, les trois premiers recueils de Celan (*Mohn und Gedächtnis, Von Schwelle zu Schwelle, Sprachgitter*) vont paraître chez cet important éditeur, dans leur ordre chronologique, traduits en français par Martine Broda et Valérie Briet. Le contexte éditorial et la présentation de ces publications corroborent l'image d'une poésie *philosophique*, en vigueur depuis le milieu des années 1980, alors que l'esthétique de cette première partie de l'œuvre de Celan n'est pas forcément en phase avec cette approche.

L'un des derniers chapitres de ma thèse est consacré à une *comparaison* de plusieurs versions des poèmes *Tübingen, Jänner* (1963) et *Todtnauberg* (1967). Traduire la poésie allemande en français pose naturellement un grand nombre de problèmes traductologiques qui paraissent parfois insurmontables. Dans le cas de Paul Celan, les difficultés se trouvent accrues du fait d'une écriture qui est à la fois hermétique et truffée de références historiques et biographiques.

Compte tenu de ces problèmes, la traduction en français nécessite un fort investissement de la part du traducteur et peut ainsi acquérir le statut d'une *interprétation* ou explication de l'original. Plusieurs versions du même poème peuvent en effet véhiculer des images fort divergentes de son auteur, comme le montre le cas de ces deux poèmes qui évoquent l'un Friedrich Hölderlin l'autre

Martin Heidegger. Mes analyses à cet égard ont montré que l'enjeu de la traduction dépasse de loin le domaine littéraire et esthétique pour toucher jusqu'à l'idéologie.

Traduction et transferts culturels

La méthodologie de mon doctorat, élaborée dans le domaine de la réception transnationale des œuvres littéraires, en s'appuyant sur une analyse du vecteur des traductions, a ensuite trouvé des prolongements dans le domaine des Sciences humaines et sociales, notamment à travers l'étude de la circulation de certains concepts-clés des études culturelles tels que la notion de *littérature mineure*.

Depuis la publication, en 1975, du livre de Gilles Deleuze et Félix Guattari intitulé *Kafka, pour une littérature mineure,* la notion de littérature mineure a en effet connu une belle fortune dans les sciences humaines et sociales. À l'heure actuelle, c'est surtout dans le domaine des études postcoloniales qu'elle est devenue un concept crucial. Dans une contribution rédigée quelques années après ma thèse[11], j'ai analysé le processus de réception qui, à travers un siècle, mène des « *kleine Literaturen* » chez Franz Kafka à la « *minor literature* » ou à la « *minority literature* » aux États-Unis, en passant par la « littérature mineure » en France.

À l'origine, Franz Kafka se propose, dans son *Journal* de l'année 1911, de décrire les mécanismes d'émergence de jeunes littératures nationales à son époque, dont la littérature tchèque. Aussi parle-t-il à leur égard de « petites littératures », c'est-à-dire de la littérature des *petits pays* par opposition aux grandes littératures nationales telles que la littérature allemande, qui dominait alors le paysage littéraire à Prague.

Il faut noter que les propositions théoriques que Gilles Deleuze et Félix Guattari ont développées, plus de soixante années plus tard, autour de la notion de littérature mineure reposent en grande partie sur une lecture *erronée* du *Journal* de Kafka, sur fond d'une traduction française elle-même problématique. La genèse de ce concept repose en effet sur un malentendu productif, sur la base d'une traduction biaisée des textes de Franz Kafka, traduction (par Marthe Robert) qu'on a pu qualifier de « tendancieuse » et qui semble hypothéquer le discours actuel sur le mineur en littérature.

Utilisant Kafka comme caution de leur propre théorie, Deleuze et Guattari effacent la spécificité historique des analyses de Kafka, transformant un écrivain soucieux des questions

[11] « De Kafka à la théorie postcoloniale : l'invention de la littérature 'mineure' », in : S. Schwerter/J. K. Dick, *Traduire - transmettre ou trahir ? Réflexions sur la traduction en sciences humaines,* Éditions de la FSH, Paris, 2013, p. 73-85 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 319-334].

sociopolitiques de son temps en prophète d'une pensée révolutionnaire dans le sillage du mouvement de 1968. Cependant, leur interprétation de Kafka connaîtra une grande fortune et de nombreux prolongements outre-Atlantique, ce qui leur confère une importance cruciale.

À cet égard, sans remettre radicalement en cause la légitimité de la démarche de Deleuze et Guattari, ma contribution s'interroge sur les tenants et les aboutissants d'une telle traduction et transmission biaisées, en commençant par retracer la genèse du concept des « petites littératures » chez Kafka, pour ensuite décrire sa transformation à l'intérieur d'un discours sur la notion de mineur.

Dans quelle mesure la notion de littérature mineure est-elle entachée de cette instrumentalisation anachronique des textes de Kafka ? Le discours actuel sur la littérature mineure peut-il encore légitimement se référer à cet écrivain ? Ne devrait-on pas plutôt refonder cette notion sur d'autres bases que celles des réflexions de Kafka, dont la situation littéraire semble avoir peu de choses en commun avec le champ d'application de la théorie postcoloniale ?

En fin de compte, mes analyses et réflexions aboutissent au constat que le concept de Deleuze et Guattari peut malgré tout s'appliquer à l'œuvre de Kafka. Non pas tant pour lire le passage du *Journal* auquel se réfèrent effectivement les philosophes français, mais pour analyser sa situation générale d'écrivain praguois du début du XX^{e} siècle au milieu d'un conflit entre langues, identités et nations.

En outre, leur approche théorique a trouvé des applications intéressantes et fécondes dans le champ des études littéraires, au-delà du seul cas de Kafka. On peut ainsi attribuer au livre de Deleuze et Guattari le mérite d'avoir instauré un certain dialogue entre les études kafkaïennes et les approches issues des études postcoloniales et des théories postmodernes.

Il reste que le terme de littérature mineure/*minor literature* continue à souffrir des (mauvaises) conditions de sa genèse, comme le confirme son usage actuel qui recouvre des réalités fort dissemblables, ce qui en fait, en fin de compte, l'un des termes les plus équivoques qui soient.

(Auto)traduction et (ex)territorialité

Mon intérêt pour les processus de réception, de transfert et de transmission dans le domaine littéraire, culturel et scientifique, m'a également conduit à m'intéresser à la théorie de l'auto-traduction, procédé déjà décrit précédemment et qu'il s'agit à présent d'envisager sous une perspective complémentaire. À cet égard, j'ai notamment pu travailler sur le rapport entre l'écriture littéraire, l'auto-traduction et les régimes de *territorialité* de la littérature. Dans une publication

contemporaine de celle sur la littérature mineure[12], j'ai essayé de définir, sur un plan théorique, le défi lancé par l'auto-traduction à la conception traditionnelle de l'espace littéraire (trans)national.

Brouillant la frontière entre l'original et sa traduction, l'auto-traduction a en effet des effets considérables sur l'identité des auteurs qui la pratiquent. Si la traduction allographe fonctionne à la fois comme un pont et comme une frontière, réitérant les démarcations linguistiques et culturelles tout en les transcendant, l'auto-traduction produit par principe une inscription *transversale* dans plusieurs territoires à la fois. Dès lors qu'un auteur publie un même texte dans plusieurs langues, déclinant ainsi son *auctoritas* en plusieurs versions linguistiques, son assignation à un seul espace défini n'est plus envisageable ou se heurte à des problèmes considérables.

Vue sous cet angle, la démarche de l'auto-traduction comporte une force révélatrice, voire déconstructrice, par rapport aux dichotomies convenues de la traduction et de la traductologie : auteur *vs.* traducteur, territoire-source *vs.* territoire-cible, etc. Ce phénomène est particulièrement intéressant dans les espaces littéraires tels que celui de la littérature allemande où le concept de littérature nationale a pu acquérir dans le passé une puissance particulière[13].

À l'opposé d'une telle conception, faisant de la littérature le support du *nation building* en imposant un amalgame entre langue, culture et nation, l'activité auto-traduisante se soustrait à une territorialisation (forcée) de l'écriture littéraire. Le texte bilingue auto-traduit bouscule ainsi les préceptes classiques (et monolingues) de la théorie de la traduction et de la littérature en général, la *translatio* reprend en quelque sorte le dessus sur la *natio* devenue principe suprême[14].

L'objectif de ma contribution était de définir l'effet *déterritorialisant* exercé par l'activité auto-traduisante en littérature, en démontrant notamment que cette pratique, de plus en plus fréquente de nos jours, est symptomatique de l'évolution du monde littéraire actuel. À côté de la postcolonialité et des flux migratoires, l'auto-traduction, plus précisément la montée en puissance de cette démarche, apparaît ainsi comme un autre facteur de la reconfiguration actuelle de l'espace littéraire mondial. Concernant le corpus d'auteurs abordés dans cet article, je me suis penché sur quelques grandes figures marquantes de l'auto-traduction comme Samuel Beckett ou Vladimir Nabokov, tout en y ajoutant des études de cas plus contemporains et moins connus, comme notamment celui d'Anne Weber, déjà évoqué précédemment.

---

[12] « Writing from the midzone » : réflexions sur la territorialité de l'écrivain plurilingue auto-traducteur », in : Roland Jenn/Corinne Oster (dir.), *Les Territoires de la traduction*, Arras, Artois Presses Université, 2015, p. 95-108 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 335-350].

[13] Voir *supra*, partie 2.

[14] Hokenson/Munson, *op. cit.,* p. 142.

Retour sur la notion d'exterritorialité (digression)

Dans le cadre d'un colloque organisé en 2012 en collaboration avec mon collègue angliciste Didier Lassalle, j'ai une nouvelle fois pu approfondir mes réflexions autour de la territorialité littéraire et du conflit latent entre la philologie dite nationale et la dimension transnationale des littératures, dimension incarnée notamment par les processus traductifs sans s'y réduire.

L'élaboration d'une introduction substantielle aux actes de ce colloque consacré à *L'Extraterritorialité des langues, cultures et littérature* m'a en effet aidé à créer un cadre conceptuel élargi pour penser la littérature au-delà de son inscription nationale et territoriale[15]. Dans ce contexte, d'autres champs disciplinaires tels que la civilisation, l'histoire des idées et la linguistique ont complété la perspective pour questionner la nature et la définition des territoires littéraires, culturels et linguistiques.

Notion juridique remontant au XVII^{e} siècle, le terme d'*ex*territorialité (ou d'*extra*territorialité, selon la forme lexicale parallèle[16]) suscite depuis longtemps l'intérêt des sciences humaines et de la littérature qui, depuis le XX^{e} siècle, n'ont pas hésité à se l'approprier pour l'élargir et le transformer. Ce transfert du qualificatif ex(tra)territorial vers les humanités a ouvert un autre espace de réflexion, un espace d'imagination, grâce notamment à une relecture créatrice, ce qui a pu donner lieu à de nouveaux concepts apparentés comme celui de « déterritorialisation » forgé par Deleuze et Guattari.

Le discours sur l'exterritorialité a ainsi pu devenir un contrepoids face au discours ultranationaliste notamment, dont les effets ont tragiquement marqué l'histoire XX^{e} siècle. À l'heure de la migration de masse et de la postmodernité, l'exterritorialité devient en outre l'emblème d'une nouvelle fluidité des circulations et des communications.

Pour tenir compte de l'importance grandissante d'une pensée de l'ex(tra)territorialité, mettant en question la notion de territoire dans les domaines littéraire, culturel et linguistique, l'ouvrage coédité à l'issue de ce colloque propose un parcours interdisciplinaire et plurilingue à travers quatre siècles, quatre continents et une dizaine de langues, de la littérature aux nouveaux médias, en passant par la philosophie, l'histoire, la linguistique, la presse, le cinéma, etc.

À partir de notions telles que territoire, aire, lieu, relation, mouvement, et en se référant aux penseurs de la postmodernité tels que Chamoiseau, Glissant, Bhaba, Deleuze et d'autres, les

[15] « Ex(tra)-territorial : du droit aux littératures, langues et cultures / Ex(tra)territorial: from Law to Literature, Culture and Languages », *op. cit* [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, pp. 351-370].
[16] Notre introduction s'emploie en effet à retracer aussi précisément que possible la genèse de ce concept dans ses deux variantes lexicales, ce qui, à ma connaissance, n'avait jamais été entrepris par la recherche.

contributions à ce recueil ont donc eu la tâche d'affronter, d'analyser et de problématiser la question de la territorialité dans les Lettres et les Sciences humaines. S'il ne s'agit pas de déclarer la *fin* des territoires et des aires culturelles et linguistiques, il convient de questionner et de déborder leurs limites et leur exclusivité, en s'inspirant des différentes déclinaisons d'une pensée de l'exterritorialité.

Lorsque la réflexion des géographes et géopolitistes sur le territoire atteint ses limites, les écrivains, les littéraires et les spécialistes de la diversité culturelle peuvent prendre le relais pour réfléchir à la constitution des réalités locales, familiales, et des subjectivités personnelles, marquées par le métissage, l'hybridité, le passage d'une langue à une autre, l'aptitude de chacun à endosser différentes identités dans différents contextes. Sans chercher à élaborer une synthèse ou une théorie de l'exterritorialité, l'ouvrage dirigé avec Didier Lassalle convoque ainsi un grand nombre de textes, documents et témoignages, afin d'éprouver, de valider ou d'approfondir ce concept riche et stimulant.

La territorialité littéraire réfléchie par une pensée de la traduction

Il se trouve que l'introduction à cet ouvrage collectif dirigé avec Didier Lassalle et consacré à la notion d'exterritorialité se termine sur une citation extraite d'un texte de Yoko Tawada, écrivain plurilingue évoqué dès la cinquième partie de ce document et qui nous a par ailleurs fait l'honneur de contribuer à notre volume.

L'œuvre de Tawada, comptant notamment une série auto-traductions, lance elle-aussi un formidable défi aux pensées traditionnelles de la territorialité littéraire. Cette écrivaine du mouvement, du passage et du déplacement, dont j'ai eu l'occasion de présenter la pièce *Till*[17], s'oppose en effet à toute édification d'identités stables et clairement établies. On pourrait dire que le travail de Yoko Tawada est au contraire entièrement consacré à la déconstruction, à la dissolution de telles identités, qu'elles soient géographiques, nationales, culturelles, linguistiques ou sexuelles.

Ainsi, Yoko Tawada ne se prête guère au rôle de porte-parole de la culture japonaise ou asiatique. Car rien ne serait plus faux que de l'utiliser comme représentante-type d'une Asie qui, en tant que l'autre de l'Europe, nous aiderait à mieux nous définir nous-mêmes. Tawada n'entre pas dans ce jeu d'opposition entre un dedans et en dehors, jeu qu'elle dénonce justement comme une paresse de la pensée européenne.

[17] Voir *supra*, partie 5.

Si la réflexion sur le rapport entre Occident et Orient, est constitutive de son œuvre, Tawada lutte contre tout stéréotype et ne se conçoit nullement comme une écrivaine japonaise à la rencontre du monde allemand ou européen. Il n'y a pas de regard originairement japonais chez elle qui se confronterait à une entité appelée Europe, mais plutôt une *imbrication* et un va-et-vient constant, une multitude de voix et de perspectives qui forment ce qu'on pourrait appeler un kaléidoscope occidental-oriental.

Écrivaine exterritoriale, Tawada ne se laisse donc pas facilement attribuer à ce « troisième espace » défini par Homi K. Bhabha, pas plus que le terme d'écrivaine « nippo-allemande » ne semble convenir. Tout comme les personnages de ses nouvelles, ses pièces et ses romans, Yoko Tawada est toujours *en partance*, en chemin pour un ailleurs, au lieu de se laisser assigner à une résidence. À cet égard, elle propose une poétique du dépaysement tout à fait salutaire à l'heure actuelle où le spectre des frontières imperméables et des « identités meurtrières » (Amin Maalouf) plane une nouvelle fois, y compris en Europe.

La logique identitaire de Tawada n'est donc ni exclusive ni additive, mais pourrait plutôt être qualifiée de relationnelle et dynamique. Si l'on peut la désigner comme écrivaine exterritoriale, ce n'est pas parce qu'elle n'appartiendrait ni à l'Allemagne ni au Japon, ni à l'Europe ni à l'Asie, mais parce qu'elle n'y appartient jamais de manière *exclusive*, transgressant sans cesse les frontières semblant séparer les différents espaces.

Cette déconstruction tawadienne des identités et des frontières est intimement liée à une réflexion sur le langage, sur la traduction et sur le mythe fondateur de la tour de Babel. Son « écriture en mouvement » repose en effet essentiellement sur une rencontre des langues, leur imbrication et mise en lumière mutuelles, jusqu'à mettre en cause les fondements de la linguistique moderne et d'une certaine approche de la traduction qui en est issue.

Dans une contribution remontant à 2012[18], je me suis proposé de mettre en rapport la vision singulière du territoire littéraire et de la traduction chez Tawada avec la tradition française issue du symbolisme mallarméen avec laquelle son œuvre me semble posséder de fortes affinités qu'il s'agissait de mettre en évidence.

Le point de départ des réflexions de ce chapitre d'ouvrage constitue l'affirmation (hétérodoxe du point de vue de la traductologie), par Tawada, de l'existence d'une parenté non-

[18] « Tore und Türme Babylons, oder : Tawada liest Französisch, Yoko Tawada und das (post)mallarméische Sprach- und Übersetzungsdenken », in : Bernard Banoun/Christine Ivanovic (dir.), *Eine Welt der Zeichen. Yoko Tawadas Frankreich als Dritter Raum*, Munich, Iudicum, 2015, p. 87-102 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 371-388].

généalogique entre l'écriture poétique de Paul Celan et la langue japonaise, parenté qu'elle établit à travers l'analyse de certaines traductions japonaises des textes du poète de langue allemande.

Mes réflexions ont essayé d'inscrire cette approche originale de Yoko Tawada dans une tradition littéraire et philosophique plus vaste. Cette tradition est celle d'une poétique plurilingue (post)symboliste, d'une pensée de la traduction au service d'une écriture « babélienne » issue des avant-gardes, notamment françaises, dans le sillage de l'œuvre de Mallarmé. C'est donc une trajectoire poétique et philosophique menant du Japon à la France en passant par l'Allemagne que mes analyses ont tenté d'illustrer, en décrivant le réseau tantôt explicite tantôt implicite voire caché qui relie ces aires et ces traditions chez Tawada.

Nourrie des réflexions de Walter Benjamin au sujet du langage et de la traduction, la pensée de Tawada semble notamment proche de ce que Gérard Genette a qualifié de tradition « *mimologique* »[19], c'est-à-dire d'une pensée moderne du *cratylisme* qui habite la littérature post-symboliste et également une certaine philosophie post-structuraliste comme celle de Jacques Derrida.

En m'inscrivant dans le sillage de l'hypothèse tawadienne selon laquelle Celan ferait apparaître une affinité et une parenté sous-jacentes avec la langue japonaise, j'ai tenté en retour de mettre en lumière les références françaises sous-jacentes de la poétique de l'écrivaine, de sa conception des rapports entre langues et textes. En somme, la pensée et l'écriture de Tawada me semblent témoigner d'une constante mise en relation de la (mono)langue avec l'héritage de la « confusion » babélienne, sa poétique se réfléchissant dans nombre de théories (post-)modernes de la traduction ainsi que dans leurs sources françaises.

La traduction comme réflexion sur le rapport à l'autre

Mon intérêt pour les liens entre littérature, plurilinguisme et traduction m'a également amené à m'intéresser de près à la pensée d'Antoine Berman (1942-1991). Au sein de mes recherches, le travail que j'ai consacré à sa pensée de la traduction constitue sans doute mon travail le plus proprement théorique dans le domaine traductologique[20]. Or, ce travail se rattache fortement au reste de mes travaux dans la mesure où la théorie bermanienne de la traduction est également une véritable *théorie de la culture* et une pensée des territoires littéraires.

---

[19] Voir Gérard Genette, *Mimologiques. Voyage en cratylie*, Paris, Le Seuil, 1976.

[20] « Erfahrung des Fremden oder Einübung des Eigenen ? Antoine Berman als Leser Schleiermachers – ein rezeptionsgeschichtlicher Problemaufriss », *Weimarer Beiträge,* n° 1/2014, p. 82-98 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 389-408].

La théorie de la traduction d'Antoin Berman repose fondamentalement sur une réflexion sur le lien entre identité et altérité, le même et l'autre, le national et l'étranger. En outre, l'approche bermanienne s'inscrit dans le cadre d'un transfert culturel franco-allemand, comme le montre notamment son ouvrage le plus important, *L'épreuve de l'étranger, Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*.

L'article que j'ai consacré à l'approche traductologique de Berman s'intéresse plus spécifiquement à sa réception de F. D. E. Schleiermacher, en particulier de sa conférence, *Über die verschiedenen Arten des Übersetzens,* prononcée à Berlin en 1813, qui est l'un des textes fondateurs de la traductologie moderne.

Antoine Berman est sans conteste l'un des plus influents lecteurs et commentateurs de la célèbre conférence de Schleiermacher. Parmi ses contributions à la réception de Schleiermacher en France, on peut en premier lieu citer sa traduction française de ce texte, traduction publiée pour la première fois en 1985 (sous le titre *Des différentes méthodes du traduire*)[21]. Sa contribution la plus importante et la plus influente à la réception française de Schleiermacher constitue cependant son étude *L'épreuve de l'étranger*, étude datant de 1984 et issue de sa thèse de doctorat. Dans cette importante contribution à la traductologie française, Berman développe, en partant de la théorie de la traduction de Schleiermacher entre autres, ce qu'on pourrait qualifier d'*anthropologie culturelle* basée sur la traduction.

Ma contribution consacrée au sujet d'« Antoine Berman lecteur de Schleiermacher » s'est donc proposée d'analyser l'influence de la pensée schleiermacherienne sur la théorie de la traduction développée par Berman. En particulier, j'ai examiné de près les notions du même et de l'autre telles que Berman les a développées à partir de la conférence de Schleiermacher. En développant une idée proposée initialement par Lawrence Venuti, mon article défend ainsi la thèse que Berman a quelque peu sous-estimé la dimension ethnocentrique qui sous-tend l'approche de la traduction par Schleiermacher.

Alors que Berman pense la relation entre le même et l'autre, le propre et l'étranger, comme un mouvement dialectique *ouvert* et sans fin, Schleiermacher met sa théorie de la traduction au service d'un processus téléologique de construction nationale. En effet, à la différence de Berman, Schleiermacher ne conçoit pas la traduction comme une « tâche sans fin » (F. Schlegel), mais comme un régime *transitoire* vers la constitution d'une tradition allemande autonome et puissante.

[21] F. D. E. Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, Paris, Le Seuil 1999.

Par conséquent, la visée *éthique* du traduire selon Antoine Berman, qui constitue le véritable cœur de sa théorie, ne découle pas directement de l'approche schleiermacherienne. Cette éthique bermanienne me semble en fin de compte plus proche d'autres conceptions comme celle d'un Friedrich Hölderlin. Il reste que l'influence de Schleiermacher sur l'étude pionnière de Berman est considérable, si bien que Schleiermacher est devenu l'une des références incontournables des débats français sur la traduction.

Traduction, musicalité, écriture poétique

Mes réflexions sur les liens entre littérature et traduction, d'une part, et mes recherches dans le domaine de la théorie de la traduction, d'autre part, m'ont aussi amené à m'intéresser aux rapports entre le *fond* et la *forme* (pour le dire schématiquement), dans les approches de la traduction. Plus précisément, je me suis penché sur le rôle joué par les aspects sonores et rythmiques, par la « musicalité » du texte-source en traduction.

Avant de faire l'objet de travaux plus élaborés à partir du milieu des années 2000, cet intérêt remonte à ma « période suisse », plus précisément à mon mémoire sur André du Bouchet traducteur de Hölderlin évoqué précédemment[22]. En effet, les traductions de Hölderlin que le poète français a établies dans les années 1980 font apparaître une singulière prise en compte de la « musique des vers », que j'ai essayé de mettre en évidence à partir d'une analyse contrastive de sa version française du poème *Kollomb* (1805/06).

Suite à ces premières analyses, j'ai poursuivi mes investigations sur la dimension sonore de la traduction à partir des versions françaises que du Bouchet a établies de poèmes de Paul Celan, traductions qui montrent de fortes *analogies* sur le plan des procédés utilisés. Une version corrigée et augmentée de cette nouvelle recherche, remontant originairement à 2005, a été publiée en 2015 dans un volume consacré à *Paul Celan, la poésie, la musique*[23].

En comparant plusieurs traductions de la première strophe de *Tübingen, Jänner,* je m'y suis exprimé en faveur d'une meilleure prise en compte de la dimension musicale de l'écriture celanienne par les traducteurs. La conception de la poésie de Celan comme poésie de la mémoire, voire comme vecteur d'une certaine philosophie de l'histoire, a conduit les traducteurs à privilégier la précision sémantique, la restitution des allusions historiques et les intertextes, au détriment de tout ce qui

[22] « 'J'entends une parole ... libre de ce que je comprends' », *op. cit.*
[23] « Traduire la musicalité de la poésie de Celan ? Quelques réflexions à partir du poème *Tübingen, Jänner* », in : Antoine Bonnet/Frédéric Marteau (dir.), *Paul Celan, la poésie, la musique. Avec une clé changeante*, Paris, Hermann, 2014, p. 129-141 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 409-424].

peut rattacher cette œuvre à la tradition du lyrisme. Sous cet angle, les traductions d'André du Bouchet, en dépit de leurs faiblesses manifestes, restent une référence importante pour réfléchir aux possibilités et limites de la traduction poétique.

Cette investigation sur les rapports entre écriture, musicalité et traduction, nourrie également par d'autres exemples[24], mène directement à un autre de mes centres d'intérêt, plus récent, à savoir la *traduction homophonique*.

Depuis une cinquantaine d'années, la traduction homophonique, également connue sous le nom de *sound translation* ou d'*Oberflächenübersetzung*, a fait son entrée dans le champ littéraire international, où elle est pratiquée par un nombre croissant d'écrivains, en Allemagne, en France, aux États-Unis et au-delà. À la suite de quelques pionniers tels qu'Ernst Jandl, Louis Zukofsky ou les membres du groupe Oulipo, ce genre hétérodoxe, entre traduction et création, s'est largement diffusé sur le plan international, jusqu'à faire partie des exercices proposés aux étudiants dans les cours de *creative writing*. Jugée par d'aucuns comme une pratique inacceptable, illégitime, non éthique, cette approche de la traduction occupe néanmoins aujourd'hui une place essentielle au sein des formes littéraires expérimentales, en particulier dans le domaine de la poésie.

S'efforçant de transposer dans une autre langue les qualités *sonores* d'un texte-source sans se préoccuper du sens en premier lieu, la traduction homophonique peut faire l'effet d'une provocation, voire d'un canular, dans la mesure où elle rompt délibérément avec l'exigence de la transparence et questionne notre rapport utilitaire au langage. En même temps, cette approche de la traduction apparaît comme un vecteur privilégié pour analyser, déconstruire, refaçonner les discours poétiques et théoriques, étant donné qu'elle se refuse à considérer le langage comme immatériel et privilégie ce que Ezra Pound a défini comme *melopeia,* c'est-à-dire les propriétés musicales du texte poétique souvent occultées par ses aspects sémantiques.

Sans forcément renoncer au sens, sans faire l'apologie du non-sens, la traduction homophonique cherche en effet à dépasser une vision restrictive du vouloir-dire en littérature moyennant une revalorisation de la *matérialité* du langage. En outre, la traduction homophonique comporte une redéfinition du rapport entre original et traduction : par une mise en valeur paradoxale de l'opacité, elle vient défigurer l'autorité du texte originel pour effectuer ce qu'on pourrait qualifier de « revanche du traducteur ».

Au-delà de sa visée parodique, lorsqu'elle s'attaque aux grandes œuvres de la tradition occidentale, la traduction homophonique recèle ainsi une dimension *subversive* et critique, à la fois

[24] Nombre d'écrivains abordés au cours de mes recherches, tels que Elias Canetti ou Ilma Rakusa, ont souligné l'importance qu'ils accordent aux qualités sonores des différentes langues.

en littérature et en traduction. On pourra se demander, par exemple, en quoi une traduction homophonique de Celan serait douteuse alors que celle de Catulle par Zukofsky ou de l'*Iliade* par Christopher Logue peut être vue comme ludique ou encore comme une façon de déstabiliser une poétique dominante.

Après la publication d'un article de fond consacré à la traduction homophonique chez Ernst Jandl[25], à la productivité du « non-sens » dans sa démarche iconoclaste, en me penchant notamment sur les sources de son procédé et sur son rôle comme précurseur, je me suis associé à Vincent Broqua, professeur à l'Université Paris-8, Vincennes–Saint-Denis et spécialiste de littérature américaine, pour organiser le premier colloque international consacré à ces traductions d'un genre particulier[26].

Alors qu'une bonne partie des plus grands poètes de ces dernières décennies a pratiqué la traduction homophonique, celle-ci a largement été *ignorée* par la recherche universitaire internationale. Ainsi, il n'existe actuellement aucun ouvrage collectif, aucune monographie consacrés à la question. Le principal objectif de la manifestation que nous avons organisé était par conséquent de faire un premier état des lieux, en partant des aires littéraires où le genre a fait son apparition dès les années 1950 : États-Unis/Grande-Bretagne, France, Allemagne.

Situé dans un domaine transversal entre traductologie et études littéraires, entre traduction et écriture poétique, le colloque n'avait pas pour but d'aboutir à une définition univoque ou *normative* de la traduction homophonique. Il s'agissait plutôt de faire apparaître la diversité de ses réalisations à travers le temps, ses liens avec l'évolution des formes poétiques et des approches de la traduction littéraire. Rares sont en effet les traductions qu'on pourrait qualifier de purement homophoniques, tout comme il est fréquent de trouver des traductions « orthodoxes », réalisées par des poètes, qui se montrent hautement sensibles à la musicalité du texte-source jusqu'à utiliser des procédés homophoniques.

L'autre objectif majeur de la manifestation que nous avons organisé était de poser, dans un cadre transculturel, la question de la *généalogie* de la traduction homophonique, question que j'avais déjà commencé à creuser, à titre individuel, dans mon travail sur Ernst Jandl que je viens de citer. Il s'agissait d'étayer, dans un cadre collectif, ces pistes par rapport aux précurseurs, modèles et

[25] « Stop making sense ? Ernst Jandl et la traduction homophonique », *Études germaniques* 69 (2014), 2, p. 289-306 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 425-444].

[26] « Sound / Writing : On Homophonic Translation », colloque international, Paris, 17-19 novembre 2016, co-organisé avec Vincent Broqua avec le soutien de : EA Transferts critiques et dynamiques des savoirs, Université Paris-8, Vincennes–Saint-Denis ; Institut des Mondes Anglophone, Germanique et Roman (IMAGER), Université Paris-Est Créteil ; Équipe Multilinguisme, Traduction, Création de l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes (ITEM), CNRS/École normale supérieure ; Labex TransferS, ENS/Collège de France/CNRS/PSL ; Melodia E. Jones Chair, State University of New York at Buffalo.

inspirations de l'approche homophonique, de la poésie macaronique à l'âge baroque jusqu'aux avant-gardes historiques du XX^e^ siècle, en passant par les *nursery rimes* et la *nonsense poetry* de l'époque victorienne, etc. Sur ce plan, les liens entre genres nobles et genres populaires, entre recherche littéraire et approches ludiques du langage revêtent également une importance majeure.

Une excursion dans le domaine didactique

Je voudrais terminer cette dernière partie de l'exposé de mes réalisations dans le domaine de la traduction, en présentant ma contribution à une réflexion sur les liens entre traduction et *enseignement de langues*. Entretenant une relation directe avec mes responsabilités pédagogiques dans le domaine du LLCE[27] et du LANSAD[28], ainsi qu'avec ma pratique quasi-quotidienne d'enseignement de la traduction depuis une dizaine d'années, cet élargissement de mes travaux en direction de la didactique repose essentiellement sur la notion de *médiation linguistique* introduite dans le débat didactique il y a une quinzaine d'années.

À la différence des approches littéraires de la traduction, généralement soucieuses de la *lettre* du texte, la médiation linguistique ne vise pas tant la précision littérale, la prise en compte des spécificités formelles d'un texte, que la transmission, tant écrite qu'orale, d'un *message*, selon une méthode proche de la « déverbalisation » prônée par la théorie interprétative de la traduction fondée par Lederer et Seleskovitch[29]. Ainsi, cette approche se trouve à l'opposé de la démarche littéraire d'une Yoko Tawada par exemple, quand celle-ci valorise les résistances que la diversité et l'*opacité* des langues opposent à un rapport utilitariste au langage[30].

À l'heure actuelle, la notion de médiation, y compris la médiation linguistique, est convoquée dans un très grand nombre de champs, tant dans la recherche que dans la société civile. Cette importance n'est pas un hasard dans une société où les échanges de biens et de personnes se font en temps réel, où nous sommes potentiellement en lien simultané constant avec les habitants de la planète tout entière via visioconférences, échanges électroniques ou réseaux sociaux.

À cet égard, on pourrait dire que la médiation linguistique se trouve au cœur même d'une nouvelle configuration planétaire en perpétuelle évolution où les jeux de pouvoir et d'influence sont dépendants de la vitesse et de la pertinence de l'information échangée. Sous l'effet de ces transformations, les situations de contact des langues se démultiplient et se diversifient.

---

[27] Langues, Littératures et Civilisations Étrangères
[28] LANgues pour Spécialistes d'Autres Disciplines.
[29] Danica Seleskovitch/Marianne Lederer, *Interpréter pour traduire,* Paris, Didier Érudition, 2001.
[30] Voir *supra.*

Si les traducteurs et interprètes professionnels restent des maillons *indispensables* dans de nombreux domaines, les entreprises, les chercheurs, les enseignants, les commerciaux, les migrants de tous ordres utilisent d'autres stratégies, moins coûteuses et plus rapides, pour passer d'une langue à l'autre et d'une culture à l'autre. Aussi paraît-il utile de distinguer entre la traduction et l'interprétation professionnelles, qui restent d'une importance cruciale, et la médiation linguistique qu'on pourrait définir comme la transformation ou l'adaptation de tout message oral ou écrit pour le rendre intelligible à des interlocuteurs qui ne partagent pas les mêmes langues-cultures, et ceci dans une visée pragmatique d'efficacité de la communication pour l'action conjointe.

Dans le cadre de la didactique des langues, la médiation linguistique constitue certainement l'une des avancées les plus originales et significatives du CECRL (Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues), publié en 2001 et qui affirme que « les activités langagières de médiation, (re)traitant un texte déjà là, tiennent une place considérable dans le fonctionnement langagier ordinaire de nos sociétés »[31]. Alors qu'elle apparaît comme l'un des quatre piliers du CECRL, au même titre que la réception, la production et l'interaction langagières, force est de constater que la médiation linguistique peine à se définir comme un concept didactique, en particulier en France.

Si les programmes et manuels scolaires s'efforcent depuis quelques années de se conformer au CECRL, les activités de médiation linguistique y sont encore largement *absentes*. Ce domaine d'activité n'est associé à aucun descripteur et c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles il a très peu retenu l'attention des didacticiens et des décideurs institutionnels. La médiation linguistique reste peu connue en France, voire absente des programmes de langues. Or, problématiser les activités de médiation au cœur de l'apprentissage des langues vivantes est devenu d'autant plus incontournable que la notion de médiation est indissociable de celle de plurilinguisme ainsi que des compétences interculturelles promues par le CECRL.

Mon intérêt pour cette notion s'est notamment manifesté par une réflexion sur les possibles apports de la médiation linguistique aux cours de traduction dans le cadre des filières universitaires d'allemand, et, plus généralement au rôle de la médiation linguistique au sein des processus d'acquisition de la langue. Ma contribution à ce sujet est partie du constat que l'enseignement de la traduction dans les domaines universitaires LLCE, LEA et LANSAD, se trouvait dans une relative impasse et nécessitait un réexamen critique, dans la mesure où la finalité des exercices traditionnels

[31] Conseil de l'Europe, *Cadre Européen Commun de Référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer*, Paris, Didier, 2001, p. 18.

du thème et de la version paraît mal définie et partiellement inadaptée au public actuel de ces formations.

Sans mettre en cause la raison d'être des exercices de traduction, en particulier dans la filière LLCE, il me semble en effet que les propositions du CECRL en matière de médiation linguistique sont d'une grande utilité pour *repenser* la conception des cours de traduction à l'Université. Que faire traduire à des étudiants qui possèdent des moyens linguistiques limités et qui ne s'acheminent pas nécessairement vers une carrière de traducteurs ? Comment les faire traduire afin que cette activité s'intègre au mieux dans une perspective globale d'acquisition des compétences linguistiques ?

Prenant appui sur les descripteurs de niveau de compétence développés pour l'enseignement de la langue allemande (*Profile deutsch*), ma contribution a donc cherché à illustrer les possibilités d'application du CECRL dans le cadre universitaire français. À cet égard, mes propositions vont en fin de compte dans le sens d'une *généralisation* des entraînements à la médiation linguistique sous forme de leur intégration dans d'autres types de cours des filières LLCE et au-delà. Sans nullement déclarer la fin du thème et de la version littéraires, j'ai préconisé une approche *progressive* s'appuyant sur le cadrage de la médiation, afin d'amener les étudiants de la médiation orale et écrite au niveau A et B du CECRL vers la traduction littéraire en tant que forme spécialisée de la médiation écrite au niveau C du CECRL.

Parallèlement à cette recherche individuelle, j'ai organisé, en collaboration avec ma collègue didacticienne Joëlle Aden, une journée d'étude internationale consacrée à la notion de médiation linguistique[32]. Dans la publication issue de cette manifestation[33] sont présentées les perspectives adoptées dans plusieurs pays européens, dont certains proposent des descripteurs et des modèles opérants pour concevoir des tâches et des entraînements à la médiation linguistique.

Les différentes contributions à cette journée définissent et mettent en perspective les notions de médiation linguistique, culturelle et interculturelle en les inscrivant dans l'histoire des politiques éducatives et des pratiques didactiques de leurs pays et institutions. En outre, elles dressent un bilan provisoire de la mise en œuvre dans leurs contextes éducatifs singuliers et ouvrent des pistes de réflexion pour une meilleure prise en compte des compétences de médiation linguistique en cours de langue.

---

[32] « Sprachmittlung versus Übersetzung. Zur Anwendbarkeit der Vorschläge des Gemeinsamen Europäischen Referenzrahmens auf Curricula der Auslandsgermanistik », in : DAAD (dir.), *Zukunftsfragen der Germanistik. Beiträge der DAAD-Germanistentagung 2011 mit den Partnerländern Frankreich, Belgien, Niederlande, Luxemburg*, Göttingen, Wallstein, 2012, p. 182-194 [reproduit dans le dossier d'HDR, vol. 2, p. 445-460].

[33] *La médiation linguistique : entre traduction et enseignement des langues vivantes*, *Études de linguistique appliquée*, 3/2012 (n° 167).

De la didactique des langues aux transferts culturels

Au-delà de la perspective didactique, la médiation (linguistique et culturelle) apparaît donc aujourd'hui être l'une des *notions-clés* des sciences humaines et sociales en général. Elle se trouve également au cœur de certaines approches récentes, notamment en Belgique, qui entendent renforcer les liens entre la recherche traductologique et l'étude des transferts culturels et littéraires. La notion de médiation me permettra ainsi de clore cette partie en revenant de la didactique des langues aux liens entre traduction, littérature et culture.

La présentation succincte de cette piste de recherche novatrice est destinée à illustrer toute la fécondité que possède la notion de médiation pour une étude de l'interculturalité et du plurilinguisme. À ce titre, elle servira également de transition vers la dernière partie de ce document de synthèse consacrée à mes futures perspectives de recherche.

Sous la direction de Reine Meylaerts, un groupe de chercheurs de l'Université catholique de Louvain, consacré au thème de *Translation and Intercultural Transfer*, s'est en effet attelé à la tâche de dépasser la grille de lecture classique des *translation studies* afin d'envisager les procédés de médiation culturelle dans toute leur complexité. Ce faisant, les chercheurs belges s'intéressent en particulier aux processus de médiation à l'intérieur des sociétés *multilingues*[34], tout en soulignant que l'idée de sociétés purement monolingues relève de la fiction, notamment en ce qui concerne les métropoles culturelles.

Les travaux consacrés aux médiateurs, au sens de Meylaerts, mettent ainsi en évidence le fait que les multiples transferts qui façonnent les cultures du passé et du présent ne peuvent plus être totalement appréhendés par des concepts traditionnels tels qu'auteur/traducteur, original/traduction, noble/subalterne. En même temps, il s'agit d'examiner la façon dont ces concepts traditionnels, tributaires d'une vision monolingue, voire nationaliste, ont pu *occulter* la réalité protéiforme de la médiation culturelle et linguistique.

L'approche mise en œuvre par ces recherches belges sur les médiateurs culturels rappelle à quel point la généralisation des configurations *non territoriales* et *post-nationales* met aujourd'hui à mal l'unité supposée entre nation, langue et culture érigée en norme absolue par une certaine idéologie romantique. La décolonisation et la condition « postmonolingue » de la plupart des États nécessitent désormais une prise en compte de la diversité linguistique à l'intérieur même de certaines frontières, frontières qu'une conception binaire de la traduction risque de renforcer au lieu de les questionner ou analyser.

[34] Voir notamment Reine Meylaerts/Maud Gonne, « Transferring the city–transgressing borders : Cultural mediators in Antwerp (1850–1930) », *Translation Studies*, 7 : 2(2014), p. 133-151.

À mon sens, cette situation contemporaine, « post-nationale », doit une nouvelle fois nous inciter à *réévaluer* la manière dont nous analysons les transferts et médiations (trans)linguistiques du passé. Dans ce sens, il me semble opportun d'essayer de repenser l'histoire littéraire à partir d'une nouvelle vision « dénationalisée » de l'écriture, de la traduction, de la médiation. S'inscrivant dans le cadre d'un renouvellement des approches dans les philologies modernes, dans les études germaniques en particulier, les travaux présentés dans ce document de synthèse entendent apporter leur (modeste) pierre à ce nouvel édifice, en préparant la voie à de futurs prolongements.

8. PERSPECTIVES DE RECHERCHE : PROSPECTIVE

Study problems, not periods !
John Emerich Edward Dalberg-Acton (1988)[1]

Introduction

Conformément à la « loi du genre », je voudrais conclure ce document de synthèse par une présentation succincte de mes perspectives de recherche pour les années à venir. En dehors des perspectives déjà ouvertes par les résumés et développements qui ont précédé, j'évoquerai ici principalement trois pistes de recherche, en m'abstenant de mentionner nombre d'autres projets dont la réalisation me semble trop incertaine pour être mentionnés en cet endroit.

Dans ce qui suit, seront donc exposés ces trois projets : 1° l'élargissement de mes études sur le plurilinguisme littéraire grâce à l'intégration d'autres cas de figure en vue de la constitution d'une perspective historique élargie ; 2° l'application de ma méthodologie en termes de plurilinguisme et d'interculturalité à d'autres objets d'études, en particulier au cinéma allemand contemporain ; 3° ouverture d'un chantier autour de la figure tutélaire de Goethe sous la perspective des concepts d'interculturalité et de cosmopolitisme, notamment à partir de son *West-Östlicher Divan*.

Dans ce contexte, je me limiterai à l'évocation de mes projets de recherche *individuels*, lesquels seront forcément complétés par des entreprises collectives, dans le cadre de la poursuite des collaborations transdisciplinaires qui ponctuent mon parcours de germaniste.

Poursuite et élargissement de mes études sur le plurilinguisme littéraire

Le premier prolongement de mes recherches passées, le plus évident et le plus immédiatement réalisable, consiste naturellement à compléter les études de cas effectués par mes travaux consacrés aux écrivains plurilingues, en élargissant progressivement la perspective historique, notamment, mais pas exclusivement, en direction de la première moitié du XIX^{e} siècle.

En effet, cet élargissement, correspondant à un mouvement de diversification entamé depuis longtemps (sur le plan des auteurs et des époques abordés) et situé dans la continuité directe de mes travaux précédents, est actuellement *en cours*, sous forme d'une série de communications faites dans le cadre de colloques. Il concerne pour l'instant trois écrivains : Yvan Goll, Franz

[1] John E. E. Dalberg-Acton, *Essays in Religion, Politics, and Morality.* Selected Writings of Lord Acton, vol. III, Indianapolis : Liberty Fund, 1988, p. 627.

Grillparzer, Georg Büchner, dont je voudrais brièvement présenter la problématique plurilingue. S'y ajoute enfin un projet *monographique* transversal de plus grande ampleur.

Mon intérêt pour l'œuvre d'Yvan Goll (1896-1950) s'inscrit dans le contexte des recherches que j'ai consacrées au rôle joué par le plurilinguisme littéraire dans la naissance de la modernité littéraire, recherches présentées dans la sixième partie du présent document. Dans le cadre d'une communication à l'occasion du colloque international qui s'est tenu en avril 2016 à l'Université de Sarrebruck[2], j'ai donc analysé le cas de cet écrivain sous l'angle de la problématique exposée précédemment.

Né en 1896 en Lorraine, Yvan Goll se caractérise par un véritable *équilinguisme* littéraire, à l'origine d'une œuvre franco-allemande où l'auto-traduction occupe une place cruciale. Qui plus est, pendant son exil américain durant les années 1930, Goll a également commencé à écrire en anglais, ce qui fait de lui un écrivain *trilingue*, cas extrêmement rare. Or, si le plurilinguisme littéraire de Goll ressemble à maints égards à celui d'un George, d'un Rilke ou d'un Mehring, le profil de l'auteur se distingue par l'importance que les facteurs *sociolinguistiques* ont eue dans son parcours et dans sa production littéraire. Aussi Yvan Goll est-il à la fois proche de ces auteurs contemporains et séparés d'eux par une problématique spécifique.

À cet égard, le but de ma communication intitulée « *Yvan Golls Werk im Kontext mehrsprachiger Schreibverfahren der literarischen Moderne* » était de mettre en évidence cette spécificité, en inscrivant l'œuvre de Goll dans le contexte de la littérature alsacienne (ou alsaço-lorraine) de la première moitié du XX^{e} siècle. En effet, on pourrait parler au sujet de Goll d'un plurilinguisme *tragique* dans la mesure où la mission de médiation qu'il s'était assigné se heurte au contexte politique de l'époque, à l'impossibilité d'un entre-deux harmonieux sur un territoire devenu le théâtre de luttes idéologiques et de conflits guerriers.

Appartenant à une génération « sacrifiée » par les conflits franco-allemands, Goll s'est en fin de compte trouvé dans l'incapacité de s'abstraire des déterminismes géopolitiques de son époque. À la différence de son ami Jean Arp notamment, il n'a pas réussi à transformer son destin linguistique en un plurilinguisme joyeux et expérimental à l'instar du mouvement Dada. À ce titre, il illustre de manière exemplaire les enjeux sociopolitiques du plurilinguisme littéraire, notamment dans un contexte ultranationaliste, chauviniste.

[2] *Konjunktionen. Yvan Goll im Diskurs der Moderne*, colloque international, organisé par le *Literaturarchiv Saar-Lor-Lux-Elsass,* Université de la Sarre, Saarebruck, du 6 au 8 avril 2016.

Cette communication sur la spécificité des écrivains alsaciens de cette époque pourra trouver des prolongements sous la forme d'autres études de cas consacrées à des auteurs de la même génération tels que Jean Arp, René Schickele, Otto Flake, etc.

Le cas de Franz Grillparzer (1791-1872) est d'un tout autre ordre, étant donné qu'il s'agit d'un auteur né plus d'un siècle avant Goll et qui n'est aucunement un écrivain plurilingue au sens propre. Néanmoins, sa trilogie dramatique *Das goldenen Vlies* (1821)*,* inscrite au programme de l'Agrégation d'allemand pour les sessions 2016 et 2017, emploie un procédé qu'on pourrait considérer comme l'*anticipation* d'une certaine esthétique plurilingue ou polyphonique de la modernité.

Dans son adaptation du mythe de Médée, Franz Grillparzer accorde en effet une importance cruciale à la différence culturelle et ethnique entre les personnages du drame en attribuant aux gens de Iolcos et à ceux de Colchide deux idiomes distincts, qualifiés de « langues » par l'auteur lui-même. On y trouve, d'une part, le pentamètre ïambique (*Blankvers*), ayant acquis ses lettres de noblesse littéraires, attribué en l'occurrence aux Grecs, et, d'autre part, un mètre beaucoup plus libre, sans forme régulière, attribué aux personnages considérés comme « barbares » car venus du dehors du monde grec.

Tout au long de la trilogie, ce double langage dramatique, vers blanc contre vers libre, sert à caractériser les personnages de ces deux mondes éloignés pour mettre en scène les contacts interculturels. Dans ce cadre, les deux peuples ne restent pas séparés mais se rapprochent jusqu'à s'unir, à l'instar du mariage entre Jason le Grec et Médée la Colchidienne. Au travers de leurs dialogues, il arrive également que les idiomes qui leur sont assignés se télescopent et se mélangent pour finalement exprimer un questionnement identitaire, une identité en crise.

Sur la base des études classiques comme celle de Joachim Kaiser[3], mais aussi en m'appuyant sur quelques recherches plus récentes dans le domaine de l'interculturalité, ma communication dans le cadre d'une journée d'études organisée en janvier 2016 à la Maison Heinrich Heine de Paris[4], s'est proposée d'analyser, à partir de quelques exemples concrets, le lien entre l'idiome des personnages et leur identité culturelle respective, un lien beaucoup plus complexe qu'il ne paraît de prime abord.

Sous le titre « Différences culturelles, conflits ethniques et diversité des idiomes dans *La Toison d'Or* de Grillparzer », il s'agissait de mettre en rapport le questionnement identitaire qui en

[3] Joachim Kaiser, *Grillparzers dramatischer Stil,* Munich, Hanser, 1961.
[4] *Franz Grillparzer, « Das goldene Vließ »,* journée d'étude, organisée dans le cadre de la préparation à l'Agrégation externe d'allemand 2016, Maison Heinrich Heine, Paris, le 30 janvier 2016.

découle avec les conflits majeurs qui structurent la pièce, notamment avec la passion amoureuse liant Médée à Jason, mais aussi, plus largement, avec les conflits entre le monde grec et les pays soumis.

Somme toute, la différenciation des idiomes dans la pièce de Grillparzer montre beaucoup de parallèles avec la fonction que l'écriture plurilingue allait revêtir dans le théâtre allemand des époques ultérieures. En même temps, cette esthétique s'ancre dans le contexte spécifique du conflit naissant entre les nationalités de l'Empire habsbourgeois, conflit se constituant d'abord à travers la question linguistique, à commencer par le décret de 1784 imposant l'allemand comme unique langue administrative.

Par le biais de cet élargissement historique, on voit apparaître dans mes recherches une thématique récurrente consacrée au rôle du plurilinguisme dans le théâtre allemand, du *Vormärz* jusqu'à la période contemporaine, de Franz Grillparzer à Yoko Tawada, en passant notamment par Frank Wedekind et par Georg Büchner, dernier exemple que je citerai ici.

Le cas de Georg Büchner (1810-1837) se rapproche d'abord de celui d'Yvan Goll, ou plus encore de celui de Heinrich Heine, compte tenu de la trajectoire biographique de l'auteur qui a passé la majeure partie de sa vie d'écrivain sur le sol français, à Strasbourg. L'influence de la culture et de la langue française sur son œuvre a maintes fois été soulignée par la recherche, et elle apparaît de la manière la plus évidente dans sa thèse de médecine rédigée entièrement en français.

Or, ses œuvres littéraires font également apparaître de multiples traces du français, dans la mesure où Büchner a utilisé pour leur élaboration de nombreuses sources françaises, qu'il a en partie lui-même traduites, parfois de manière *littérale*. Sur le plan du langage utilisé par ces personnages dramatiques, le naturalisme avant la lettre de Büchner le pousse en outre à recourir à des sociolectes et des idiolectes faisant apparaître une très forte influence du français.

En m'appuyant notamment sur un jeu de mots en langue française apparaissant dans *Dantons Tod*, jeu de mots isolé mais révélateur, ainsi que sur les nombreuses traces du français dans le langage dramatique du *Woyzeck,* je me suis penché, dans le cadre d'un atelier que j'ai co-organisé dans le cadre du XXI[e] congrès de littérature comparée[5], sur les particularités linguistiques du langage des personnages de Büchner par rapport à ses liens avec les spécificités sociopolitiques de son époque et avec l'interculturalité de son œuvre en général.

[5] *Mapping Multilingualism in 19th Century European Literature : Closing the Gap between Past and Present,* atelier co-organisée par Olga Anokhina, Till Dembeck et Dirk Weissmann dans le cadre du XXI[e] congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, Université de Vienne, Autriche, 21-27 juillet 2016.

Écrivant à une époque où les frontières nationales, culturelles et linguistiques furent encore floues et mouvantes, le cas de Büchner illustre notamment les problèmes posés par le nationalisme méthodologique dans les études littéraires dans la mesure où la vision historiographique élaborée au cours du XIX[e] siècle n'est pas toujours adaptée à l'analyse de leur production littéraire.

En somme, quoique plus marginaux dans le cadre d'une histoire du plurilinguisme littéraire, les exemples de Grillparzer et de Büchner complètent très utilement mes recherches sur une généalogie de la polyphonie des langues au sein de la littérature allemande.

Alors que les projets que je viens de décrire sont actuellement en cours d'achèvement en ayant fait l'objet de présentations orales, je suis également en train de commencer la rédaction d'une monographie ayant pour but d'inscrire le plurilinguisme littéraire dans une perspective historiographique plus large. Sous le titre de travail *Diesseits und jenseits des Rheins, Translinguale Schriftstelleridentitäten zwischen Deutschland und Frankreich von der Aufklärung bis in die Gegenwart,* il s'agira de resserer l'analyse autour des relations littéraires franco-allemandes tout en construisant un large panorama historique.

Ce projet pour lequel j'ai un accord de principe de la part des directeurs de la collection *poethik polyglott* du LitVerlag (Britta Benert, Rainier Grutman, Alfons Knauth), sera construit sous forme d'une *galerie de portraits* d'écrivains ayant navigué entre la France et l'Allemagne en changeant de langue, en pratiquant l'exophonie et l'auto-traduction. Somme toute, il s'agit de mettre en évidence l'importance constante d'identités littéraires *translingues* dans l'histoire littéraire des deux pays, d'écrire une sorte d'*histoire littéraire croisée* axée sur le translinguisme, en ciblant les cas les plus emblématiques.

Parmi les auteurs devant figurer dans cet ouvrage, on peut citer Leibniz, F.-M. Grimm, Von Holbach, Frédéric II, A. v. Humboldt, A.-W. Schlegel, Adelbert von Chamisso, Georg Büchner, Heinrich Heine, Ludwig Börne, Frank Wedekind, Stefan George, Rainer Maria Rilke, Raoul Hausmann, René Schickele, Jean/Hans Arp, Yvan Goll, Maxime Alexandre, André Weckmann, Walter Benjamin, Paul Celan, Georges-Arthur Goldschmidt, Peter Handke, Anne Weber…

Application de ma méthodologie à d'autres objets d'études

Une autre perspective que j'envisage pour mes recherches à venir est le transfert de mon expertise en matière d'interculturalité et de ma méthodologie d'analyse du plurilinguisme vers d'autres objets d'études, c'est-à-dire l'application des outils d'analyse forgés à partir d'un corpus littéraire à d'autres médias, notamment le *cinéma allemand contemporain*.

Il est vrai que mon profond attachement à la littérature et mes longues années de spécialisation dans ce domaine m'ont fait longtemps hésiter à sauter le pas vers le septième art. En effet, face à la forte diminution de l'importance de la littérature au sein de nos filières LLCE, la *défense* du genre littéraire me tient personnellement très à cœur. Il ne s'agira donc pas pour moi de substituer le cinéma à la littérature.

Cependant, Jochen Neubauer, parmi d'autres, a montré que les deux perspectives, littéraire et cinématographique, pouvaient se compléter de manière tout à fait intéressante, en particulier sur le plan des questions *identitaires* dans le cadre d'une société d'immigration confrontée au phénomène de la diversité culturelle et linguistique[6].

De plus, mon expérience comme enseignant de première année de licence, où j'assure depuis quelques années un cours consacré à l'histoire du cinéma allemand, cours à destination des étudiants de toute l'UFR de Lettres, Langues et Sciences humaines, m'a convaincu de l'importance que revêt le genre cinématographique pour les études germaniques en France. En effet, il me semble regrettable que, contrairement à ce qui se passe dans d'autres pays tels que les États-Unis où le *German Cinema* occupe une place tout à fait centrale dans les programmes d'études, les études germaniques en France n'aient jamais véritablement réussi à intégrer dans leurs filières d'études et leurs projets de recherche ce pan essentiel de la culture allemande depuis le XX^{e} siècle. Cependant, certaines évolutions et prises de décision récentes me font espérer que cette situation va changer positivement dans les années à venir, ce qui créerait un cadre particulièrement propice à la réalisation de ce projet.

Plus précisément, sous l'angle de l'interculturalité et du plurilinguisme, le cinéma allemand de ces cinquante dernières années offre toute une série de chefs-d'œuvre à analyser tels que *Katzelmacher* (1969) et *Angst essen Seele auf* (1974) de Rainer Werner Fassbinder, *Shirins Hochzeit* de Helma Sanders-Brahms (1975), *Der Himmel über Berlin* de Wim Wenders (1987), *Nirgendwo in Afrika* de Charotte Link (2001) ou *Auf der anderen Seite* de Fatih Akin (2007). Ce dernier exemple me paraît particulièrement riche, dans la mesure où la question *linguistique* y est intimement liée à la question *identitaire* et au phénomène de la migration. Le conflit entre la génération des pères s'exprimant majoritairement en turc et la génération post-migratoire, souvent fortement assimilée, rejetant en partie la culture et la langue des ancêtres, y donne lieu à une savante mise en scène du *code-switching* qui participe de l'esthétique générale du film.

[6] Jochen Neubauer, *Türkische Deutsche, Kanakster und Deutschländer. Identität und Fremdwahrnehmung in Film und Literatur : Fatih Akin, Thomas Arslan, Emine Sevgi Özdamar, Zafer Senocak und Feridun Zaimoglu*, Wurtzbourg, Königshausen & Neumann 2011.

D'une manière générale, l'œuvre cinématographique de Fatih Akin, plaçant la problématique identitaire de la population allemande d'origine turque au centre de ses films, paraît un objet de recherche particulièrement fécond pour travailler sur le rôle du plurilinguisme dans le cinéma allemand contemporain par rapport à la problématique de l'interculturalité. Malgré mon fort attachement au genre littéraire, cet élargissement répondrait également à un réel besoin de diversification et d'ouverture[7], dans un contexte universitaire qui exige une *polyvalence* de plus en plus grande.

Dans l'état actuel des études germaniques en France, faire vivre son groupe de recherche et sa discipline implique assurément la capacité de « jongler », pour ainsi dire, entre les deux nécessités de la spécialisation et de la diversification. À cet égard, être spécialiste de littérature allemande n'empêche nullement de jeter des ponts vers d'autres expressions culturelles et artistiques pour lesquelles la littérature joue le plus souvent un rôle de modèle ou de source.

Remonter jusqu'à la figure tutélaire de Goethe

Le dernier prolongement de mes travaux de recherche que j'évoquerai dans ce document de synthèse ne pourra donner lieu qu'à une présentation très succincte, étant donné qu'il se situe dans un futur moins proche que les projets précédents. Il s'agit d'une « ligne de fuite » logique, pour ainsi dire, par rapport à l'élargissement de mes travaux sur la littérature allemande en direction de la première moitié du XIX^{e} siècle, élargissement déjà entamé par le biais de mes travaux sur Heine, Büchner et Grillparzer notamment.

Au cours de mes travaux sur la dimension transnationale de la littérature allemande, la figure tutélaire de Goethe est avec le temps devenue une référence récurrente, constante. Ce sont en particulier ses célèbres remarques sur la *Weltliteratur*, sur la circulation transnationale des textes et des idées, qui m'accompagnent depuis longtemps, dans la mesure où ils font partie intégrante des discussions actuelles, à l'échelle internationale, sur le système littéraire mondial, du passé et du présent, et sur l'idée d'un nouveau cosmopolitisme à l'heure de la littérature migrante.

[7] J'avais en fait déjà entrepris de premiers pas vers la diversification de mes objets d'études, en publiant notamment des analyses de la musique pop en langue allemande ; voir à cet égard mon article « 'Es könnte viel bedeuten…' Ein hermeneutisch-philologisches Experiment mit einem Song der Gruppe Blumfeld ('Tausend Tränen tief') », in : Olivier Agard/Christian Helmreich/Hélène Vinckel-Roisin (dir.), *Das Populäre. Untersuchungen zu Interaktionen und Differenzierungsstrategien in Literatur, Kultur und Sprache*, Göttingen, V&R Unipress, 2011, p. 253-265 [hors dossier d'HDR]. En termes de diversification, on pourrait également mentionner ma co-direction d'un dossier consacré à *Minorités, écoles et politiques linguistiques : études sur l'aire germanophone, des Lumières à nos jours* (= *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 2, 2016) [hors d'HDR]. Mon incursion dans le domaine didactique a été exposée précédemment dans la septième partie de ce document.

En outre, pour qui travaille sur la genèse du paradigme de la littérature nationale en Allemagne, Goethe apparaît comme l'incarnation d'un contre-discours ou d'une sorte de pont jeté entre l'esprit cosmopolite des Lumières, son universalisme, et un XIX[e] siècle fortement marqué par la nationalisation et la territorialisation de la littérature et de la culture dans le cadre d'une recherche d'autonomie voire d'hégémonie culturelle. À cet égard, il est intéressant de noter que, outre ses expériences exophones en français, le jeune Goethe avait même projeté la rédaction d'un roman polyglotte…

Le désir de travailler sur le cosmopolitisme littéraire de Goethe a été renforcé par le fait que le « sage de Weimar » pourrait également être qualifié de patron de la littérature interculturelle de langue allemande[8]. De ce point de vue, son *West-Östlicher Divan* (1819-1827), considéré précisément comme éminent modèle d'une « littérature de pont » (*Brückenliteratur)* entre Occident et Orient, apparaît comme un objet d'études privilégié dans la continuité de ma monographie sur *Die Stimmen von Marrakech* d'Elias Canetti.

Travailler sur cette œuvre me permettrait de conjuguer l'élargissement de mon champ historique d'investigation avec une continuation de mes investigations sur la place de l'interculturalité en littérature, tout en intégrant une certaine dimension *plurilingue* propre au *Divan* (qui contient, comme on le sait, de nombreux mots persans). Or, c'est plus en termes d'ouverture d'un *chantier* de recherches potentielles qu'il faut présenter ce projet ici, qui ne verra probablement le jour qu'à l'horizon de trois à cinq ans. Il reste que la volonté de me consacrer un jour de manière approfondie à l'œuvre de Goethe constitue sans doute l'une motivations les plus vives à alimenter ma passion d'enseignant-chercheur germaniste à l'heure actuelle.

[8] Voir notamment Norbert Mecklenburg, *Goethe. Inter- und transkulturelle poetische Spiele,* Munich, Iudicium, 2014.

Annexe 1 : Liste complète des travaux et publications

N.B. : dans ce qui suit, les publications ayant été retenues pour le dossier d'HDR sont marquées en gras ; mise à part la monographie publiée, elles sont reproduites dans le deuxième volume du dossier

OUVRAGES INDIVIDUELS ET COLLECTIFS

- 2016. Coédité avec/coedited with Viviane Prest. *Minorités, écoles et politiques linguistiques : études sur l'aire germanophone, des Lumières à nos jours* = *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 2, 2016, env. 100 pages.
- **2016. *Métamorphoses interculturelles. Les 'Voix de Marrakech' d'Elias Canetti*, Paris, Orizons, 2016, env. 340 p.**
- 2014. Coédité avec Didier Lassalle. *Ex(tra)territorial : les territoires littéraires, culturels et linguistiques en question/reassessing territory in literature, culture and language*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2014, env. 330 p.
- 2012. Coédité avec Joëlle Aden. *La médiation linguistique : entre traduction et enseignement des langues vivantes*, = *Études de linguistique appliquée*, 3/2012 (n° 167) (avec Joëlle Aden), env. 125 p.
- 2011. Édité. *Littérature et migration : écrivains germanophones venus d'ailleurs*, = *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 197, 3/2011 (juillet-septembre), env. 135 p.
- 2003. *Poésie, judaïsme, philosophie : une histoire de la réception de Paul Celan en France, des débuts jusqu'en 1991*, thèse de doctorat, Paris, Université de la Sorbonne-Nouvelle, 2003, env. 810 p. ; publié comme document électronique sur la plateforme de la BU de Francort-sur-le-Main (http://edocs.ub.uni-frankfurt.de/volltexte/2009/13938/)

ARTICLES ET CHAPITRES D'OUVRAGES DANS PUBLICATIONS AVEC COMITE DE LECTURE

- « 'Die Niemandsrose'et la naissance d'une lecture juive de Paul Celan en France », in : Bernard Banoun/Jessica Wilker (dir.), Paul Celan. Traduction, réception, interprétation suivi de « Paul Antschel à Tours (1938-1939) », *Littérature et nation* 33 (2006), p. 107-132.
- « Celan in Frankreich », in : P. Goßens, J. Lehmann, M. May (dir.), *Celan-Handbuch. Zeit-Person-Werk*, Stuttgart, Metzler, 2008, p. 27-30.
- « Celan-Rezeption in Frankreich », in : P. Goßens, J. Lehmann, M. May (dir.), *Celan-Handbuch. Zeit-Person-Werk*, Stuttgart, Metzler, 2008, p. 350-354.
- **« Mehrsprachigkeit in Frank Wedekinds Büchse der Pandora : ein (fast) vergessenes Charakteristikum der *Lulu*-Urfassung », *Germanisch-Romanische Monatsschrift,* 3/2011, p. 283-299.**
- **« L'horizon utopique d'une totalité des langues et cultures : plurilinguisme et écriture plurilingue chez Ilma Rakusa », *Germanica,* n° 51, 2012, p. 151-164.**
- « Celan in Frankreich », in : Peter Goßens/Jürgen Lehmann/Markus May (dir.), *Celan-Handbuch, Zeit-Person-Werk*, Sutttgart, Metzler, ²2012, p. 27-30 (réédition revue et augmentée).
- « Celan-Rezeption in Frankreich », in : Peter Goßens/Jürgen Lehmann/Markus May (dir.), *Celan-Handbuch, Zeit-Person-Werk*, Stuttgart, Metzler, ²2012, p. 375-380 (réédition revue et augmentée).
- « Mehrsprachigkeit auf dem Theater : Zum ästhetischen Mehrwert von Frank Wedekinds dreisprachiger *Lulu*-Urfassung », *Zeitschrift für Interkulturelle Germanistik*, n° 2/2012, p. 75-90.
- « Le discours sur la 'littérature mineure': genèse, transferts et limites d'un concept », in : Caroline Zekri/Béatrice Rodriguez (dir.), *La notion de 'mineur' entre littérature, arts et politique*, Paris, Michel Houdiard, 2012, p. 33-42.
- « From Staged to Disguised Self-Translation : Heine and Celan in France », *Arcadia. International Journal of Literary Culture/Internationale Zeitschrift für literarische Kultur*, n° 2, 2013, p. 436 – 445.

- **« De Kafka à la théorie postcoloniale : l'invention de la littérature 'mineure' », in : S. Schwerter/J. K. Dick, *Traduire - transmettre ou trahir ? Réflexions sur la traduction en sciences humaines,* Éditions de la FSH, Paris, 2013, p. 73-85.**
- **« Erfahrung des Fremden oder Einübung des Eigenen ? Antoine Berman als Leser Schleiermachers – ein rezeptionsgeschichtlicher Problemaufriss », *Weimarer Beiträge,* n° 1/2014, p. 82-98.**
- **« Stop making sense ? Ernst Jandl et la traduction homophonique », *Études germaniques* 69 (2014), 2, p. 289-306.**
- « Les papiers d'identité (linguistique) d'un écrivain allemand 'sans racines' et à 'moitié américain': plurilinguisme et auto-traduction chez Frank Wedekind », *Revue de littérature comparée*, 3/2014, p. 311-322, p. 311-322.
- **« Writing from the midzone » : réflexions sur la territorialité de l'écrivain plurilingue auto-traducteur », in : Ronald Jenn/Corinne Oster (dir.), *Les Territoires de la traduction*, Artois, Artois Presses Université, 2015, p. 95-108.**
- **« Dada – Rag-time – Cabaret : internationalisme artistique et écriture plurilingue chez Walter Mehring », *Recherches germaniques,* n° 45/2015, p. 49-71.**
- **« W oder die translinguale Erinnerung : Cécile Wajsbrot und die deutsche Sprache », *TRANSIT – A Journal of Travel, Migration, and Multiculturalism in the German-speaking World*, n° 10.1, 2015 (http://transit.berkeley.edu/2015/weissmann/).**

AUTRES ARTICLES ET CHAPITRES D'OUVRAGES

- « 'Über Krakau bin ich gekommen': Eine Lektüre von Paul Celans Gedicht *La Contrescarpe* », in : BBI (dir.), *Dokumentation Trilaterale Wanderung zu Orten der europäischen Geschichte und Kultur in Frankreich, Deutschland und Polen*, Genshagen, BBI 2000, s.p.
- « La couleur u-topique du dernier Celan », in : Michel Costantini *et al.* (dir.), *La couleur réfléchie*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 105-119.
- « 'Farbenbelagert das Leben' : la double face de la couleur chez Celan », in : Andrei Corbea-Hoisie (dir.), *Paul Celan. Biographie et interprétation*, Paris/Constance, Hartung–Gorre/Polirom, 2000, p.132-143.
- « Paul Celan entre philologie et philosophie », in : Marie-Hélène Quéval (dir.), *Lectures d'une œuvre : Paul Celan, 'Die Niemandsrose'*, Nantes, Éditions du temps, 2002, p. 223-239.
- « Paul Celan vu de France et d'ailleurs. Un écrivain français de langue allemande ? », *Documents*, n° 2, 2004, p. 58-61.
- « Musique contre sens ? Notes sur la traduction d'un début de poème (Paul Celan, *Tübingen, Jänner*) », in : Marko Pajevic (dir.), *Poésie et musicalité : liens, croisements, mutations*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 75-87.
- « Antinazismus, Patriotismus, humanistisches Ideal. Zum Deutschlandbild des französischen Widerstandskämpfers und Germanisten Jacques Decour (1910-1942) », in : *Germanistik im Konflikt der Kulturen, Akten des 11. Internationalen Germanistikkongresses*, Paris, Lang, 2007, vol. VIII, p. 97-102.
- « L'opinion publique, les démons du passé et la construction d'un Celan anti-germanique en France », in : Marc Lacheny et Jean-François Laplénie (dir.), *'Au nom de Goethe !' Hommage à Gerald Stieg,* Paris, L'Harmattan, 2009, p. 91-100.
- « 'Es könnte viel bedeuten…' Ein hermeneutisch-philologisches Experiment mit einem Song der Gruppe Blumfeld ('Tausend Tränen tief') », in : Olivier Agard/Christian Helmreich/Hélène Vinckel-Roisin (dir.), *Das Populäre. Untersuchungen zu Interaktionen und Differenzierungsstrategien in Literatur, Kultur und Sprache*, Göttingen, V&R Unipress, 2011, p. 253-265.
- « Une relation intertextuelle provocante : la traduction « de surface » d'un poème de Wordsworth par l'écrivain autrichien Ernst Jandl », in : Claire Fabre/Élisabeth Vialle (dir.), *La relation 2*, Paris, Michel Houdiard, 2011, p. 128-138.

- **« Une littérature transnationale et transculturelle en langue allemande », *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 197, 3/2011, p. 52-62.**
- **« Sprachmittlung versus Übersetzung. Zur Anwendbarkeit der Vorschläge des Gemeinsamen Europäischen Referenzrahmens auf Curricula der Auslandsgermanistik », in : DAAD (éd.), *Zukunftsfragen der Germanistik, Beiträge der DAAD-Germanistentagung 2011 mit den Partnerländern Frankreich, Belgien, Niederlande, Luxemburg*, Göttingen, Wallstein, 2012, p. 182-194.**
- **« 'Trouver sa langue, trouver sa place' : Anne Weber et l'idéal d'une littérature de l'entre-deux », Fabrice Malkani et Ralf Zschachlitz (dir.), *Pour une réelle culture européenne ? – Au-delà des canons culturels et littéraires nationaux*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 143-159.**
- « La médiation linguistique à l'Université : proposition pour un changement d'approche de la traduction dans les filières LLCE », in : Joëlle Aden/Dirk Weissmann (dir.), « La médiation linguistique : entre traduction et enseignement des langues vivantes », *Études de linguistique appliquée*, 3/2012 (n° 167), p. 313-325.
- « Le discours sur la 'littérature mineure' : genèse, transferts et limites d'un concept », in : Caroline Zekri/Béatrice Rodriguez (dir.), *La notion de 'mineur' entre littérature, arts et politique*, Paris, Michel Houdiard, 2012, p. 33-42.
- « Übersetzung als kritisches Spiel, Zu Ernst Jandls *oberflächenübersetzung* », in : Philipp Wellnitz (dir.), *Das Spiel in der Literatur,* Berlin, Frank und Timme, 2013, p. 119-132.
- **« Die Erneuerung der deutschen Literatur von ihren sprachlichen Rändern her: Translinguales Schreiben um 1900 », *Germanistik in der Schweiz. Zeitschrift der Schweizerischen Akademischen Gesellschaft für Germanistik*, n° 10 (2013), p. 319-328.**
- **« Paul Celan's (M)Other Tongue(s) : The Self Portrayal of the Artist as a Monolingual Poet », in : Juliane Prade (dir.), *(M)Other Tongues : Literary Reflexions on a Difficult Distinction*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2013, p. 142-153.**
- « 'In jeder Sprache sitzen andere Augen': la langue maternelle face à l'altérité linguistique, ou la dimension plurilingue chez Herta Müller», in : Dorle Merchiers/Jacques Lajarrige/Steffen Höhne (dir.), *Kann Literatur Zeuge sein? / La littérature peut-elle rendre témoignage ? Poetologische und politische Aspekte in Herta Müllers Werk / Aspects poétologiques et politiques dans l'œuvre de Herta Müller*, Berne *et al.*, Peter Lang, 2013, p. 155-171.
- « La publication de *Strette* de Paul Celan, moment inaugural de sa réception en France », in : Valérie de Daran/Marion George (dir.), *Éclats d'Autriche, Vingt études sur l'image de la culture autrichienne aux XX^e^ et XXI^e^ siècles,* Berne *et al.,* Peter Lang, 2014, p. 345-363.
- **(avec Didier Lassalle) « Ex(tra)-territorial : du droit aux littératures, langues et cultures / Ex(tra)territorial: from Law to Literature, Culture and Languages », in : Didier Lassalle et Dirk Weissmann (dir.), *Ex(tra)territorial : les territoires littéraires, culturels et linguistiques en question/reassessing territory in literature, culture and language*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2014, p. 7-24.**
- « L'écriture en acte : ponctuation, iconicité et violence du langage chez Büchner », Gilles Darras/Camille Jenn (dir.), *'Unsere Zeit ist rein materiell'. Georg Büchner ou le drame de la modernité*, Reims, Presses Universitaires de Reims, 2014, p. 171-190.
- « Monolinguale (Selbst)Verortung und translinguale Praxis : Zu Paul Celans Übersetzungspolitik in Frankreich », in : Silke Pasewalck/Dieter Neidlinger/Terje Loogus (dir.), *Interkulturalität und (literarisches) Übersetzen. Wechselwirkungen zwischen Literaturwissenschaft und Translatologie*, Tübingen, Stauffenburg, 2014, p. 103-113.
- **« Tore und Türme Babylons, oder : Tawada liest Französisch, Yoko Tawada und das (post)mallarméische Sprach- und Übersetzungsdenken », in : Bernard Banoun/Christine Ivanovic (dir.), *Eine Welt der Zeichen. Yoko Tawadas Frankreich als Dritter Raum*, Munich, Iudicum, 2015, p. 87-102.**

- **« Le paradoxe Stefan George, poète cosmopolite plurilingue et prophète de la renaissance nationale allemande », Britta Benert (dir.), *Paradoxes du plurilinguisme littéraire 1900. Réflexions théoriques et études de cas*, Bruxelles, Lang, 2015, p. 79-94.**
- **« La place de la création translingue dans les relations littéraires franco-allemandes aujourd'hui », in : Olga Anokhina/François Rastier (dir.), *Ecrire en langues, Littérature et plurilinguisme*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2015, p. 19-28.**
- **« Traduire la musicalité de la poésie de Celan ? Quelques réflexions à partir du poème *Tübingen, Jänner* », in : Antoine Bonnet/Frédéric Marteau (dir.), *Paul Celan, la poésie, la musique. Avec une clé changeante,* Paris, Hermann, 2015, p. 129-141.**
- **« Die verschiedenen Augen der Sprache(n), Zur Rolle von Muttersprache und Mehrsprachigkeit bei Herta Müller », in : Jens Christian Deeg/Martina Wernli (dir.), *Herta Müller und das Glitzern im Satz. Eine Annäherung an Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2016, p. 177-192.**
- **« Vom Sprechen mit zwei Mündern. Inszenierte Sprachverwirrung und präbabylonisches Fremdverstehen in Yoko Tawadas zweisprachigem Theaterstück 'Till' », in : Till Dembeck/Anne Uhrmacher (dir.), *Das literarische Leben der Mehrsprachigkeit. Methodische Erkundungen,* Heidelberg, Winter, 2016, p. 165-190.**
- « Entre contrôle et confiance : Paul Celan correcteur de ses traductions françaises », in : Chiara Montini/Marie-Hélène Paret Passos (dir.), *Traduire. Genèse du choix*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2015, p. .

sous presse :

- **« 'Vor dem Hintergrund von Hoppes Mehrsprachigkeit zeigt sich die Diskussion um ihr Werk heute unvermutet in einem neuen Licht.' Zur Inszenierung von Mehrsprachigkeit in Felicitas Hoppes 'Hoppe' », in : Julia Ilgner/Svenja Frank (dir.), *Ehrliche Erfindungen. Felicitas Hoppe als Erzählerin zwischen Tradition und Transmoderne,* Bielefeld, Transkript, 2016.**
- **« Les langues sous la langue : pour une poétique des palimpsestes exophones dans la littérature allemande », in : Patrizia Noel et Levente Seláf (dir.), *The Poetics of Multilingualism – La Poétique du plurilinguisme,* Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2016.**
- **« 'Auch meine Gedanken sind exilirt, exilirt in eine fremde Sprache.' Heinrich Heines 'Werke in französischer Sprache' zwischen Selbstübersetzung, Fremdübersetzung und interlingualem rewriting », in : Andreas Keller/Stefan Willer (dir.), *Selbstübersetzung und Wissenstranfer*, Berlin, Kadmos, 2017.**
- **« Vom Weiterhallen eines Echos über sprachliche Grenzen hinweg. Peter Handkes selbstübersetzerische Begegnung mit Samuel Beckett in 'Jusqu'à ce que le jour vous sépare' / 'Bis daß der Tag euch scheidet' », in : Wolfgang Pöckl (dir.), *… übersetzt von Peter Handke*, Berlin, Frank & Timme, 2017.**

COMPTES-RENDUS

- « Neue 'Blicke' auf Wedekinds Lulu-Urfassung » = compte-rendu de Florence Baillet, *Le Regard interrogé. Lulu ou la Chair du théâtre*, Paris, Honoré Champion, 2013, IASL online [http://www.iaslonline.de/index.php?vorgang_id=3885]
- Yasmin Yildiz, *Beyond the Mother Tongue, The postmonolingual condition*, *Quaderna*, n° 1, 2013, URL : http://quaderna.org/yasemin-yildiz-beyond-the-mother-tongue-the-postmonolingual-condition/.
- Britta Benert, *Une lecture de 'Im Zwischenland', le paradigme de l'altérité au cœur de la création romanesque de Lou Andreas-Salomé*, *Austriaca*, n° 2012, p. 182-184.
- Francis Mus et Karen Vandemeulebroucke (dir.), *La Traduction dans les cultures plurilingues*, *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*, 11/2012, p. 288-290.

- Astrid Kufer/Isabelle Guinaudeau/Christophe Premat (dir.), « Handwörterbuch der deutsch-französischen Beziehungen », Claudia Polzin-Haumann/Dietmar Osthus (dir.), *Sprache und Sprachbewusstsein in Europe/Langue et conscience linguistique en Europe*, Bielefeld, Transcript, 2011, p. 244-247.
- Theo Buck, « Celan und Frankreich », *Südostdeutsche Vierteljahresblätter*, n° 2, 2003, p. 211.
- Paul Celan, « Renverse de Souffle », trad. J.-P. Lefebvre, publié en février 2003 sur Parution.com (http://www.parutions.com/pages/1-1-126-3407.html).
- Dominique Janicaud, « Heidegger en France », *Études germaniques*, janvier-mars 2003, p. 134-135.
- Paul Celan/Gisèle Celan-Lestrange, « Briefwechsel », *Südostdeutsche Vierteljahresblätter*, n° 1, 2002, p. 102-103.
- Marko Pajevic, « Zur Poetik Paul Celans », *Arcadia*, *International Journal of Literary Culture/Internationale* Zeitschrift *für literarische Kultur,* n°1, 2001, p. 223-226.
- Jean Bollack, Poetik der Fremdheit, *Südostdeutsche Vierteljahresblätter*, n° 4 , 2001, p. 416-417.

TRADUCTIONS DE LIVRE

- François Jullien, *Schattenseiten, Vom Bösen und Negativen*, Berlin-Zurich, Diaphanes, 2006, 220 p.
- Jacques Le Rider, *Farben und Wörter, Geschichte der Farbe von Lessing bis Wittgenstein*, Vienne, 2000, 375 p.
- Jacques Derrida, *Auslassungspunkte, Gespräche*, Vienne, 1998, 435 p. (avec K. Schreiner) ; partiellement repris dans : Jacques Derrida, *Die différance, Ausgewählte Texte*, mit einer Einleitung herausgegeben von Peter Engelmann, Stuttgart: Reclam, 2004, p. 262-278.

TRAVAUX DE VULGARISATION SCIENTIFIQUE

- « Ce qui peut-être me caractérise, c'est le mauvais sens... », un entretien avec Anne Weber, *Bulletin de l'ADEAF*, n° 127 mars 2015, p. 13-17 ; republié dans *Quaderna*, n° 3, 2016, URL : http://quaderna.org/ce-qui-peut-etre-me-caracterise-cest-le-mauvais-sens/
- « Littérature allemande et plurilinguisme : un aperçu », *Bulletin de l'ADEAF*, n° 127, mars 2015, p. 8-12.
- Participation à la Table ronde « Où en sont les relations littéraires entre la France et l'Allemagne », Institut Goethe Paris, juin 2013.
- « La mise en œuvre du CECRL dans l'enseignement des langues vivantes », compte-rendu de la table ronde à l'UPEC, le 19 mars 2010, *Le nouveau bulletin de l'A.D.E.A.F. (Association pour le développement de l'allemand en France)*, n° 109, septembre 2010, p. 41-44.
- Direction de la traduction allemande partielle du site de l'exposition *Emilie du Châtelet, une femme de sciences et de lettres à Créteil* avec des étudiants L3 et M1 de la filière LLCE Allemand de l'Université Paris-Est Créteil (mise-en-ligne en décembre 2008)
- Rédaction d'un rapport (en collaboration avec F. Barthelémy) sur les cursus d'allemand à l'Université en France, présenté dans le cadre du congrès « Die Neustrukturierung von Studiengängen Deutsch als Fremdsprache, Probleme und Perspektiven », organisé par le *Fachverband DaF*, Université de Hanovre, novembre 2005 (publié en annexe des actes du congrès)

Annexe 2 : *Curriculum vitæ*

Dirk Weissmann
né le 12 mai 1973 (43 ans)
nationalités allemande et française

Maître de conférences (études germaniques)
Université Paris-Est (Créteil)
Membre titulaire de
l'Institut des Mondes anglophone, germanique et roman
(IMAGER, Université Paris-Est)
Chercheur associé à l'Institut des textes et manuscrits modernes
(ITEM, CNRS/ENS)

Université Paris-Est Créteil
UFR Lettres, langues et sciences humaines
Centre Campus
61 avenue du Général de Gaulle
94010 Créteil Cedex
Tél. 01.45.17.11.82
weissmann@u-pec.fr

ÉTUDES

- Docteur ès Lettres (études germaniques, 2003)
- Agrégé de l'Université (section allemand, 2000, reçu 13e)
- DEA « Cultures, identités et territoires des pays de langue allemande contemporains » (Université Paris-8, Vincennes—Saint-Denis, 1999)
- Maîtrise de Lettres modernes mention littérature générale et comparée (Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris-3, 1998)
- Licence de Lettres modernes mention littérature générale et comparée (Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris-3, 1997)
- Études de Littérature générale et comparée, études germaniques et philosophie à Mayence, Lausanne et Paris

PARCOURS PROFESSIONNEL

- Maître de conférences, Université Paris-Est Créteil (2006-)
- ATER, Université Paris-Est Créteil (2004-2006)
- ATER, Université de Reims, Champagne-Ardenne (2003-2004)
- Lecteur de langue, Université Paris-8, Vincennes-Saint-Denis (2002-2003)
- Allocataire de recherche du Ministère de l'enseignement supérieur (1999-2002)

AUTRES ACTIVITÉS PROFESSIONNELLES

- Membre du jury d'allemand du concours d'entrée aux Grandes Écoles Commerciales CCIP (Banque ELVI) (2005-2016)
- Chargé d'enseignement à HEC, Paris (2004-2010)

- Chargé de cours, Université Paris-8, Vincennes-Saint-Denis (2001-2002)
- Chargé d'enseignement à la Maison Heinrich-Heine, Fondation de l'Allemagne, CIUP, Paris (2000-2002)

RESPONSABILITÉS ET MANDATS ÉLECTIFS

EN COURS

- membre élu (titulaire) de la 12e section du Conseil National des Universités (2015-)
- membre élu de la Commission de la Recherche au sein du Conseil académique de l'Université Paris-Est Créteil (2016-)
- membre élu (titulaire) du conseil de laboratoire de l'Institut des Mondes Anglophones, Germanique et Roman, IMAGER, EA 3958, PRES Université Paris-Est (2012-)
- responsable des Relations internationales et des échanges ERASMUS du département d'allemand de l'UPEC (2015-)
- responsable de la communication (Internet, réseaux sociaux, livret, etc.) du département d'allemand de l'UPEC (2015-)

PASSÉS

- membre élu (suppléant) de la 12e section du Conseil National des Universités (2011-2015) ; participation active aux travaux des sessions 2012-2015
- membre élu du conseil de l'UFR Lettres, langues, sciences humaines (2010-2014) ; membre de la commission de pédagogie (2010-2014)
- responsable du groupe de recherche Culture Allemande dans l'Espace Culturel Européen (CAECE) (2012-2013) ; actions remarquables : intégration de nouveaux membres chercheurs ; pilotage et rédaction du dossier de l'évaluation de l'équipe par l'AERES en 2013
- directeur adjoint du Département d'allemand, Université Paris-Est Créteil (2006-2008) ; projets innovants mis en œuvre : réforme des parcours d'allemand (rentrée 2007/2008)
- responsable des enseignements de langue allemande pour spécialistes d'autres disciplines (LANSAD), Université Paris-Est Créteil (2005-2010) ; projets innovants mis en œuvre : modernisation de la filière LANSAD ; mise en conformité avec le Cadre commun européen de référence pour les langues
- responsable de l'équipe pédagogique L1 et enseignant-référent L1 de la filière LLCE allemand, Université Paris-Est Créteil (2008-2010)
- co-porteur de la maquette 'mastérisation' du CAPES externe d'allemand lors de la campagne d'habilitation (2010)
- webmestre des pages du département d'allemand sur le site de l'Université Paris-Est Créteil (2005-2011)

PARTICIPATION À DES COMITÉS DE SÉLECTION

- membre d'un comité de sélection à l'Université de Strasbourg pour le poste 1634 12 MCF (dialectologie alsacienne et mosellane, sociolinguistique), pendant la campagne synchronisée 2016
- membre du comité de sélection à l'Université Paris-Est Créteil pour les postes 4084 11 MCF (linguistique anglaise) et 4105 11-12-70 MCF (didactique des langues vivantes étrangères) pendant la campagne synchronisée 2012

AXES DE RECHERCHE

- littérature de langue allemande (XIX^{e}-XXI^{e}) : interprétation et réception
- interculturalité et plurilinguisme
- traduction ; traductologie ; didactique de la traduction
- transferts culturels franco-allemands (XIXe-XXIe siècles)

ORGANISATION DE MANIFESTATIONS SCIENTIFIQUES

- co-organisation (avec Vincent Broqua, Paris-8) d'une conférence internationale « Sound / Writing : On homophonic translations », Université Paris-Est Créteil, Université Paris-8, CNRS (ITEM), 17-19 novembre 2016.
- co-organisation (avec Olga Anokhina, ITEM/CNRS, et Till Dembeck, Luxembourg) d'un atelier « Mapping Multilingualism in 19th century European Literature » dans le cadre du XXI^{e} congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, Université de Vienne, Autriche, 21-27 juillet 2016.
- co-organisation (avec Viviane Prest) de la journée d'étude internationale « Ecole et minorités dans les pays germaniques (XVIIIe-XXIe) », Université Paris-Est Créteil, 3 juin 2014
- co-organisation (avec Didier Lassalle) du colloque international transdisciplinaire « L'extraterritorialité des langues, littératures et civilisations », Université Paris-Est Créteil/Maison Heinrich Heine, Paris, 18-20 octobre 2012
- organisation de la venue de Mr. Daniel Pedersen de l'Université de Stockholm, chercheur invité du groupe IMAGER entre septembre 2011 et janvier 2012 ; dans ce cadre, co-organisation (avec le groupe de recherche LIS, UPEC) d'un séminaire de recherche sur « La conquête de la langue : traduction et échanges culturels », le 28 novembre 2011
- organisation et co-responsabilité scientifique (avec Joëlle Aden) d'une journée d'étude internationale sur le thème « La méditation linguistique selon le CECRL : un défi pour la didactique des langues vivantes, en France et en Europe », Université Paris-Est, 30 mars 2011
- organisation et responsabilité scientifique d'une journée d'étude sur le thème « La littérature migrante de langue allemande : diversité et convergences », Université Paris-Est Créteil, 18 juin 2010
- organisation d'une table ronde sur le thème de la didactique des langues : « La mise-en-œuvre du Cadre européen commun de référence pour les langues dans l'enseignement secondaire et supérieur : une perspective franco-allemande », Université Paris-Est Créteil, 19 mars 2010

REPONSABILITÉS ÉDITORIALES

- membre du comité de rédaction de la revue plurilingue et transdisciplinaire *Quaderna*

ACTIVITÉ DE RAPPORTEUR (HORS MANDATS ÉLECTIFS)

- rapports de lecture (referee) pour des revues françaises, allemandes et américaines, et maisons d'éditions, en France (notamment *The German Quarterly*, *Linguistica Antverpiensia* ; *Aussiger Beiträge* ; Presses universitaires de Tours ; cahiers de l'*ILCEA*, Grenoble)

CONFÉRENCES SUR INVITATION

- présentation des filières LLCE allemand de l'Université française, Hanovre, Allemagne, 10/2005 (Congrès *Die Neustrukturierung von Studiengängen Deutsch als Fremdsprache, Probleme und Perspektiven*, Fachverband DaF/Universität Hanover)

- « Heine, Celan und ihre französischen Übersetzer », Tübingen, 12/2009 (Atelier franco-allemand *Voies de la traduction : linguistique, poétique, rhétorique,* Université de Tübingen/Institut culturel franco-allemand Tübingen)
- « 'Il ne faut le dire à personne, mais l'Europe n'existe pas' : l'identité européenne et nationale réfléchie par Yoko Tawada, écrivaine germano-japonaise », 02/2013 (Colloque international *Mutations identitaires en Europe à l'aube du XXIe siècle, Entre idée européenne et traditions nationales : Transmission et diffusion d'identité*, Université du Maine et Université de Paderborn)
- « Die deutsch-französischen Literaturbeziehungen heute: von der nationalen Bilaterilität zur translingualen Verflechtung », Iéna, 05/2013 (*Gesellschaft für deutsche Sprache/Universität Jena)*
- « Ecritures translingues dans les relations littéraires franco-allemandes actuelles », Paris 11/2013 (journée d'étude *Ecrire entre les langes/écrire en langues,* CNRS ITEM/INALCO)
- « L'écriture en acte : la violence des signes dans *La Mort de Danton* et *Woyzeck* de Georg Büchner », Paris, 01/2014 (journée d'étude Georg Büchner, Maison Heinrich Heine)
- « Entre confiance et contrôle : Paul Celan correcteur de ses traductions françaises », Paris 04/2014 (colloque international *Entre liberté et contrainte : la traduction et la question du choix,* CNRS/ITEM, Ecole normale supérieure)
- « W oder die translinguale Erinnerung: Cécile Wajsbrot und die deutsche Sprache », Münster, 09/2014 (Congrès international du Frankoromanistenverband *Schnittstellen/Interfaces*, Université de Münster, Allemagne)
- « Vers une histoire de la littérature plurilingue allemande : perspectives et problèmes », Luxembourg, 03/2015 (Colloque international « Multilingualism – Approaches and Research Perspectives. Society – Education – Literature », Université du Luxembourg)

COMMUNICATIONS (À L'INTERNATIONAL)

- « 'Es könnte viel bedeuten…' Ein hermeneutisch-philologisches Experiment mit einem Song der Gruppe Blumfeld ('Tausend Tränen tief') », Göttingen, 05/2008 (Congrès *Das Populäre, Interaktionen und Distinktion*, AGES/Universität Göttingen)
- « From Staging to Disguised Self-Translation: Heine and Celan in France », Swansea, 07/2010 (Colloque international *The Author-Translator in the European Literary Tradition,* University of Swansea)
- « Sprachmittlung vs. Übersetzen: Gedanken über die Anwendbarkeit des GER auf den universitären Fremdsprachenunterricht (aus französischer Perspektive) », Weimar, 02/2011 (Congrès international *Zukunftsfragen der Germanistik*, DAAD)
- « Sprachmittlung als Brücke zwischen Übersetzung und Fremdsprachenunterricht, Gedanken zur Anwendbarkeit des GeR in neuphilologischen Curricula (speziell in Frankreich) », Innsbruck, 05/2011 (dans le cadre du congrès international *TRANSLATA 2011, Translationswissenschaft: gestern – heute – morgen*, Universität Innsbruck)
- « Lügt der Dichter in der Fremdsprache? Zur monolingualen (Selbst)Verortung Paul Celans », Tartu, Estonie, octobre 2011 (Colloque international *Interkulturalität und (literarisches) Übersetzen – Wechselwirkungen zwischen Literaturwissenschaft und Translatorik,* University of Tartu)
- « Mehrsprachiges Schreiben als Herausforderung für die (National)Philologie, am Beispiel der deutschen Literatur um 1900 », Berne, 06/2012 (Congrès *Centralité et particularité/Zentralität und Partikularität*, Association suisse des germanistes universitaires et l'Association des germanistes de l'enseignement supérieur en France)
- « 'Vor dem Hintergrund von Hoppes Mehrsprachigkeit zeigt sich die Diskussion um ihr Werk heute unvermutet in einem neuen Licht.' Zur Inszenierung von Mehrsprachigkeit in Felicitas Hoppes 'Hoppe' », Oxford, 12/2012 (Congrès *Geschichts(er)findungen. Felicitas Hoppe als Erzählering zwischen Tradition und Moderne,* University of Oxford)

- « Palimpsestes exophones : les langues sous la langue chez quelques écrivains (non seulement) allemands », Budapest, 04/2013 (International Colloquium, *The Poetics of Multilingualism – La Poétique du plurilinguisme,* Eötvös Loránd University, Budapest)
- « The Experience of the Foreign – The Practice of the National: Antoine Berman's Reading of Schleiermacher », Lisbonne, 10/2013 (7th Colloquium on Translation Studies in Portugal : « *Two centuries of reading Friedrich Schleiermacher's seminal text 'About the different methods of translation'* », University of Lisbon)
- « W ou la Mémoire translingue : Cécile Wajsbrot et la langue allemande », Lancaster (Royaume-Uni), 01/2014 (colloque international *Multilingual French Identities / Les identités multilingues françaises,* Lancaster University)
- « Dada – Rag-time – Cabaret : l'internationalisme poétique de Walter Mehring », Louvain, 06/2014 (colloque international *Cultural mediators in Europe, 1750-1950*, Université de Louvain)
- « Yoko Tawadas zweisprachiges Theaterstück TILL: Eine Dramaturgie des Nicht-Verstehens ? », Luxembourg, 10/2014 (Colloque international *Erfahren oder erzeugt ? Zum Leben der Sprachdifferenz*, Université de Luxemburg)
- « Heine als Selbstübersetzer, Zwischen Wissenstransfer und Autorinszenierung », Berlin, 11/2014 (Colloque *Selbstübersetzung als Wissenstransfer,* Zentrum für Literatur- und Kulturforschung, Berlin)
- « Einsprachig – postmonolingual – hétérolingue? Paul Celans 'Niemandsrose' unter dem Blickwinkel aktueller Debatten zum Thema Literatur und Mehrsprachigkeit», Innsbruck, 1/2015 (Colloque international « Lyrik transkulturell », Université d'Innsbruck)
- « Lire les *Voix de Marrakech* d'Elias Canetti aujourd'hui », Marrakech, 01/2015 (conférence au Centre culturel Dar al-Ma'mûn)
- « Sprachkrise und Mehrsprachigkeit in Herta Müllers poetologischen Texten », Kloster Bronnbach, Allemagne, colloque Herta Müller, Würzburg, 02/2015 (conférence *Herta Müller – Neue Perspektiven*, Université de Würzburg)
- « Ceci n'est pas une (auto)traduction. Zu Peter Handkes französisch-deutschen Doppeltexte », Innsbruck, 05/2015 (Colloque international … *übersetzt von Peter Handke*, Université d'Innsbruck)
- « Ein 'ekelhaftestes Film-Machwerk'? Die *Stimmen von Marrakesch* und *Another Sky* von Aymer Maxwell », Roustchouk, 10/2015 (Colloque Société Canetti)
- « Yvan Golls Werk im Kontext mehrsprachiger Schreibverfahren der literarischen Moderne », Saarbruck, 04/2016 (Colloque international *Konjunktionen. Yvan Goll im Diskurs der Moderne*, Literaturarchiv Saar-Lor-Lux-Elsass/Université de Saarbruck)
- « Ecrivains plurilingues dans la littérature allemande contemporaine », Bruxelles, 05/2016 (*4e Assises de l'Observatoire européen du plurilinguisme*, Bruxelles)
- « Literarische Mehrsprachigkeit im deutschen Vormärz », Vienne, 07/2016 (*XXIe Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée*, Université de Vienne, Autriche)
- « When Austrian Classical Tragedy goes Intercultural : On the Metrical Simulation of Linguistic Otherness in Franz Grillparzer's *The Golden Fleece* (1820) », Luxembourg, 09/2016 (Symposium *Multilingual Philology and National Literatures : Re-Reading Classical Texts*, University de Luxembourg)
- « Translinguale Schriftstelleridentitäten zwischen Deutschland und Frankreich von der Aufklärung bis in die Gegenwart », Prague, 10/2016 (*Vielfältige Konzepte – Konzepte der Vielfalt : Interkulturalität(en) weltweit*, Internationale Tagung der Gesellschaft für interkulturelle Germanistik, Universités Ústí nad Labem et Prague)

COMMUNICATIONS (EN FRANCE)

- « 'Farbenbelagert das Leben' : la double face de la couleur chez Celan », Paris, 10/1999 (Colloque international *Paul Celan, Biographie et interprétation,* Maison Heinrich Heine)

- « 'Tout cela dépasse d'ailleurs les frontières allemandes' : l'affaire Claire Goll / Paul Celan en France », Paris, 03/2003 (Colloque international *Polémiques, controverses et conflits publics entre intellectuels dans l'espace germanophone,* Université de la Sorbonne nouvelle)
- « Die Niemandsrose et la naissance d'une lecture juive de Paul Celan en France », Tours, 02/2003 (Journée d'études *Paul Celan*, Université de Tours)
- « L'opinion publique, les démons du passé et la construction d'un Celan anti-germanique en France », Toulouse, 05/2004 (Congrès *L'opinion publique dans les pays de langue allemande*, AGES/Université de Toulouse)
- « Lyrik und Vergangenheitssbewältigung. Französische Celan-Lektüren im Kontext der Frage der Mitschuld unter dem Vichy-Regime », Lille, 04/2004 (Colloque franco-allemand *Interdit, inconvenant, inacceptable ? Pour une réflexion sur les tabous et leur violation,* GIRAF/Université Lille-III*)*
- « Musique contre sens ? Notes sur la traduction d'un début de poème (Paul Celan, *Tübingen, Jänner*) », Rouen, 10/2005 (Colloque *Poésie et musicalité : liens, croisements, mutations*, Université de Rouen)
- « Antinazismus, Patriotismus, humanistisches Ideal. Zum Deutschlandbild des französischen Widerstandskämpfers und Germanisten Jacques Decour (1910-1942) », Paris, 08/2005 (XI^{e} congrès de l'IVG, Université Paris-Sorbonne)
- « Paul Celan : un écrivain de l'exil ? », Créteil, 04/2006 (Colloque international *Exils, migrations, créations*, Université Paris-12)
- « Une relation intertextuelle provocante : la traduction "de surface" d'un poème de Wordsworth par l'écrivain autrichien Ernst Jandl », Créteil, 10/2009 (Colloque *La Relation 2,* Université Paris-12)
- « 'Trouver sa langue, trouver sa place' : Anne Weber et l'idéal d'une littérature de l'entre-deux », Lyon, 10/2009 (Colloque international *Au-delà des canons culturels et littéraires nationaux ? Enjeux et perspectives d'un canon culturel européen,* Université Lyon-II)
- « Übersetzung als kritisches Spiel: Ernst Jandls *oberflächenübersetzung* », Montpellier, 03/2010 (Colloque international *Le Jeu dans les pays de langue allemande, approches culturelles et artistiques,* Université Montpellier-III)
- « De Kafka à la théorie postcoloniale : pérégrinations d'un concept (à propos de la "littérature mineure") », Paris, mai 2010 (Colloque international *La traduction / la transmissibilité et la communication transculturelle dans les sciences sociales*, Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme/EHESS)
- « Le discours sur la littérature mineure : à la recherche d'un concept », Créteil, 10/2010 (Colloque international *Le discours sur le mineur*, Université Paris-Est Créteil)
- « Traduction vs. auto-traduction : le territoire de l'écrivain plurilingue », Créteil, 11/2011 (Séminaire LIS *La conquête de la langue : traduction et échanges culturels*, Université Paris-Est Créteil)
- « Une écriture déterritorialisée : les écrivains auto-traducteurs », Lille, 11/2011 (Colloque international *Translating Territories – Territoires de la traduction / Traduction du territoire*, Université Lille 3)
- « Tore und Türme Babylons: Celan liest Japanisch – Tawada liest Französisch (Benjamin, Derrida, Mallarmé) », Paris, 03/2012 (Colloque international *Yoko Tawada und die französische Literatur und Kultur*, Université Paris-Sorbonne/Institut Goethe Paris)
- « Les papiers d'identité (linguistique) d'un écrivain allemand 'sans racines et à moitié américain' : plurilinguisme et (auto)traduction dans *Lulu* de Frank Wedekind », Lyon, 10/2012 (Congrès *Traduire sans papiers. Poétiques de la traduction / politiques de la traductologie*, Ecole Normale Supérieur de Lyon)
- « Jandl et la traduction homophonique : sources, transferts et postérités (à propos de *oberflächenübersetzung*) », Paris, 11/2012 (Congrès *Jandl en dialogue / Jandl im Dialog*, Université Paris- Sorbonne)
- « Au-delà de la langue maternelle : le monolinguisme face à l'altérité linguistique, ou la dimension plurilingue chez Herta Müller», Montpellier, 10/2012 (Congrès *La littérature peut-elle rendre témoignage ? : aspects poétologiques et politiques de l'œuvre de Herta Müller*, Université Montpellier-III)

- « *Le Dernier à parler*, Blanchot lecteur de Celan », Paris 06/2013 (Colloque *Maurice Blanchot et l'Allemagne*, Institut Goethe, Paris)
- « Le paradoxe Stefan George : poète cosmopolite plurilingue et prophète de la renaissance nationale allemande», Paris, 07/2013 (XX^{e} Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, Université Paris-Sorbonne)
- « La ville des destins croisés : une lecture des *Voix de Marrakech* d'Elias Canetti », Dijon, 05/2014 (congrès de l'AGES *Circulations – Interactions,* Université de Dijon)
- « La faute à Herder ? À propos des limites de la transdisciplinarité dans les philologies », Paris 06/2013 (Journée d'étude *La transdisciplinarité à l'œuvre*, UPEC/IMAGER)
- « Les défis de l'auto-traduction : poétique et réception d'un genre-limite », Paris, 04/2015 (intervention au séminaire de recherche du CAECE/IMAGER, Université Paris-Est)
- « Différences culturelles, conflits ethniques et diversité des langues dans 'La Toison d'or' de Grillparzer », Paris, 01/2016 (journée d'étude Agrégation externe *Franz Grillparzer*, Maison Heinrich Heine)
- « Von Özdamar zu Petrowskaja : Interkulturelle Literatur und Literaturpreise im deutschsprachigen Raum », Paris, 04/2016 (journée d'étude *Emine Sevgi Özdamar*, Université Paris-Sorbonne)
- « Plurilinguisme et hybridation des langues dans la littérature alsacienne de la « génération sacrifiée », Reims, 05/2016 (*Hybridations/Hybridisierungen,* 49^{e} Congrès de l'Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur, Université de Reims)

MEMBRE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

- Association pour le développement de l'enseignement de l'allemand en France (ADEAF)
- Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur (AGES)
- Internationale Vereinigung für germanische Sprach- und Literaturwissenschaft (IVG)
- Gesellschaft für Interkulturelle Germanistik (GiG)
- International Comparative Literature Association (ICLA/AILC)
- Frank-Wedekind Gesellschaft Darmstadt
- membre fondateur du Groupe interdisciplinaire de recherche France Allemagne GIRAF-IFFD (de 2002-2006)

ACTIVITÉS D'ENSEIGNEMENT DE NIVEAU M+D

Séances assurées dans le cadre des séminaires de l'ED Cultures et Sociétés, U Paris-Est

- Séminaire « Traductions, Histoire et Littérature » (2013-2016) ; interventions sur différents sujets : traduction et nationalisme ; traduction et plurilinguisme (env. 2 séances par an)

Formation continue des enseignants du second degré (PAF, Académie de Créteil)

- FC Littérature et migration dans l'espace littéraire allemand (2011/2012) (18 heures)
- FC Pratique de la langue et actualisation des connaissances (2006-2008) (18 heures)
- FC L'Allemagne réunifiée : à la recherche de l'identité perdue (2006/2007) (6 heures)

Agrégation/CAPES interne/ CAPES externe/Master MEEF (Rectorat de Créteil/UPEC)
(cours intégraux)

- CM Agrégation externe Option littérature : le théâtre documentaire après 1945 (2016-)
- CM Agrégation interne/externe Franz Grillparzer, *Das goldenen Vlies* (2015-2017)

- CM Agrégation interne/externe Georg Büchner, *Dantons Tod/Woyzeck* (2013-2015)
- CM Agrégation interne/externe Thème (2006/2007, 2011-2013, 2015/2016)
- CM CAPES/Master MEEF Rappel des fondamentaux (2011-2014)
- CM CAPES/Master MEEF Préparation du dossier de synthèse (2011-2014)
- CM CAPES/Master MEEF Préparation à la leçon (2013/2014)
- CM Agrégation interne Paul Celan, *Die Niemandsrose*, (2002/2003) (Université Paris-8)

***Master Recherche LLCE allemand* (cours intégraux)**

- TD Traduction français-allemand (thème) (2006-2013, 2015/2016)

***Enseignements de M1 assuré à HEC Paris* (cours intégraux)**

- CM Les grands compositeurs de l'espace germanique ; accompagné d'un cours informatif en ligne (2007-2010)
- CM Revue de presse allemande (2008/2009)
- CM Écrivains de langue allemande à Paris ; accompagné d'un cours informatif en ligne (2007-2009)
- CM La RFA face au passé du nazisme (2006/2007)

ACTIVITES D'ENSEIGNEMENT DE NIVEAU L

***LLCE allemand Licence 3 (UPEC)* (cours intégraux)**

- H. Heine, *Allemagne, un conte d'hiver* (2013-2016)
- La poésie allemande à l'époque du classicisme (2013-2014)
- Traduction français-allemand (thème) (2006-2016)
- Les relations franco-allemandes (2007-2009)
- W. Müller/F. Schubert, *Voyage d'hiver* (2009/2010)
- Georg Büchner, *Léonce et Lena* (2006/2007 ; 2016/2017)
- Traduction allemand-français (version) (2006/2007)
- CM Histoire allemande 1789-1870 (2004-2006)
- TD Étude de documents de civilisation 1789-1870 (2005/2006)

***LLCE allemand Licence 2 (UPEC)* (cours intégraux)**

- E. Canetti, *Les Voix de Marrakech* (2012-2015)
- R.-M. Rilke, *Les Carnets de Malte Laurids Brigge* (2011/2012)
- Traduction français-allemand Thème (2006-2015)
- Th. Mann, *Tristan* (2006/2007)

Classe préparatoire partenariale UPEC-lycée Léon Blum

- Cours d'allemand de Khâgne (commentaire de textes littéraires) (2013-2016)

***LLCE allemand Licence 1 (UPEC)* (cours intégraux)**

- Étude de textes littéraires (2015/2016)
- Panorama de la littérature et de la culture allemandes (2014-2015)
- Le cinéma allemand (2011-2015) (cours magistral destiné à tous les étudiants de l'UFR Lettres)
- Thème grammatical (2009/2010 ; 2016/2017)

- Méthodologie disciplinaire ; accompagné d'un cours informatif en ligne (2009/2010)
- Initiation à la traduction ; accompagné d'un cours en ligne (2007-2009)
- Panorama de l'actualité culturelle (2005/2006)
- Introduction au commentaire de documents de civilisation (2004/2005)

Lettres modernes parcours Littérature générale et comparée Licence 3 (UPEC) **(cours intégraux)**

- Langue, nation, territoire et migration dans l'espace littéraire de langue allemande (2010-2011)
- Les traductions des symbolistes français par Paul Celan (2011/2012)
- Histoire et théorie de la traduction (2011/2012)

LANSAD allemand Licence 1-3+Master 1+2 **(cours intégraux)**

- LANSAD allemand niveau B2 (2005-2012), accompagné, en partie, d'un cours informatif en ligne
- LANSAD allemand niveau A1 (2006-2008)

Enseignements de L3 assurés à HEC Paris **(cours intégraux)**

- Revue de presse allemande (2009/2010)
- Panorama de la langue et de la littérature allemandes ; accompagné d'un cours en ligne (2006-2009)
- Les grands compositeurs de l'espace germanique (2006/2007)
- Les relations franco-allemandes (2005/2006)
- La réunification allemande (2005/2006)
- L'Allemagne depuis 1990 (2004/2005)
- La RFÀ face au passé du nazisme (2004/2005)

ENSEIGNEMENTS EFFECTUÉS DANS D'AUTRES UNIVERSITÉS FRANÇAISES

- Vacations et charges de cours notamment à l'Université Paris-8, Vincennes—Saint-Denis, à l'Université de Reims—Champagne-Ardennes, à l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris-III.

MISSIONS D'ENSEIGNEMENT EFFECTUÉES À L'ÉTRANGER

- « Littérature germanophone : la dimension transculturelle et translingue » (Université de Iéna, Allemagne) (mai 2013)
- « La médiation linguistique dans l'enseignement des langues vivantes à l'école en France et en Allemagne dans le cadre de la mise en œuvre du Cadre européen de référence pour les langues » (Université de Göttingen, Allemagne) (juin 2009)
- « Traduction et interprétation dans la réception française de la poésie de Paul Celan » (Université de Tübingen) (juin 2007)

ENCADREMENT DOCTORAL

- membre du jury de thèse de Mihaela Mihu, sous la direction d'Andrei Corbea-Hoisie, Université de Iasi, Roumaine ; soutenance prévue en novembre 2016

ENCADREMENT DE MASTER

- Depuis 2008, participation régulière aux jurys de Master de recherche ou d'enseignement ; (co)encadrement d'une demi-douzaine de mémoires de Master MEEF

STAGES DE FORMATION CONTINUE

- Bourse de formation en didactique : « Utilisation des NTIC dans l'enseignement de l'allemand », Institut Goethe, Berlin, 13 au 26 juillet 2008 (formation de 120 heures)
- Participation à une formation « Mettre en place une veille documentaire » à l'Université Numérique Paris Ile-de-France, 7 mars 2012 (formation d'une demi-journée

RÉSUMÉ DU DOSSIER D'HDR

Dirk WEISSMANN

La littérature par-delà le national

Recherches sur l'interculturalité, le plurilinguisme et la traduction dans la littérature allemande (XIX^{e}-XXI^{e} siècles)

Ce dossier constitué en vue de l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches comporte :

- un document de synthèse d'environ 170 pages+annexes (liste intégrale des publications ; *curriculum vitæ* ; résumé du dossier) ;
- une monographie publiée de 342 pages (*Métamorphoses interculturelles, Les 'Voix de Marrakech' d'Elias Canetti,* Paris, Éditions Orizons, 2016) ;
- un volume d'articles et de chapitres d'ouvrage d'environ 460 pages réunissant mes réalisations les plus significatives dans le périmètre scientifique du dossier.

Les 24 publications réunies dans ce dernier volume s'organisent en trois parties intitulées :

1. *Plurilinguisme et auto-traduction dans la littérature allemande contemporaine* (10 travaux ; env. 190 p.) ;
2. *Le rôle du plurilinguisme dans la naissance de la modernité littéraire en Allemagne* (6 travaux ; env. 120 p.) ;
3. *La traduction entre théorie, pratique et didactique* (8 travaux ; env. 145 p.).

Sur la base d'une approche interdisciplinaire intégrant notamment la perspective de la littérature comparée, de l'histoire transnationale, de la traductologie, de la socio(macro)linguistique, des *cultural studies/Kulturwissenschaften* et des *postcolonial studies*, ce dossier d'Habilitation peut se lire comme le plaidoyer pour une conception élargie des études germaniques tenant compte d'une hybridité culturelle et linguistique qui caractérise fortement l'époque actuelle, mais qui s'inscrit également dans une longue histoire de l'interculturalité de la littérature allemande souvent sous-évaluée ou marginalisée par le passé.

Les écrivains abordés à travers les différents travaux rassemblés dans ce dossier vont de Heinrich Heine à Yoko Tawada, en passant par Stefan George, Frank Wedekind, Rainer Maria

Rilke, Franz Kafka, Walter Mehring, Klaus Mann, Elias Canetti, Paul Celan, Ernst Jandl, Ilma Rakusa, Peter Handke, Georges-Arthur Goldschmidt, Herta Müller, Cécile Wajsbrot, Felicitas Hoppe, Anne Weber. À partir de ce corpus, et en s'appuyant sur quatre notions centrales : *littérature nationale*, *interculturalité*, *(auto)traduction* et *plurilinguisme*, le document de synthèse décrit, illustre et analyse mon parcours de chercheur germaniste depuis ma thèse de doctorat jusqu'à mes travaux les plus récents. Ce faisant, le document remonte également à mes années de formation et intègre mes pratiques et expériences d'enseignant universitaire, dans la mesure où celles-ci ont eu une influence décisive sur mes orientations de recherche.

La partie introductive (*1. « Champ et finalité de ce mémoire »*), faisant suite à un prologue (*0. « La littérature (allemande) face aux défis de la diversité »*), présente la conception et la structure du document de synthèse, en procédant à une première description de mes orientations de recherches. Après une deuxième partie retraçant brièvement mon parcours personnel et institutionnel dans l'esprit d'une « égo-histoire » (*2. « De l'Allemagne à la France en passant par la Suisse : esquisse de biographie intellectuelle »*) seront présentés, dans une troisième partie, les fondements de ma conception d'une littérature au-delà du paradigme national traditionnel telle qu'elle est apparue au cours de mes recherches doctorales (*3. « La littérature par-delà le national : un principe directeur depuis mon doctorat »*).

Les parties suivantes du document de synthèse abordent successivement les quatre thèmes de recherche qui structurent le dossier d'Habilitation, en commençant par ma monographie (d'un volume de 342 p.) consacrée à Elias Canetti, afin d'illustrer les principes fondamentaux de mon positionnement scientifique et leur application à un texte littéraire emblématique (*4. « Elias Canetti, écrivain interculturel : une monographie à la croisée de mes intérêts de recherche »*). Au travers d'une lecture intégrale des *Voix de Marrakech*, et en s'appuyant sur l'un des concepts-clés de l'auteur (métamorphose/*Verwandlung*), cette étude interroge le regard que cet « écrivain interculturel par excellence » (Chr. Gellner) porte sur la cité exotique, et sur l'altérité en général. À cet égard, mon ouvrage propose en somme de lire ce livre, datant de 1954, comme un tableau de « métamorphoses interculturelles » illustrant les enjeux, passés et présents, de l'interculturalité littéraire.

Le document de synthèse continue par la présentation de mes recherches sur le plurilinguisme dans la littérature allemande, recherches regroupées selon deux aspects : une partie, se rapportant à dix travaux (env. 190 p.), consacrée au plurilinguisme littéraire comme phénomène marquant des écritures contemporaines dans les pays de langue allemande (*5. « Plurilinguisme et auto-traduction dans la littérature allemande contemporaine : un autre fil conducteur de mes recherches »*) ; puis, une autre partie, intégrant six travaux (env. 120 p.), sur la place occupée par le plurilinguisme au sein de l'histoire littéraire allemande depuis le XIX^{e} siècle, en accordant une importance particulière à

l'époque allant de 1880 à 1930 (*6. « Le rôle du plurilinguisme dans la naissance de la modernité littéraire en Allemagne : un approfondissement historiographique »*).

La présentation se poursuit par une dernière partie thématique, s'appuyant sur huit travaux (env. 145 p.) et consacrée à mes réalisations dans le domaine des études de la traduction (*7. « La traduction entre pratique, théorie et didactique : des élargissements à partir et au-delà de la littérature »*), avant de se terminer sur une partie prospective exposant des projets en préparation et des prolongements à venir en termes de recherche (*8. « Perspectives de recherche »*).

L'organisation de mes travaux par le document de synthèse ne suit pas un ordre chronologique, mais épouse une logique propre qui découle de l'ensemble des champs d'investigation réunis, en allant de la question centrale qui sous-tend mes recherches (le lien entre littérature et identité) à des ramifications plus périphériques (la théorie et la didactique de la traduction), en passant par une série d'aspects de la problématique identitaire (littérature et nationalité, littérature et territoire, interculturalité, plurilinguisme, auto-traduction).

La sélection des articles et chapitre d'ouvrages a donc été effectuée de façon à mettre en évidence la cohérence (thèmes, problèmes, méthodes) et la progressivité (trame historiographique, extension du corpus) des différents champs de recherches que j'ai pu aborder. Pour cette raison, le dossier d'HDR ne reflète pas la totalité de mes activités de recherche, mais privilégie plutôt la partie s'intégrant au mieux à la perspective adoptée par le document de synthèse.

De cette présentation synthétique de mes travaux de recherche se dégage en fin de compte une conception de la littérature allemande comme prise dans une dialectique fondamentale entre son rôle de construction des identités (nationales) et son besoin d'altérité et de diversité (notamment culturelle et linguistique). Son désir de dépasser les frontières, sous forme notamment d'une certaine « exogamie de la langue » (Th. W. Adorno), et, plus généralement, l'« épreuve de l'étranger » (A. Berman) à laquelle elle s'expose, permettent à la littérature de réagir et de répondre aux défis lancés par les évolutions historiques et sociétales de son époque.

C'est ainsi que les travaux réunis dans ce dossier sont portés par la conviction que la littérature et les études littéraires peuvent se situer en plein centre des débats les plus brûlants de notre société actuelle, notamment en ce qui concerne la question de la diversité humaine face au souci du « vivre-ensemble ». Dans ce sens, les recherches présentées ici renvoient en dernier lieu à la question essentielle du rapport entre universalisme et particularisme dans l'analyse des cultures et de leurs productions symboliques, une perspective qui guidera également mes projets de recherche à venir.